

Le Volume 4^e

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES.
SUR LES
AMÉRICAINS.

TOME SECOND.

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

sur les

AMERICAINS.

TOME SECOND.

RE

P

A

Mémoires

et

P

Avec une
Améri



T

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

SUR LES

AMÉRICAINS,

OU

Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR M. R. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETTY.



Studio disposita fidei.

LUCRECE



TOME SECOND.



A LONDRES,

M. DCC. LXXIV.

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

sur les

AMÉTÉORAIRES,

R

Mémoires insérés dans le Journal de Trévoux

pour le mois de Mars 1713.

PAR M. R. & N. P.***

Avec une Dissertation sur l'Amétéorisme & les Amétéoriques, par Dom PARNETTY.

—————

..... studio dispositi fideliter

LUGDUNO.

—————

TOME SECOND.



A LONDRES,

—————

M. D. C. LXXIV.



RE

PH

LES



SUI



habitants
bles hom
tangs; & c
mortelle,
Rome pou
parmi les

Tome II



RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMERICAINS.

SUITE DU LIVRE QUATRIEME.



SECTION II.

De l'Orang-Outang.



Plusieurs raisons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une description exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a soutenu long-temps, dans les universités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs; & comme on leur refusoit une ame immortelle, il fallut une bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les théologiens, & peut-être aussi parmi

Tome II.

A

Recherches philosophiques

les philosophes du quinzième siècle, qui ne sa-
voient gueres que de la théologie : on verra
ici la peinture de cet animal assez peu connu,
avec lequel on confondit les Américains, qu'on
ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si l'on pre-
noit à tâche d'excuser cette méprise, quelque
énorme qu'elle paroisse, je ne fais si l'on ne
pourroit y réussir : quand on vit un très-petit
nombre de zelés chrétiens assassiner de sang
froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze
millions d'Indiens qui ne se défendirent pas ;
quand on vit que l'on chassoit ces Indiens avec
des dogues Alains, (1) comme l'on chasse des
ours & des loups ; quand on vit enfin qu'on
découpoit ces Indiens en morceaux, pour re-
paître les chiens qui les avoient saisis, il y eut,
sans doute ; quelque docteur qui s'imagina qu'il
étoit moralement impossible que des hommes
pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans
un autre hémisphère : il crut donc que ces êtres
détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une
espece mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit
d'autre rapport avec nous que la faculté de mar-
cher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui
ressembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre
de la part des naturalistes, qui ont à leur tour
confondu le *Negre blanc* qu'on vient de décrire,

(1) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés
par les Espagnols à la destruction des Indiens Occiden-
taux, nomme toujours ces animaux *canes Alanos*, parce
qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe
par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, &
peut-être même contre les anciens habitants de l'Espa-
gne, dont les descendants se sont revanchés sur les
Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans
l'histoire.

avec l'O
faire co
distingua
conné n
être un
Négresse
ments,
vent, da
connoissa
l'histoire
Outang
pas de m
Le finge
plus hun
voit cou
les nome
tegre (1)
que cette
taille de
fiance (2)
se procure
ni empaill
Le véri
quement
re ; & en
malgré sa
de ses mai
ordre supé
premier c
toutes les
que, occu
moins se r

(1) *Homm
animaux. Lon*

(2) *Relatio*

sur les Américains.

avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître : quelques auteurs qui ont su distinguer des individus si différents ont soupçonné néanmoins que l'Albino pourroit bien être un metif provenu d'un Pongo & d'une Négresse violée ou libertine. Ces deux sentimens, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux d'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour favoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, est un petit quadrumene qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, & que les nomenclateurs Anglois appellent le *Mans-tigre* (1) Les relations du Paraguai, qui disent que cette province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (2), les naturalistes n'ayant jamais pu se procurer des sujets de cette espece, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone torride de notre hémisphère ; & encore y est-il très-peu nombreux : malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué, il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux ; mais au

(1) *Homme-Tigre*. Voyez le supplément aux trois cent animaux. Londres 1736.

(2) *Relations des Missions du Paraguai*, p. 152.

4 *Recherches philosophiques*,
contraire, les singes nains ont prévalu sur lui,
& se sont multipliés au delà de toute imagina-
tion, en sorte qu'on les voit marcher en trou-
pes de quatre à cinq mille, qui maraudent
dans les plantations, pillent les cases des Ne-
gres, & incommodent toute une contrée par
leur nombre, leur voracité, leur pétulance
(1); tandis qu'on ne voit presque jamais trente
Orangs assemblés; peut-être ont-ils été ancien-
nement plus répandus, & que les hommes,

(1) Pour se former une idée de la police que les singes
observent entre eux, il suffit de citer un passage fort cu-
rieux, tiré des mémoires du comte de Forbin, pendant
un séjour à Siam.

„ Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse
„ quantité de singes de différentes especes; le pays en
„ est tout peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux
„ environs de la riviere, & vont ordinairement en trou-
„ pes: chaque troupe a son chef: qui est beaucoup plus
„ grand que les autres. Quand la marée est basse, ils
„ mangent de petits poissons que l'eau a laissés sur le
„ rivage. Lorsque deux différentes troupes se rencontrent,
„ ils se rapprochent les uns des autres, jusques à une
„ certaine distance, où ils paroissent faire halte: ensuite
„ les gros *Macous*, ou chefs des deux bandes, s'avancent
„ jusqu'à trois ou quatre pas, se font des mines & des
„ grimaces, comme s'ils s'ent:parloient: ensuite, faisant
„ tout à coup volte-face, ils vont rejoindre chacun la
„ troupe dont ils sont chefs, & prennent des routes dif-
„ férentes. Au retour de la marée, ils se perchent sur des
„ arbres, jusqu'à ce que le pays soit à sec. Je prenois
„ souvent plaisir d'observer tout leur manège: j'en vis, un
„ jour, une douzaine qui s'épluchoient au soleil: une
„ femelle qui étoit en rut, s'écarta de la troupe & se fit
„ suivre par un mâle; le gros *Macou* qui s'en aperçut
„ un moment après, y courut; il ne put rattraper le
„ mâle qui se sauva à toutes jambes; mais il ramena la
„ femelle, à qui il donna, en présence des autres, plus
„ de cinquante soufflets, comme pour la châtier de son
„ incontinence. “ *Tome 1, page 194. Amsterdam 1736.*

en leur
comme
font-ils
qu'il en
de ces an
l'est de
bien il y a
c'est qu'
Europe,
quoique
cabinets
gé, depu
des côtes
n'ont pu
C'est à
peu d'étr
intimeme
qui, par
mée, aur
moralistes
rité outré
essais qu'
suite, en l
aux loix
comme ét
a fixées. C
l'on est à
moyens, d
son caract
temps qu
des doute
cune conv
ce seule n
tracée la li
nôtre. Enfi
vateurs mi
essais & p

sur les Américains.

5

en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion : peut-être sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoiqu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle l'est de nos jours; & ce qui prouve combien il y a de difficultés à en saisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un siècle : quoique les directeurs des menageries & des cabinets d'histoire naturelle n'aient rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correspondants n'ont pu les satisfaire.

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît si intimement apparenté au genre humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on seroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang, excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractère générique, & qu'aussi longtemps qu'on peut former sur ce caractère des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracée la ligne de séparation entre sa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des observateurs microscopiques ont fait en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans

sur lui,
magina-
n trou-
raudent
es Ne-
trée par
étulance
s trente
ancien-
ommes,

les singes
e fort en-
pendant

odigieuse
e pays en
tiers aux
en trou-
coup plus
basse, ils
és sur le
contrent,
es à une
: ensuite
'avanceat
es & des
te, faisant
chacun la
outes dif-
nt sur des
e prenois
en vis, un
eil : une
e & se fit
apperçut
traper le
amena la
res, plus
er de son
lam 1736.

6 *Recherches philosophiques,*
qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des œuvres de Pison (1), a les os du *fémur* & du *tibia* alongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis, précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on apperçoit par quel mécanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espece quadrupede à l'espece réellement bipede: ce secret a consisté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer (2). Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & le *tibia* trop courts, pour pouvoir se tenir sur les pieds

(1) *Amsterdam, chez Elzévir 1658. in-fol.* Bontius dit que les insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit produit d'une Nègresse & d'un singe de la grande sorte; ce qui est si faux que les Negres eux-mêmes le nient: & on peut les en croire.

(2) Dans le genre volatile, la nature a employé un autre mécanisme; parce que le corps des oiseaux est soutenu parallèlement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire: les oiseaux ne sont donc pas des bipedes droits: aussi ont ils l'inflexion des genoux tournés par derrière, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

de der
quand il
jamais
violente
ils sont
pieds:
pendu d
oscille &
culaire
fionne
spasme.
bipedes,
celui-ci
sans gé
il est vr
exact,
une cha
comme
de s'app
sole, &
les point
même fo
feroit cl
nuds, l
pirce qu
résistanc
qui tend
Tous
offerts
d'Europe
derniere
décider
Mrs. T
de Buffo
des ad
leurs der
de trent

de derriere pendant un temps considerable : quand ils sont dans cette attitude , elle n'est jamais ni ferme ni assurée , mais forcée & violente , parce que , pour roidir le genou , ils sont nécessités à marche sur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui , tout leur arriere-corps oscille & balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement , & occasionne aux nerfs trop tendus une espece de spasme. On ne peut donc compter , pour de vrais bipedes , que l'homme & l'Orang-Outang ; aussi celui-ci marche-t-il continuellement debout , sans gêne , sans contorsion , sans balancement : il est vrai que son équilibre seroit encore plus exact , & son port plus sûr , si on lui donnoit une chaussure platte & des talons artificiels , comme ceux que les hommes ont eu l'industrie de s'appliquer , afin d'égaliser le plan de leur sole , & de la faire porter également par tous les points de sa surface. De deux lutteurs d'une même force , d'une même adresse , dont l'un seroit chauffé à notre façon , & l'autre à pieds nuds , l'avantage seroit du côté du premier , parce que la démarche étant plus parfaite , sa résistance seroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire son équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à présent offerts à des physiciens & à des anatomistes d'Europe , n'avoient pas encore atteint leur dernière croissance , en sorte qu'on n'a pu rien décider sur leur grandeur respective : ceux que Mrs. Tyson, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou dessinés, n'étoient que des adolescents à peine pourvus de toutes leurs dents , composées , à l'instar des nôtres , de trente-deux pieces , dont il y en a vingt

8 *Recherches philosophiques,*
molaires, huit incisives, quatre Canines ;
mais il n'y a point de doute que ces animaux
ne parviennent, en Afrique, à la taille de
l'homme ; Battel prétend même qu'ils sont
aussi puissants, aussi grands, aussi robustes que
les Negres, & en général, tous les voyageurs
s'accordent à nous représenter l'Orang vivant
dans sa terre natale, dans son état de liberté,
de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le
changement d'air, l'impropriété de nourriture,
& la privation de ses semblables l'affectent au
point de le précipiter dans une espèce de Phthisie
ou de consommation : ceux qu'on a conduits en
Europe, n'y ont guere vécu, & aucun n'a pu
résister pendant trois ans. On remarque dans leur
physionomie un air fort sauvage, qui est sur-
tout relevé par la nuance de leur teint obscuré-
ment basané ; ils ont le nez plus écrasé que les
Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le
corps plus velu que celui de l'homme, sans
avoir cependant du poil dans la face, sinon au
menton, leur chevelure, suivant Bontius, de-
vient longue & flottante, au moins dans l'île
de Java ; ceux des côtes occidentales de l'Afri-
que ont les cheveux plus courts, & on ne les
distingue presque pas du poil fauve qui couvre
la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en
carré, comme celle des quadrupèdes, mais
de forme plate & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril
enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées,
l'aréole protubérante ; elles essuient l'écoule-
ment périodique ; (1) & quoique M. Linneus

(1) Parmi les singes il y a aussi quelques races dont
les guenons éprouvent l'écoulement menstruel ; & ces

semble
que leu
me dans

Outre
lographe
joues qu
encore c
décidées
terne, c
pomorp
fait qu'i

especes p
corps natu
en chaleur

(1) Pou
j'assignerai
pourra par

1. Les
ce viscere
dans l'hon
pour le pa
me l'homi
est compo
l'Orang d
Orangs on
tage. 5. Le
différent de
qui a ces
celles de
position de
marcher à
structure d
& le seul
nature, ap
a fait lui
l'Orang n'é
le prouver
Cynocéphal
Voyez la
ouvrage bi

sur les Américains.

semble douter qu'elles aient un clitoris, on fait que leur parties génitales sont configurées comme dans l'espece humaine.

Outre les réservoirs de la bouche que les Zoolographes nomment indifféremment salles & abajoues qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre son organisation interne & externe, & celles des singes (1) les plus Anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une

especes paroissent être toutes celles qui ont l'arriere corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chaleur.

(1) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolix, j'assignerai seulement six de ces différences palpables: on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes; tandis que ce viscere, dans l'Orang-Outang, est en entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertebres percées pour le passage des nerfs; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, solides & sans ouverture. 3. L'os sacrum est composé, dans les singes, de trois pieces & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au Coccix; les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des singes différent des tempes, du crâne & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes: il résulte, au contraire, de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipede, & le seul de cette espece qu'on connoisse dans la nature, après l'homme: c'est un aveu que M. Tyson a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans son *Essai philosophique sur les pygmées, les Cynocéphales, les Satyres & les Sphinx des anciens*. Voyez la suite de son anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai*.

10 *Recherches philosophiques,*
guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure, & leur anatomie respective. Enfin, il differe aussi essentiellement du singe qu'il ressemble parfaitement à l'homme : les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne sont pas de la dernière importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituent pas un caractère effectif; puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espèce, sans qu'il en résulte une difformité apparente, & les anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels il ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut; car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertèbre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est-à-dire, d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légère que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qu'il n'y a point de partie sur laquelle la nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & sur-tout par l'écart que fait le pouce, qui, au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main; ce qui lui donne plus de fa-

ilité, q
ment po
fait ave
la main
comme u
dents, j
& sur-to
races d'h
également
font le n
vient de

Le doc
Orang à
encore c
a fait me
qu'il ne v
pourroit
bles varié
soit daps
dans la f
j'ômets d
qui ne ch

Les di
animaux,
les nomen
pas non j
nomment
dois appe
zee, les
homme des
nonymes
même Or

(1) *Oran-*
sauvage, lib
bien rendu p

cilité, qu'à nous, pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractère plus marqué que les précédents, je n'ignore point qu'il y a aux Indes, & sur-tout dans le royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également désunis d'avec le second orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention; mais elles sont si imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter; car on pourroit, à la rigueur, discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans la forme & la disposition des intestins: j'ômetts donc l'examen de ces infiniment petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues listes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter: ce que les Negres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandois appellent *Mandril*, les Anglois *Chimpanzee*, les Portugais *el Selvago*, les François *homme des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Orang-Outang (1) qu'on trouve dans

(1) *Oran-Outang* signifie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles, de racines, & de fruits sauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & fait, en cas de besoin, faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'attaquent ; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; & M. de la Brosse (1) assure qu'il a connu à Lowango une Negresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Negres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa débauche : la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarrasseroit davantage celui qui en contemplant cet instinct, ou cet égarement de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, si l'on ne connoissoit le même penchant aux singes Pitheques & Cercopitheques. Ce n'est donc pas ici un résultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation & l'analogie de la race avec la nôtre ; puisque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, caressent les femmes avec tendresse, les poursuivent, les persécutent & repoussent les hommes d'un geste acariâtre, & avec tous les symptômes de la jalousie ; tandis que les guenuches ont les femmes en aversion, & briguent les caresses des hommes.

(1) Cité par M. de Buffon, dans son *histoire des animaux*.
T. XIV.

Cette in
toute la fa
anthropo
moindre
indice dan
ne témoig
les mâles
considérat
re que la r
se les sing
cette simi
encore po
peut être
une partic
est permis
certain qu
mes, jug
peuvent a
cela suppo
un raison
qu'on leur
notions d
ré ulte d'u
régularité
sensible,
dont nous
les opinio
donneroie
effervesce
nôtres, si
leur dispos
la sagacité
quelque fa
qu'il appo
femme qu
d'homme
gré son dé

Cette inclination se manifeste en général dans toute la famille des singes Knodalmorphes, ou anthropomorphes sans qu'on en apperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection physique pour les mâles ou femelles du genre humain. Ces considérations me portent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes, & l'on peut inférer de-là que cette similitude est infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour saisir une partie des perceptions de leur ame, s'il est permis de s'exprimer de la sorte; car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela suppose en eux des idées de comparaison & un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde: cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner, ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, si malheureusement le choix en étoit à leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la sagacité singulière de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soin qu'il apporte à voiler son caractère; & une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue malgré son déguisement, ce qu'on attribue com-

ale,
de
d'un
voir
ent;
ense

que
e (1)
resse
dans
case
pre-
e ce
oient
cher-
u des
u'ont
bar-
plant
inct,
l'on
inges
donc
rang
logie
us vil
le 17
dref-
pouf-
avec
que
n, &

imauns

manément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que le sens est d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins : mais ce n'est qu'une conjecture & une simple probabilité : car il est possible enfin qu'ils distinguent par la vue ce qu'ils paroissent discerner par l'odorat, qui ne me semble point devoir être aussi parfait dans les singes qu'on le pense, & sur-tout dans l'espece qui n'est pas cynocéphale ; puisque leur nez est trop écrasé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & soit tapissé d'une grande membrane, d'où dépend, comme on fait, la justesse de ce sens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans son état de domesticité, ou plutôt d'esclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation ; & si des personnes intelligentes, si des philosophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manières affables, on pourroit la pousser très-loin ; mais jusqu'à présent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des saltimbanques Moresques, qui ne lui ont enseigné que peu de choses, ou ce qu'il ne lui importoit point de savoir. Quelles que soient les impressions qu'on lui donne dans son enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ses actions sont toujours plus réfléchies que celles des singes, moins mievres, moins pantomimes, il ne s'abandonne pas à des transports brusques, ni à des gesticulations impertinentes, ni au ton de la dérision, comme les magots : il n'exprime pas ses affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere : plus triste que grave, plus mélancolique que sérieux, il semble regretter sa liberté

& sa pa
ce que
des Ora
Indes ;
nent-ils
savent se
testable l

„ J'ai
„ senter
„ venoie
„ avec e
„ s'asseoi
; effuyer
; de la f
„ verfer
„ choque
„ dre un
„ la table
„ le haiss
„ cela fa
„ la paro
„ même.
„ procho
„ pour d

Il est pl
créature
& externe
sans repli
donc un h
d'un ord
rang dans
de quoi le
& sans fu

& sa patrie. Je fais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat disent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes ; mais au moins les observateurs conviennent-ils que ces animaux , amenés en Europe, savent se contenir , & ne copient jamais la détestable lubricité du Papion.

„ J'ai vu , dit M. de Buffon, l'Orang présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter , se promener gravement avec eux : comme de compagnie : je l'ai vu s'asseoir à table , déployer sa serviette , s'en essuyer les levres , se servir de la cuiller & de la fourchette pour porter à sa bouche , verser lui-même sa boisson dans un verre : le choquer lorsqu'il en étoit invité , aller prendre une tasse , une soucoupe , l'apporter sur la table , y mettre du sucre , y verser du thé , le laisser refroidir pour le boire , & tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître , & souvent de lui-même. Il ne faisoit du mal à personne , s'approchoit même avec circonspection & comme pour demander des caresses (1) “.

Il est plus facile de décrire cette singulière créature que de la définir : sa structure interne & externe , ses habitudes , son génie prouvent sans réplique que ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins parfait , moins achevé , d'un ordre secondaire , & placé au deuxième rang dans l'universalité des êtres vivifiés ? Voilà de quoi les naturalistes ont disputé avec aigreur , & sans succès ; mais ils différoient moins dans

(1) *Histoire naturelle*, T. XIV. p. 53. in-4°. au Louvre 1766.

leurs jugements , s'ils s'accordoient d'avantage sur les faits contestés , que les uns rejettent & que les autres adoptent , selon qu'ils se plient & s'adaptent à leurs systèmes ou à leurs préjugés , aussi dangereux que des systèmes.

Il semble que Mrs. Tyson , Klein (1) , & de Buffon ont trop reculé cet animal , & que M. Linneus l'a trop rapproché de l'homme , non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement , mais par les propriétés qu'il lui attribue , & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermede il falloit tout au moins lui conserver sa place , & ne point le conduire à une extrémité ou à une autre. Si la nature ne fait point de sauts , si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages ; si elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une série & un enchaînement sensibles ; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre humain ? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide , elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale , de sorte qu'en lui l'homme commence , & le singe finit ? Il fait la nuance entre deux grandes familles , comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal , dit le Plin de la France , a une langue comme nous , un cerveau organisé comme le nôtre ; mais il ne parle pas , ne pense pas : ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race , est total , immense , aussi grand , aussi réel qu'il peut être : la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine , ni

(1) *Theodori Klein Quadrupedum dispositio*, p. 86. in-4.^o, Lipsiæ 1751.

ne l'éleve
un mot ,
ne reste d

Quicon
prévenu ,
l'être , la
tang parlo
nous , abd
viendroit
nes à lui d
mis qu'on
Negres bla
de mémoire
& que de
pour les r
rique , en
sa majesté
très - chré
Juste (1).

M. Rou
parlent pas
vocal , &
relle à l'ho
Hanovre ,
des Pyren

(1) On dit
gnance à pe
mais cela n
grand nombre
son regne , p
time & légale
différents édi
le code noir ,
cains.

(1) Voyez
ditions , page

ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdrait ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer aussi aux Nègres blancs & noirs, parce qu'ils ont peu de mémoire; peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achètent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par sa majesté catholique Charles V, & sa majesté très-chrétienne Louis XIII, surnommé le *Juste* (1).

M. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois du Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des sauvages muets (2). M.

(1) On dit que Louis XIII, eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses sujets; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de reglements faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs la propriété légitime & légale de leurs esclaves. Louis XIV, fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer le code noir, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

(2) Voyez les notes du discours sur l'inégalité des conditions, page 227. Amsterdam 1755.

Rousseau auroit dû faire attention que ces sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inutile : il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer sur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes assemblés au nombre de dix à douze, & destitués en même temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Australes, un troupeau de sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de parler est aussi naturel à l'homme réuni avec ses semblables, que le talent de voir & d'entendre est naturel à l'homme isolé & abandonné, soit dans sa jeunesse soit dans l'âge viril, parmi les bêtes : car nous avons déjà remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un professeur d'éloquence, délaissé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant sept à huit ans d'exil & de solitude.

Ce n'est donc pas raisonner conséquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer : car, s'ils avoient jamais possédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puissance de l'organe vocal que de la puissance de l'âme, il leur eût été impossible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente ensemble.

C'est une autre question de savoir, si avec un cerveau organisé comme le nôtre, ils ne pen-

fent pas, semble qu'auroit dû autres être ges toute pour en f grossier, rention q dité dans qu'on n bêtes.

Si l'on gés sans p garder un niment pl ailleurs, moins d'i autres ani bilité a ét que la p ferait mo présumpti blesse, n n'a pu de franchissan devoit cor deux êtres imparfaits soin depuis bord du t Brookes, naturelle, je me rend objections arrangeme des homm En faisa

font pas, ainsi que le veut Mr. de Buffon : il semble qu'en les rangeant parmi les singes, il auroit dû convenir qu'ils pensent autant que les autres êtres de la même classe. Refuser aux singes toute espèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un ressort grossier, c'est renouveler une ancienne prétention qui manifestoit peut-être plus de stupidité dans le premier Stoïcien qui la soutint, qu'on n'en observa jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverser le centre des préjugés sans pencher d'aucun côté, si l'on pouvoit garder un juste milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philosophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux ; on avoueroit que la perfectibilité a été circonscrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine, & cet aveu feroit moins rougir notre raison que la folle présomption qui, en contrastant avec notre faiblesse, nous élève à un degré d'où le créateur n'a pu descendre jusqu'aux animaux, qu'en franchissant un vuide immense ; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune & le besoin depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglois reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans son *Système d'Histoire naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des singes : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le singe dans l'ordre des hommes.

En faisant passer les animaux en revue, on a,

suivant ses caprices ou ses intérêts, donné la primauté tantôt à une espèce & tantôt à une autre: les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus absolument, sans qu'ils se révoltent, ceux dont on fait les meilleurs esclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang: on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéissance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette soumission & ce goût pour la servitude, loin d'annoncer la noblesse de l'instinct, ne déceloit que de la pusillanimité; ils ont donc pris le lion pour le chef & le roi des animaux; parce qu'il est brave, destructeur, pourvu d'une force démesurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des despotes asiatiques; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muscles également robustes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on lui assignoit un penchant invincible pour le carnage, une soif insatiable du sang, & une antipathie contre tout ce qui respire,

Quelques nations des Indes orientales, enchantées de la docilité de l'éléphant; ne connoissent point d'animal supérieur à celui-là, exagèrent ses vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence: & lui attribuent plus d'esprit qu'à eux-mêmes; tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable respect que pour la vache dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particulière ne doivent ni ne peuvent guider un naturaliste que veut

enclasse
du reg
cette m
de l'or
un si g
tive de
indiscip
décider
plus e
faut qu
interne
pour m
rang &
dans la
l'Orang
rien,
chant
on lui
dans le
cet enc
l'analog
on peu
drupede
de l'Or
si gran
assurent
blent,
objecte
la natur
s'expatr
à peine
partie d
remmer
de prop
n'a été a
tale: c'e
privilege

enclasser avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en système, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est ni l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espece qui doivent le décider : il faut qu'il choisisse des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixés : il faut qu'il compare les affinités de l'organisation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches son rang & ses limites. En introduisant l'homme dans la premiere classe, il faut qu'il mette l'Orang au second degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine : & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le Castor, plus de sagacité dans l'éléphant, cet enclassement, fondé sur la ressemblance & l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisque aucun n'a des organes d'une si grande subtilité : aussi plusieurs voyageurs assurent-ils que, quand ces animaux s'assemblent, ils défont aisément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obscure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Asie. Le pouvoir de résister indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la ligne, n'a été accordé à aucune espece animale ni végétale : c'est la prérogative de l'homme, c'est le privilege attaché à sa primauté; encore ne peut-il

donné la
à une au-
& qu'on
qu'ils se
leurs es-
éufs, les
ont quel-
jugé de
utilité,
contraire,
pout pour
blesse de
lanimité;
& le roi
destruc-
& d'une
arée ap-
es; mais
férocité
istes, des
roit qu'il
n lui affi-
le carna-
une an-

,enchan-
noissent
xagerent
ef-d'œu-
s d'esprit
Indous,
véritable
sanctifié

ne ren-
ivent ni
ue veut

en jouir qu'en souffrant une dégénération, une sorte de métamorphose, tant dans les facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espèce a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphère : c'est le siège de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses sens s'engourdissent & s'éteignent : plus ses fibres & ses nerfs gagnent de solidité & de force, par l'action du froid qui les resserre, plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure & de l'économie animale.

Au delà du cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif qu'il est incapable d'instruction. Sous l'équateur son teint se hâle, se noircit; les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse : le feu du climat abrége le terme de ses jours, & en augmentant la fougue de ses passions, il retrécit la sphère de son ame : il cesse de pouvoir se gouverner lui-même, & ne sort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Negre, & ce Negre devient l'esclave des esclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe, si l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Asie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre humain n'est composé que d'individus qui ressemblent moins à des hommes qu'à des animaux sauvages : cependant ils occupent sept à huit fois plus de place sur le globe que toutes les nations policées ensemble, & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit trans-

porté en A
ils n'y ser
voyagent
est dans ce
tution, n'
nonchalan
qu'en mett
doive l'env
rés de l'hor
du climat.

Après a
Buffon, il
impartialit
en admetta
cription de
façon bien
„ Le ge
„ de deux
„ est sage
„ est fou, f
„ Outang c

(1) *Homo*
Africanus &
Homo nocti
Bontii. Corpu
nus. Pil albi,
pillaque aurea
nicitante. Vi
erecto attingen
tit, latet; not
gitat; ratiocin
aliquando iter
Naturæ. Tom
reformata. H

Cette édition
retranché l'ép
l'homme noctur

porté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y feroient jamais allés : les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs ; mais ce qui est dans ceux-ci une impuissance de leur constitution, n'est dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : aussi ne prétendons-nous point, qu'en mettant cet animal au second rang, on doive l'envisager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de M. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la décision de M. Linneus, qui en admettant d'autres faits, & une autre description de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente.

„ Le genre humain est composé, dit-il (1),
 „ de deux sortes d'hommes ; celui du jour qui
 „ est sage & prudent, & celui de la nuit qui
 „ est fou, sauvage, & troglodyte ; c'est l'Orang-
 „ Outang de Bontius. Il a le corps blafard, une

(1) *Homo diurnus, sapiens. Europæanus, Asiaticus, Africanus & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodytes, sylvestris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, incessu erectum, nostra dimidio minus. Pil albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillaque aurea. Palpebræ antice incumbentes cum membranâ nictitante. Visus lateralis, nocturnus. Manum digiti in erecto attingentes genua. Ætâs XXV annorum. Die cæcitat, latet ; noctu videt, exit, furatur. Loquitur sibilo : cogitat ; ratiocinatur, credit sui causâ factam tellurem, se aliquando iterum fore imperantem. Caroli Linnei Systema Naturæ. Tome I, page 33. in-8°. Editio duodecima, reformata. Holmiæ 1766.

Cette édition differe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à l'homme nocturne dans les autres éditions.

24 > *Recherches philosophiques*

„ fois plus petit que le nôtre : il est couvert d'un
 „ poil blanc & frisé ; ses yeux sont ronds ; sa
 „ prunelle & son iris sont couleur aurore : il
 „ porte ses paupieres rabattues pardevant ,
 „ ainsi que sa *membrane clignotante* , regarde de
 „ travers , marche droit , & quand il est de-
 „ bout , les doigts de ses mains arrivent à ses
 „ genoux. Il vit vingt-cinq ans , est aveugle le
 „ jour , se tient alors coi , & caché dans un an-
 „ tre ; pendant la nuit il voit , sort , maraude ,
 „ parle en sifflant , pense , raisonne , & s'ima-
 „ gine que la terre a été créée pour lui : il
 „ croit qu'il en a jadis été le maître , qu'il l'en-
 „ vahira une seconde fois , quand le moment
 „ de cette étonnante révolution sera arrivé ,.

Si un si étrange animal existoit dans l'univers ,
 il faudroit sans doute le rapporter , non à une
 espece du genre humain , mais au genre même ;
 car ce ne seroit pas une pellicule (1) de plus ou
 de moins placée sous la paupiere , qui pour-
 roit l'éloigner de la premiere famille du regne
 animal. Mais Linneus a décrit un être de rai-
 son : en confondant le Negre blanc avec l'Orang-
 Outang , en empruntant des traits particuliers

(1) M. Linneus prétend que cette pellicule , que les
 Anatomistes nomment *membrana nictitans* , & qui a de
 nos jours excité une dispute immodérée entre Mrs. Albi-
 nus & Haller , est dans l'Orang-Outang retirée ou repliée
 sous les paupieres , comme dans la plupart des animaux
 qui naissent aveugles , pendant que dans les enfants cette
 même membrane se réunit à l'iris : & il tire de cette
 différence un caractère de disparité entre l'homme &
 l'Orang ; mais le docteur Tyson , qui a anatomisé un de
 ces animaux , ne lui a pas trouvé cette pellicule ; elle
 n'existe donc pas , on ne peut donc pas la citer comme
 un caractère.

à l'un po
 tissant les
 appellati
 fique & d
 une chime
 torité pre
 connu ,
 pris le ne
 l'orang - o
 animal Ka
 qu'on dor
 hommes r
 ficiellemen
 pour disce
 n'a pas lai
 qui on a r
 méthode ,
 cussions ,
 incommen
 ces prétend
 se repose ,
 une nouve
 velle ; & c
 cas donné.

Les deu
 (1) pour f
 turne , son
 dans Bontie
 dans les gl
 Mr. Edwar
 Or ces deux
 commun av

(1) Je parle
 fol. avec fig. à
 Tome

à l'un pour les appliquer à l'autre, en perversifiant les dénominations reçues, & les termes appellatifs consacrés dans le langage de la physique & de la physiologie, il a formé & dépeint une chimere risible; & sur quoi fondée? sur l'autorité presque nulle d'un voyageur presque inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le negre blanc, l'albion de Java, pour l'orang-outang, puisqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui est la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations, pour discerner cette méprise inexcusable, qui n'a pas laissé de séduire le naturaliste Suédois, à qui on a reproché depuis si long-temps que sa méthode, qui substitue les axiomes aux discussions, ne peut que conduire à des erreurs incommensurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, sur lesquels tout l'édifice se repose, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'est précisément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux desseins produits par M. Linneus (1) pour former une idée de son monstre nocturne, sont ceux de l'orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du champanzée qui se trouve dans les glanures à estampes enluminées, de Mr. Edward de la société royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit; il n'y a

(1) Je parle ici de l'édition du *Système de la Nature* in-4 fol. avec fig. à la Haye, chez Stadtman 1765.

pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'orang-outang est fou, & vouloir prouver par là que c'est un homme, c'est une idée si singulière, si originale qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un professeur d'Upsal, qui voit toute la nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amsterdam, des orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré; ni les paupieres rabaissées, ni le poil bouclé: ils ne siffoient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas: Tulpe, Cowper, & Tyson, qui les ont examiné vivants, font d'autres témoins que des marchands de Negres & des écrivains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journeaux de leur voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Negres qui sont voisins des orangs conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres; sans faire la moindre disposition guerrière pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils mènent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle sa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, disposée à l'attaquer: les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'histoire, si le roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Asie de son

erreur (1)
créatures
étoient in
guinaires
sur des ce
fureur de
Trois c
vulgaire
d'Hannon
orang-ou
occidental
maux ne
leurs agre
beaucoup
d'où ils se
de pierre
prendre q
avec tant
queurs, q
Hannon q
& velues,

(1) *Dicunt
thecorum mul
do multos in
stare instructi
tum, non min
& in eos tam
qui cum Ale
XV. Tome II
des cercopi
puisqu'il n'y
plus grands
qu'on ne se
que de les pr
(2) „ Eran
„ ribus hirsut
„ Nos perse*

erreur (1) ; en lui faisant comprendre que ces créatures , quoique semblables à l'homme , étoient infiniment moins insensées , moins sanguinaires , & que si on les voyoit assemblées sur des collines , c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cent & trente six ans avant notre ère vulgaire les Carthaginois , sous la conduite d'Hannon , avoient réellement attaqué les orangs-outangs dans une île de l'Afrique occidentale : on observa dès lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs agresseurs , mais qu'ils se sauyèrent avec beaucoup de précipitation sur des rochers , d'où ils se défendirent si vaillamment à coups de pierres que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles , qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs , qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon qui les prit pour des femmes sauvages & velues , les fit écorcher (2) , & rapporta

(1) *Dicunt esse in ea silva maximam ingentium cercopithecorum multitudinem , adeo ut , cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis viderent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit captum , non minus quam elephantes) exercitum putaverint esse , & in eos tamquam in hostes contenderint ; à Taxilo autem qui cum Alexandro erat , re cognita cessasse. Strabo Lib^o XV. Tome II. pag. 1023.* Strabon , qui nomme ces animaux des cercopithecques , s'est vrai-semblablement trompé , puisqu'il n'y a pas de cercopithecques si grands , & les plus grands même marchent à quatre pattes , de sorte qu'on ne se feroit pas mépris si grossièrement à leur égard que de les prendre pour des hommes.

(2) „ *Erant autem multo plures viris mulieres . corporibus hirsutæ , quas interpretes nostri Gorillas vocabant . Nos persequendo virum capere ullum nequivimus ;*

leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon ; on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siècles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains.

Si Mr. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques ; s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*Hommes nocturnes*. Il est contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la physique, d'introduire en même temps dans le règne animal des espèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentiments opposés, & de nos propres observations, que les pongos ou les orangs, foncièrement différents des singes, sont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produisoient avec lui, le métis issu de cette race croisée seroit, à tous égards, ce que des yeux philosophiques pourroient contempler de plus

„ omnes enim per præcipitia, quæ facile scandebant, &
 „ lapides in nos coniciebant, evaserunt. Fæminas ta-
 „ men cepimus tres, quas, cum mordendo & lacerando
 „ ab ducturis reniterentur, occidimus, & pelles eis de-
 „ tractas in Carthaginem retulimus., *Hannonis Periplus*,
 pag. 77. *Hagæ 1674*, traduction de Van Berkel. Voyez
 aussi le *Commentaire de M. Bougainville sur le Periple*
d'Hannon dans le T. XXVI, des mémoires de l'académie
des inscriptions.

Ce passage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espece humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des orangs y étoit plus nombreuse.

remarqua
des conje
de cette g
quelques
des isles d
elles con
pongos qu
vague dor
sans nom
temps de
condées p
roit déjà
que des n
peut soups
eu égard à
des gueno

Les ob
suite les r
dre ce ser
temps de
& les habi
assurément
l'aventure
avoient re
tations,
Négrillon
mené par l
parmi eu
louant du
faits, par
que ces en
en Afrique
animal qu
quelqueso
que l'on
son incon
petits enfa

remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées sur la possibilité de cette génération : car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des isles désertes de l'Archipelague Indien, où elles concurent de leur commerce avec les pongos qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on fait mention dans des relations sans nom & sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des orangs femelles, fécondées par des mâles de leur espèce, l'on seroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines sur cet article, l'on peut soupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excède de beaucoup celui des guenons qui est connu.

Les observateurs qui parcourront dans la suite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce service à l'histoire naturelle d'étudier le temps de la gestation, l'éducation individuelle & les habitudes de ces animaux, qui ne sont assurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue si long-temps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de sa suite ayant été également emmené par les orangs, vécut douze à treize mois parmi eux; & revint très-content, en se louant du traitement de ses ravisseurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoissance, prouvent que ces enlèvements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'orang est le seul animal qui dans son état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on ne sauroit attribuer uniquement à son incontinence, puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever.

(1) Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des payfans mal gardées, faisoient aussi quelquefois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres ourfins. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupedes, muets, & solitaires qu'on a trouvés dans les vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours; le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques: il semble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais: il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septieme ou la huitieme année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes: il faut que, par un hazard singulier, aucune bête carnassiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable situation; sans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en pieces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenu à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture, & défendre leur existence contre les assauts des bêtes féroces, comme on en a un exemple dans la petite fille sauvage de Champa-

(1) Voyez la relation du voyage de M. de Guines aux terres Magellaniques par Froger. p. 43.

gne, qui a
lâché pour
Struys, &

(1) M. Lin
l'un & de l'au
les déserts &

Juveni

Juveni

Juveni

Juveni

Juveni

Pueri

Puella

Johan

En donnant
d'Ursinus & c
que ces deux
par des ours
ces sauvages
& le hurleme
reçu leur édu
puisque'il est f
étoient accou
la moindre co
bien plus diffi
ces solitaires
que l'on a tr

Quant à ce
vers l'an 1647
par des bre
eu de brebis
ans; & avoit
ronces où il
qui le poursui
son cri imitoit
Tulpe le non
comme collée
l'herbe, & n
de la meilleur
plati, & son

gne, qui affomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allégués par Struus, & adoptés par M. Linneus (1), pour

(1) M. Linneus donne la liste suivante des sauvages de l'un & de l'autre sexe, trouvés en différents temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

- Juvenis Ursinus, Vithuanus. 1661.*
Juvenis Lupinus, Hessensis. 1544.
Juvenis Ovinus, Hibernus, Tulp. Obs. IV.
Juvenis Bovinus, Bambergensis. Camerat.
Juvenis Hannoveranus. 1724.
Fueri duo Pyrenaici. 1719.
Puella Campanica. 1731.
Johannes Leodicensis. Boerhaav.

En donnant aux deux premiers sauvages les épithetes d'*Ursinus* & de *Lupinus*, ce naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En supposant même que ces sauvages savoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'ensuivroit-il delà qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non sans doute, puisqu'il est fort naturel, qu'ils aient copié les sons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui que l'on a trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bélant, montré à Amsterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis sauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu de brebis sauvages en Irlande. Il étoit âgé de seize ans; & avoit été pris dans des fondrières plantées de ronces où il s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & son cri imitoit exactement le bêlement des moutons; aussi Tulpe le nomme-t-il *Juvenis balans*. Sa langue paroissoit comme collée au palais: il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouissoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâlé, son front aplati, & son occiput pointu: il avoit la poitrine déprimée,

prouver que les ours de la Moscovie & de la Lithuanie enlèvent réellement des enfans, auxquels ils donnent l'éducation, sont au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossières & révoltantes.

On a déjà fait observer que les orangs sont aujourd'hui peu nombreux, & que cette disette de l'espece doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part de l'homme : ce dernier sentiment est d'autant plus probable qu'ils paroissent avoir été plus répandus dans la haute antiquité. où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Sirenes, qui ne sont que des orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des mythologues, des poëtes, des sculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations : quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractère, pour leur incruster dans le front & les joues de grosses verrues :

& aucune protubérance au ventre, à cause de sa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il ressembloit moins à un homme, qu'à un animal sauvage : il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exors omnis humanitatis*. *M. T. Ob. Med. L. IV. page 313. Amsterdam 1652*

Quoique nous ne doutons ni de l'existence de ce sauvage, ni d'aucun des caractères que l'observateur lui attribue, il nous semble peu vrai-semblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pu saisir des brebis sauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans son voisinage.

on en voit
vres, une
des oreilles
parties gén
trelas de
adouci, a
& des Saty
pieds, m
hommes, l
un ourlet r
sans forme
tubiforme.
queue, ni
dans la faci
un caractèr
tuaires ont

L'invent
pieds de ch
quité; puis
être antéri
voit des Sa
rien qui l
qu'une très
doute qu'o
postérieurs
la mytholo
ment, &
donna aux
cornes rec
mal gardé
avoit servi
variées, no

(1) Voyez
XXIII & suiv

on en voit de dessinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces traits monstrueux est beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne sont pas chevre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond ; se termine un peu en pointe, sans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit aussi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face ; mais l'applatissement du nez est un caractère immuable, que tous les statuaires ont respecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'est pas de la plus haute antiquité ; puisque sur des vases Etrusques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les distigue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (1) : je doute qu'on les retrouve dans des monuments postérieurs, représentés sous cette forme ; aussi la mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit servi de prototype à toutes ces copies si variées, ne portoit donc aucun des attributs

(1) Voyez *Recueil d'antiquités Etrusques*. T. II. planche XXIII & suivantes, in-4°. à Paris 1756.

dont on l'a paré dans la suite des temps : ce n'étoit donc qu'un orang-outang ; & si la superstition n'avoit jamais fait d'autre mal que de sanctifier un tel animal , la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du sang des sectaires.

Le culte des Faunes & des Satyres (1), dans la Grece & l'Italie , avoit tiré son origine de l'Egypte où l'on adoroit de temps immémorial le (1) cynocéphale , dont le principal mérite étoit , au rapport des Choëns , de naître circoncis , ou plutôt de n'avoir point de frein au

(1) Le mot de *satyre* vient , selon quelques étymologistes , de *sathar* qui signifie *se cacher* , être honteux ; ce qui ne renferme aucun sens raisonnable : il est plus naturel de faire dériver ce mot du Syrien *Saguir* , qui signifie un orang-outang. Isaïe dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons , les *Saguirs* viendront y exécuter une danse en rond ; M. de Sacy rend ce *saguir* par le mot François de *Satyre*. Le même Isaïe dit dans un autre endroit , que ces *saguirs* jeteront des cris les uns aux autres , en un lieu où s'assembleront les *Sirenes* , les *Onocentaures* , & les *demons*.

(2) *Effigies sacri niter aurea cercopitheci* ,
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ ,
Argue vetus Thebe centum jacet obruta portis .

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a substitué le cercopitheque au cynocéphale , uniquement pour favoriser le mettre de son vers hexametre : cependant , en examinant dans différents cabinets d'antiquités , les figures Egyptiennes qui représentent le singe sacré , il m'a paru que les artistes ont quelquefois employé les caractères du cercopitheque , & quelquefois ceux du cynocéphale , c'est-à-dire , du babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant , le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques Egyptiens.

prépuce ,
 tivement
 tant d'au
 Apollon d
 que de va
 qui consti
 constitue
 les peuple
 déifie : pa
 mier obje
 tion , &
 transform
 des Satyre
 pendance
 l'orang ,
 les femell
 raisins mû
 deur , à t
 ciens intr
 demi-dieu
 s'y trouve
 tempéram
 durant la
 d'une indi
 les Satyre
 & ce sont
 moient Fa
 conseille l
 ne. Telle
 cubes don
 nes , qui
 que les ar
 & ce que
 ni aux aut
 Ces soli
 se cachere
 dans les pr

prépuce , comme l'orang-outang n'en a effectivement pas , mais cette raison pitoyable & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ses *Hieroglyphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme , qui constituoit la religion Egyptienne , & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers & sauvages , où chacun déifie : par lui-même ou par ses prêtres, le premier objet qui frappe vivement son imagination , & c'est ainsi que la nature entière a été transformée en idole. Au reste , la lubricité des Satyres , leur goût pour le vin , & l'indépendance sont des caracteres réels , pris de l'orang , qui outre son appétit véhément pour les femelles de l'espece humaine , préfère les raisins mûrs , & les vins sans acide & sans verdeur , à toute autre boisson. Dès que les anciens introduisirent dans leur religion des demi-dieux si libertins & si luxurieux , il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique , qui , opprésés durant la nuit par le poids d'un sang épais ou d'une indigestion , rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur sommeil ; & ce sont ces songes , que les Latins nommoient *Faunorum ludibria*, contre lesquels Plinè conseille sagement la racine de la grande Péoïne. Telle est l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes , qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres ; & ce que les physiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces solitaires misanthropes & ignorants qui se cachèrent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers siècles du christianisme , fu-

rent apparemment aussi tourmentés de ces visions paniques ; puisqu'on trouve dans saint Jérôme un dialogue entre un hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne suis pas surpris qu'un pere de l'église qui s'étoit fait limer ses dents pour prononcer l'Hébreu , ait pu croire que les Satyres parloient , & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front ; mais je m'étonne que saint Jérôme fasse dire de si grandes sottises à son Satyre , pour séduire un saint qui se piquoit d'être plus spirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrèrent aussi à Sylla un orang-outang , & voulurent lui persuader que cet animal savoit parler , mais qu'on ne le comprenoit pas , faute de savoir de quel idiome il se servoit : Sylla employa un grand nombre d'interpretes ; & l'orang , long-temps questionné , répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près sur le manège de ces interpretes que le comte Maurice de Nassau , qui se laissa tromper au Brésil , à peu-près de la même façon , par des gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Brésilien à toutes les questions qu'on lui faisoit sur toutes sortes de matieres : les fourbes adroits qui traduisirent les prétendues réponses de cet oiseau , répondirent pour lui , & le comte ne s'aperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher , le ramena en Hollande , & il s'y trouva , dit le chevalier Temple , un ecclésiastique très-éclairé qui soutint , jusqu'à l'article de la mort , que cet animal étoit possédé.

Comme on a déjà publié plusieurs figures de l'orang-outang , on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant

de fois d
qu'on a
différent
qu'on vo
dans le t
tion in-4
lecteurs
& qu'ils
estropiés
lum de (C
ble à rien
Celui de
les prop
nant de F
femelle
habile ho
ginal : le
cette figu
supérieur
la face ;
personne
ble orang
été grave
mais la p
trouve
l'édition
ter les d
qu'on a
Mr. Lin

de fois dépeint : d'ailleurs les desseins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne diffèrent pas essentiellement d'avec les estampes qu'on voit dans les *glanures* de Mr. Edward, & dans le tome XIV de Mr. de Buffon, de l'édition in-4^o. Il suffira donc pour l'instruction des lecteurs de leur indiquer les figures infidelles, & qu'ils doivent rejeter comme des croquis estropiés; tel est le Satyre de l'*historia animalium* de Gessner, gravé en bois, qui ne ressemble à rien, & sur-tout pas à un orang-ourang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le dessein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup souffert. L'orang-femelle publié par Tulpe a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original: le défaut le plus essentiel qu'il y ait dans cette figure, est l'allongement excessif de la levre supérieure, & de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait soupçonner à bien des personnes que cet animal n'étoit pas un véritable orang. Le pongo vu à Londres en 1738 a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaise figure qu'on en ait, se trouve dans l'*histoire générale des voyages* de l'édition Hollandoise in-4^o. Enfin il faut rejeter les desseins du quojou verou & de l'orang, qu'on a insérés dans le *Système de la Nature* de Mr. Linneus in-folio.



SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

Toutes les anciennes relations de la Floride disent que cette province de l'Amérique septentrionale abondoit, au temps de la découverte, en hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre & ambulans. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant, qu'on a observé la même singularité dans le Mogolistan, cette partie de l'ancien continent qui par sa position correspond à peu près à la Floride sous les mêmes parallèles. Comme aux Indes orientales le plus horrible despotisme a flétri la nature entière, & que tous les êtres y naissent esclaves, on ne sauroit affirmer que la condition des Androgynes y soit pire que celle des autres hommes; on fait seulement qu'on y a pour eux de l'aversion, & qu'à cause de leur grand nombre on les a contraints à se servir de marques distinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme sur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus grossiers que le sexe féminin prédomine presque toujours dans les hermaphrodites les moins manqués; ou les plus achevés en apparence.

En supposant encore une fois, que les premiers historiens de l'Amérique ne se sont pas trompés, il est certain que l'on ne sauroit accuser le hazard seul d'avoir multiplié ces

créatures
 ves du n
 faudroit
 où doiv
 perfectio
 est sûr q
 souvent
 froides ;
 an, aux
 la Suede
 de beau
 France q
 Il y a, à
 la tempé
 Floride
 été, un
 éprouve
 contienn
 que nous
 resse, o
 fol, le fr
 sons mien
 peuvent
 tiplicité
 sur ces c
 conçoit a
 plus ou n
 fels, de
 eaux qui
 fiant les f
 à être co
 égard un
 qu'un hal
 que le co
 effets de
 obéit tou
 point la p

créatures défectueuses dans les parties respectives du nouveau & de l'ancien continent : il en faudroit donc chercher la raison dans le climat, où doivent exister les causes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il est sûr que les pays chauds fournissent plus souvent des hermaphrodites que les régions froides ; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-siècle ; il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils soient aussi fréquents en France qu'en Espagne ; ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne ; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevrons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'atmosphère & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomènes : les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible ; l'on conçoit aisément que la substance nourricière plus ou moins perfectionnée du terrain, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture qui en purifiant les sucs des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile naturaliste tâche de saisir ; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces causes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques contrées, situées entre le trentième degré de latitude nord & l'équateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le clitoris & les nymphes, sont plus épanchées que dans les autres pays du monde; aussi y a-t-on eu recours à l'*excision*, qui, si l'on vouloit la pratiquer en Europe, seroit une opération souvent mortelle & toujours périlleuse; vu que la circoncision des hommes n'est pas exempte de dangers dans les régions les plus septentrionales. Cet épanchement défordonné des parties naturelles, occasionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui semblent annoncer réellement une confusion de sexes, & de doubles organes; mais ce n'est que le dehors qui fait illusion, & ce qu'on nomme un *androgyn*e n'est à la rigueur qu'un sujet qui a quelque signe, quelque apparence d'hermaphroditisme, sans en avoir les facultés, & qui est ordinairement infécond, & souvent même incapable d'user d'un sexe ou de l'autre; de sorte qu'il lui est également interdit de fertiliser comme mâle, & de concevoir comme femelle: plus les deux sexes sont apparents, plus la monstruosité est radicale, & la stérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas présumer qu'il ait été au-dessus des forces de la nature de former des hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même sans aucune copulation préalable; mais elle a réservé ces

merveilles
auxquelles
sans compa
douées d'é
corolle (1)
tendu avant

(1) En faisant, il m'a paru que les hermaphrodites fleurs soient au nombre de 48 espèces, qui se rapportent à 48 espèces masculines suivant ce calcul. Les hermaphrodites en proportion de ce nombre constituent qu'ils se rapportent à 48 espèces hermaphrodites parce qu'elles ou des Zoophytes limaçons entrent dans ces genres donne sont également

Il résulte de l'hermaphroditisme, un excellent degré d'imperfection dans les plantes & les animaux.

Si les hommes dit qu'ils ont cette métamorphose, transformant les sentiments dans les autres, ils seroient de ce qu'ils font les maux de l'

Quod pro

merveilles pour le regne végétal, où les fleurs auxquelles les deux sexes ont été refusés sont sans comparaison plus rares que les fleurs douées d'étamines & de pistils dans une même corolle (1). La nature a encore accordé ce prétendu avantage à quelques classes d'insectes, à

(1) En faisant quelques recherches sur le sexe des plantes, il m'a paru que sur 1133 especes génériques à fleurs hermaphrodites, on ne trouve que 123 especes dont les fleurs soient mâles ou femelles sur une même tige, seulement 48 especes génériques dont les fleurs féminines soient supportées sur une tige particuliere, & les fleurs masculines sur une autre tige particuliere. Il y a donc, suivant ce calcul, dans le regne végétal, entre le nombre des hermaphrodites & celui des fleurs à sexe simple, une proportion comme de 100 à 1000; & peut-être le petit nombre constitue-t-il les végétaux les plus parfaits; puisqu'ils se rapprochent davantage du regne animal, où les especes hermaphrodites sont aussi les plus imparfaites, parce qu'elles se rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes; aussi M. Linneus compte-t-il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui sont également pourvus des deux sexes.

Il résulte de ces observations combinées, que l'hermaphroditisme, loin d'être une faculté supérieure d'un être excellemment organisé, est au contraire un très-grand degré d'imperfection, puisqu'il ne se rencontre que dans les plantes & dans les insectes les plus voisins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais androgynes, cette métamorphose seroit une dégénération qui, en détruisant les rapports & les passions, éteindroit tous les sentimens dans tous les cœurs. Sans desirs, sans besoins, ils seroient des végétaux: ils seroient bien éloignés d'être ce qu'ils sont, s'ils ne connoissoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour;

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les observateurs que les singulieres propriétés des animaux qui y habitent; les limaçons ont aussi de doubles organes, & l'usage qu'ils en font, est amplement décrit dans les conchyliologies. On connoît une sorte de moucheron en qui les degrés de l'hermaphroditisme paroissent être poussés presque aussi loin que dans les végétaux; puisqu'ils produisent, sans accouplement, des générations qui en reproduisent d'autres qui n'ont eu ni peres ni aïeux, ou si l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'est que dans les ovipares qu'on rencontre ce phénomène: car dans le genre humain & dans toutes les especes vivipares sans exception, où la puissance génératrice a été primitivement divisée, repartie, & confiée à deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul; & c'est peut-être là l'unique loi que la nature n'a pas transgressée depuis que les physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les hermaphrodites ne font que des filles en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développées; & cette extension, qui se manifeste dès la naissance, loin de disparaître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons dont les marques viriles sont restées cachées jusqu'à l'adolescence: ce défaut se corrige ordinairement, parce que la force du tempérament expulse les parties qui doivent naturellement faillir: mais elle ne peut comprimer celles qui saillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des confi-

gurations si
ainsi dire,
ver que ma
la construc
pas tant qu
qui est très
dont la plu
mois des si
ques qu'on
reconnoître
laissent tro
par les con
consulté sur
d'une illustr
ger, la fort

(1) Ruisch d
*factum sequior
membrana am
dem tanta eff
repraesentet. T*

Ce faits fer
quatrième mo
du foetus, &
ou une femell
matrice étoit
féminin: son
temps avant
ne constitue p
ne: cette par
résulte un dé
que les femm
étoient sans co
& ils supposoi
nommoient *Fr*
fait plus singu
que celui qu'
*Lib. III. cap.
nova.*

gurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que malgré la distance très-réelle des sexes, la construction des parties sexuelles ne diffère pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des signes de masculinité si peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (1): les anatomistes même s'y laissent tromper, dit M. Ferriën, si célèbre par les connoissances qu'il a acquises, qu'on l'a consulté sur le sexe ambigu d'un enfant aîné d'une illustre famille, dans un royaume étranger, la fortune & les destins de cet individu

(1) Ruisch décrit aussi un fœtus femelle dont-il dit, *fœtum sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidio, membrana amnio inclusum, in quo observandum, clitoridem tantæ esse magnitudinis ut penem exitem interpedes representet. Thesaur. R. VI. p. 38.*

Ces faits feroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrième mois, que la nature décide du sort & du sexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à son gré, un mâle ou une femelle; si l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déjà ébauchée dans le sein de l'embryon féminin: son sexe est, par conséquent, déterminé longtemps avant le 3^e. mois. Au reste, la grandeur du clitoris ne constitue pas seule ce que nous nommons un androgyne: cette partie peut devenir excessive, sans qu'il en résulte un défaut d'organisation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Oestrum Veneris* démesurée, étoient sans comparaison plus voluptueuses que les autres; & ils supposoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricartices* & *Tribades*: on ne connoît pas de fait plus singulier par rapport à cette espèce de femmes que celui qu'on trouve dans les *Observations de Tulpe, Lib. III. cap. XXXV. page 253 Amsterdam, 1652. Ed. nova.*

ont dépendu de cette décision , ainsi que le sort de son frere puiné , relativement à la succession paternelle.

Ce n'est proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractère distinctif du sexe ; encore présume-t-on que ce viscere est représenté , dans l'homme , par le scrotum , tout le reste de l'appareil des vaisseaux spermaticques étant parfaitement semblable dans l'un & l'autre sexe.

L'énormité du clitoris trop alongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle ; qu'il ne faut pas tant s'étonner si l'on a vu deux tribunaux de France déclarer un même hermaphrodite homme à Toulouse , & femme à Paris , où l'on a , pour l'ordinaire , de meilleurs anatomistes que dans les provinces , & aussi quelquefois des juges plus éclairés ; on a eu un exemple encore plus singulier dans la personne de *Grand-Jean* , qui , après avoir été baptisé à Grenoble comme fille , s'est marié à Chambéry comme garçon , & qui a été reconnu femme à Paris , où son mariage a été déclaré nul.

Plus le clitoris est prolongé dans les femmes & plus il leur naît de poil follet au menton & à la levre supérieure ; & voilà pourquoi les hermaphrodites , quoique essentiellement femelles , ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Asie ; mais dans la Floride ils n'en avoient point , dit-on , parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il seroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*æstrum veneris* , & la végétation de la barbe ; puisque aucun naturaliste , que je sache , n'a jamais fait cette observation : on a été , par conséquent , bien éloigné d'ex-

pliquer un
ni douté. Ce
fit même de
le clitoris
aussi quelqu
cette diffor
de la toilet

On fait q
qu'on leur
les écrase a
scrotum , n
aucun âge ;
réfléchir qu
vient de par
jamais entiè
pondance q
génération
tres parties
agissent avec
les cerfs qu'
des cornes ,
cute la cass
cornes ont
fance du bo
mise point
place deux
durs , rigid
à un entrela

(1) Ce phé
cornes creuses
dans les jeunes
taureaux , parc
de la même fa
emboités dans
autre,

pliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaissit même dans les femmes âgées, à mesure que le clitoris croît & se roidit avec les années; aussi quelques matrones font-elles disparaître cette difformité de la vieillesse par les artifices de la toilette.

On fait que les enfants qu'on châtre, soit qu'on leur retranche les testicules, soit qu'on les écrase avec un bâton fendu, sans ouvrir le scrotum, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge; & cette seconde observation peut réfléchir quelque jour sur le rapport dont on vient de parler; car on n'éclaircira peut-être jamais entièrement les causes de la correspondance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de voix & les autres parties de la tête, pendant que ces causes agissent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la première poussée des cornes, n'en gagnent pas; & si l'on exécute la castration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter; la croissance du bois s'arrête tout-à-coup, ne se ramifie point; & l'on voit souvent venir en sa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui ressemblent à un entrelas de fibres corneuses (1).

(1) Ce phénomène n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuses, permanentes; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboîtés dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le système nerveux se relâche, perd la cohésion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arrosé par le suc séminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le jeu & l'élasticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & retrécit la circonférence du Larinx; & comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les corps, ils perdent presque entièrement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les hermaphrodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espèce dans des parties principales; & l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monstres: on ajoute que cette loi, ainsi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on massacroit non-seulement les androgynes, mais aussi les

Quant à l'hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espèce où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujettes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les hâses, on en trouve qui ont le clitoris si énorme que l'on a long-temps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais hermaphrodites accomplis; mais c'est une erreur.

enfants ne
à l'égard
découvrir
a pu inspi
blable, p
faite en a
si l'on ne
de pareils
sans agric
peine à su
débarrasso
membres
rir: ces
vieille nat
créés dans
tres erreu

En faisa
n'ai pu tr
damnât,
dites à la
temps aux
la plus gra
ternés, il n
dénonça c
pontifes: T
premiers;
troisième,
dius Néron
des Arusp
les signes
pondirent
funeste, &
falloit d'ab
campagne
grande dist

(1) *sinuesf*

enfants nés contrefaits , par une égale injustice à l'égard des uns & des autres. On ne sauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable , parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus , ou le clitoris irrégulier , si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvages qui , sans agriculture comme sans industrie , avoient peine à subsister dans un terrain ingrat , & qui se débarrassoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de pouvoir se nourrir : ces pratiques de la vie agreste & de la vieille nature auront été transportées & consacrées dans les premières sociétés , avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises , je n'ai pu trouver aucune loi expresse qui condamnat , chez les Romains , les hermaphrodites à la mort , pendant les guerres Puniques , temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits confertnés , il naquit en Italie trois androgynes qu'on dénonça comme des prodiges au college des pontifes : Tite-Live ne dit rien du sort des deux premiers ; mais il s'étend fort au long sur le troisieme , dénoncé sous le consulat de C. Claudius Néron , & de Marcus-Livius : on fit venir des Aruspices Etrusques pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeste , & conclurent que pour l'expiation il falloit d'abord exiler cet hermaphrodite de la campagne de Rome , & ensuite le noyer à une grande distance de la côte (1). Ce décret atroce

(1) *sinuiffæ natum ambiguo inter marem & fœminam sexu*

48 *Recherches philosophiques,*
 & insensé fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jeta à la mer quand le vaisseau fut avancé. Cet événement semble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particulière qui sévissoit contre les androgynes ; puisqu'on fit venir des étrangers pour les consulter sur un cas qui n'eût exigé aucun éclaircissement, si le législateur eût prononcé préalablement ; & alors ce prétendu délit n'eût pas été du ressort du college pontifical, mais de la compétence du préteur ou des consuls.

Je ne fais si l'on peut citer encore d'autres exemples d'androgynes mis à mort par les anciens Romains ; mais je suis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatisme que par la loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indistinctement tous les monstres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où on l'a extrait, contient des réglemens trop bizarres, trop singuliers pour avoir été dictés par un chef de brigands atrou-pés (1).

infantem, quas vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba Græco sermone) androgynos appellat....

Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nunciatum Furfinone infantem natum esse quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut Sinuessæ biennio ante, incertus mas an femina esset, natus erat. Id vero aruspices ex Etruria acciti sædum ac turpe prodigium dixere: extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, proVectum que in mare projecerunt. Tit. Liv. lib. XXI, page 453 & 492, Tome II : Elzevir. 1634.

(1) Opmeier dit qu'en creusant aux environs du capitole, on a déterré une table de bronze sur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus ; & ce sont

Dans

Dans le
 décadence
 chrétienne
 hermaphro
 l'exorcisme
 il est vrai
 mieux trait
 l'entrée de
 employés
 son de s'op
 grès d'une
 en interpr
 obscurs de
 de se châtr
 fureur très
 tendoienr c
 entre les m
 liques à qu
 nom d'Orig

Il semble
 monde ont
 phrodites,
 tif : en sup

ces préceptes
 quelques écriv
 mulus. L'art.
 fraude, cadito
 qui semble conc
 L'art. IX dit,
 Deos peregrinos
 dernières sancti
 trer que tout ce
 Polythéisme ét
 Faune ne semb
 comme une gran
 dieux.

Tome II.

Dans les siècles d'ignorance qui ont suivi la décadence de l'empire Romain, la religion chrétienne a quelquefois employé, contre les hermaphrodites, l'anathème & quelquefois l'exorcisme, avec autant de raison que de succès: il est vrai que la primitive église n'a gueres mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils sont aujourd'hui employés pour la musique; mais elle a eu raison de s'opposer de tout son pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques passages obscurs de l'évangile, ne se contentoient pas de se châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuse au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains: ce sont ces scélérats mélancoliques à qui l'histoire ecclésiastique donne le nom d'*Origénistes*.

Il semble que presque tous les peuples du monde ont eu de l'aversion pour les hermaphrodites, sans qu'on puisse en alléguer le motif: en supposant que ces créatures, préten-

ces préceptes, qui peuvent se combiner en vingt, que quelques écrivains nomment le *double décalogue de Romulus*. L'art. XV dit, *Monstruosos partus quisque, sine fraude, cædito*: & c'est de cette loi qu'il est question, & qui semble condamner en effet les androgynes à la mort. L'art. IX dit, *Deorum fabulas ne credunto*, & l'art. X; *Deos peregrinos præter FAUNUM ne colunto*. Ces deux dernières sanctions suffisent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code est apocryphe; puisque le Polythéisme étoit établi avant le regne de Numa: & Faune ne sembler jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des dieux.

nferma
ia, &
t avan-
y avoit
li sévis-
r venir
cas qui
légitima-
ors ce
lu col-
u pré-

autres
les an-
croire
ratisme
nulus,
us les
é, vu
nt des
s pour
atrou-

licanda
nciatum
c magni-
Sinuessa
erat. Id
odigium
ctu alto
que in
& 492,

du capi-
étoient
ce font
Dans

50 *Recherches philosophiques*

dues doubles, fussent en état de jouir d'elles-mêmes, selon la vaine opinion du vulgaire, cela suffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la physionomie, qui est ordinairement peu gracieuse dans ces êtres mal constitués: on fait jusqu'à quel point la configuration des parties génitales se retrace sur le visage, & influe, comme on l'a dit, sur le reste de l'économie animale.

On conserve à Rome une figure de marbre antique, représentant un hermaphrodite couché, qui, quoique restaurée par le chevalier Bernin, d'une façon louche & absolument contraire au costume des Romains (1), laisse encore entrevoir les ruines d'une belle statue; mais on peut douter qu'elle ait été copiée sur un sujet vivant, & qu'il y ait eu un androgyne si bien réussi, si parfait dans la nature. Le statuaire, en voulant produire un composé voluptueux, si l'on peut parler de la sorte, aura travaillé d'imagination, en réunissant sous son ciseau des traits empruntés de ce que les deux sexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des passions, offrent de plus animé & de plus séduisant: quoique le bon goût, aussi sévère

(1) Le chevalier Bernin a couché cette statue sur une plinthe formée en matelas picqués en carreaux, & a fait passer un pan de draperie sur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la restauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties sexuelles de cet hermaphrodite sont peu exprimées, & son attitude les cache encore davantage. Le comte de Caylus fait mention d'une autre statue antique qui représente aussi un androgyne; mais elle n'est pas si célèbre que celle de Rome.

que le g
pas ces
leur degr
pas moins
Je n'ign
maphrodi
cherchés
ces & les
D'où l'a
débauches
regnes des
mœurs, en
liberté &
me est en
incapable c

Unde

Hac te

Que des
que incroya
satisfaire de
mais il ne s'
Pline les pré
accomplis &
anatomistes
jours, & c
sujets d'un

(1) *Gignunt
vocamus, olim
tes, nunt vero*

que le génie des artistes est hardi , n'autorise pas ces productions combinées , qui malgré leur degré de perfection apparente , n'en sont pas moins des beautés monstrueuses.

Je n'ignore point que Pline dit que les hermaphrodites étoient , de son temps , très-recherchés , & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinements du luxe (1).

D'où l'on peut juger jusqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient , après les regnes des Tibere & des Néron , perverti les mœurs , en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur , parce que le despotisme est ennemi de toute vertu , & l'esclavage incapable de tout sentiment honnête.

--- O pater urbis!

Unde nefas tantum Latii pastoribus? unde

Hæc tetigit , Gradive , tuos urtica nepotes ?

Que des hommes livrés à des vices presque incroyables aient caressé des monstres pour satisfaire des goûts bizarres , cela est possible : mais il ne s'ensuit nullement que du temps de Pline les prétendus hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les anatomistes ont successivement décrits de nos jours , & qu'ils nous dépeignent comme des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on

(1) Gignuntur & utriusque sexus , quos hermaphroditos vocamus , olim Androgynos vocatos , & in predigiis habitos , nunc vero in deliciis. Hist. Nat. Lib. VII. cap. III.

montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la physionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de poil sur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse, soit qu'elle prit les vêtements de l'un ou de l'autre sexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer, & elle étoit, malgré la sur-abondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection. L'hermaphrodite Negre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler, sinon que la nuance de son teint couleur de suie ajoutoit beaucoup à sa laideur. Plus l'hermaphroditisme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il se rencontre, doit il sembler monstrueux, & par conséquent défiguré.

Après cet exposé, qui peut donner une notion satisfaisante de la nature des Androgines & de leur qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premières relations disent que ces personnes étoient fort fréquentes: ces relations assurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de se couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorsque la horde alloit en course, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le suc du mays pour la

boisson
les blessés
un mot
de leur
se sert a
les plus
(1).

Nous
nomene
observé;
moderne
& accusé
s'être tro
démêler
de différe
du tout a
tradiction
à bout,
l'histoire
vions pro
essuyer,
entrer da
sions que
mes faits
après avo
cherche
possible.

(1) *Abun
opera man
Hist. India
passage a été
l'abbé Lamb
de l'existenc
d'un fait ind
que point en
du nouveau*

boisson des guerriers ; qu'on leur faisoit soigner les blessés, & tirer les morts de la mêlée ; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur esclavage qu'on s'en servoit, comme on se sert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils besoins (1).

Nous n'avons jusqu'à présent parlé de ce phénomène que dans la supposition qu'il a été bien observé ; car si l'on consulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejeter tous ces faits, & accuser les écrivains du seizième siècle de s'être trompés sans réserve. Il n'est pas facile de démêler la vérité au milieu de ces contestations de différens témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles contradictions auroient pu pousser notre patience à bout, si, en entreprenant ces recherches sur l'histoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y essuyer, si l'on ne s'étoit résigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les discussions que des sentimens si opposés sur de mêmes faits exigent nécessairement de celui qui, après avoir désespéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité possible.

(1) *Abundat Florida hermaphroditis, quorum servili opera mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hist. India Occid. Lib. 2. p. 163. Aut. Jasp. d'Ens.* Ce passage a été copié par un grand nombre d'écrivains : l'abbé Lambert, dans son *Hist. de tous les peuples*, parle de l'existence des hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans sa *Descr. du nouveau monde.*

Les relateurs modernes conviennent qu'on a trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louisiane qui y est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes : ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on leur impose tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumération ; mais cette coutume inouïe de déguiser des hommes & de les tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'hermaphrodites dans l'ordre physique,

Le pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages, comme le pere Kircker déchiffroit tous les hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On sait, dit-il, que les prêtres de Cybele s'habilloient en femmes, ainsi que les sacrificateurs de Vénus Uranie : or, comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la déesse adorée en Phrygie ; car après tout, la Carie & la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres ; il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au continent, & qu'ils ont répandu leur religion dans la Floride ; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau monde, tant d'hommes habillés en femmes, que, des voyageurs qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des hermaphrodites ; mais c'étoient des prêtres.

Quand
plication
ou plus
réussir,
mérite u
hommes
des, auc
loient ni
quement
prêtres de
pas les vé
& la déef
que le die

Si Lafiteau
me il le p
n'auroit p
tres de Cy
neur d'Ati
n'ont gard
force. D'a
Caraïbes
vain qui
la vrai-se
les parado
ment imag
jamais été
veau mon
possédés d
pour cont
Cybele.

Charlev
donner en
qu'il ose r
été plus he
au moins e
qu'il a écri
re. „ On v

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vrai-semblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse : car enfin ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sacerdotale ; ils ne se méloient ni des Idoles ni des autels, desservis uniquement par les *Javas*, qui sont les véritables prêtres de la Floride ; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un sexe différent du leur, & la déesse de Prygie leur est aussi inconnue que le dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la liturgie des anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybele, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui sans respect pour la vérité, & pour la vrai-semblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal adroitement imaginées. Le nom de *Venus Uranie* n'a jamais été prononcé par les barbares du nouveau monde ; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au delà des mers, pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybele.

Charlevoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrere, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures ; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. „ On voyoit, dit-il, chez les Illinois, des

„ hommes qui n'avoient pas honte de prendre
 „ l'habillement des femmes, & de s'affujettir
 „ à toutes les fonctions propres au sexe, d'où
 „ il s'ensuivoit une corruption inexprimable :
 „ on a prétendu que cet usage venoit de je ne
 „ sais quel principe de religion ; mais cette reli-
 „ gion avoit, comme bien d'autres, pris sa
 „ naissance dans la corruption du cœur ; ou si
 „ l'usage dont nous parlons, avoit commencé
 „ par l'esprit, il a fini par la chair. Ces effé-
 „ minés ne se marient point, & s'abandonnent
 „ aux plus infames passions ; aussi sont-ils sou-
 „ verainement méprisés „ (1).

On pourroit répondre à cela qu'il n'est pas
 dans les mœurs des sauvages de se gêner, afin
 de mériter le dernier mépris de leurs com-
 patriotes ; une telle conduite seroit même con-
 traire chez un peuple civilisé, où l'on ne
 parvient à s'avilir que quand on cesse de se con-
 traire, que quand on secoue le joug des
 loix, ou celui des préjugés & des opinions.
 S'il étoit question de cet amour pervers, & de
 ces désordres contre nature que l'historien de la
 nouvelle France croit pieusement entrevoir
 sous cet usage, on pourroit répondre encore
 qu'il seroit contraire de maltraiter si inju-
 rieusement ceux qui auroient tant de droit à
 la reconnoissance : car enfin tous les hommes
 vicieux ne sont pas des hommes ingrats. On ne
 comprend pas d'ailleurs pourquoi des sauvages,
 adonnés à de telles débauches, seroient obli-
 gés de prendre des accoutrements de femmes :
 ce qui supposeroit parmi eux une police incom-

(1) *Histoire de la nouvelle France. T. VI. p. 4.*

patible av
vie sauvag

Il est vr
comme o
corruption
est vrai au
avoit long
manquoit
tions séri
Illinois, p
effémisés.

Le com
dans son d
de Coreal
rejette au
province,
en femme
par coniec
c'est-à-dir

La der
que nous
de Mr. du
sion de ci
dit qu'aya
lieues sur
tré, parmi
tent, auc
nombre a
femmes,
sorte de j
sauvagesse
les naturel
vent de ce
par-tout a
vées comm
n'entrepre
jamais en

patible avec les droits , & l'indépendance de la vie sauvage & errante.

Il est vrai que les Américains ont été livrés , comme on ne l'a que trop prouvé , à cette corruption du goût & de l'instinct ; mais il est vrai aussi que le baron de la Hontan , qui avoit long - temps vécu chez eux , & qui ne manquoit pas de génie pour faire des observations sérieuses , assure positivement que ces Illinois , pris par Charlevoix pour des hommes efféminés , étoient de vrais hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere , qui a rédigé , dans son dictionnaire géographique , le voyage de Coreal , pour remplir l'article de la Floride , rejette aussi la réalité des androgynes de cette province , & accuse tous ces sauvages masqués en femmes d'être adonnés à la sodomie : il a , par conséquent , suivi le sentiment des Jésuites , c'est-à-dire le plus insoutenable.

La dernière relation tant soit peu détaillée que nous ayons de ces pays , est un mémoire de Mr. du Mont que nous avons déjà eu occasion de citer , & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrain de neuf cent lieues sur les bords du Mississipi , il n'a rencontré , parmi les différentes nations qui y habitent , aucun sujet hermaphrodite , mais un nombre assez considérable d'hommes vêtus en femmes , & affublés d'un *Alconand* , ou d'une sorte de jupe pareille à celle que portent les sauvages. Mr. du Mont ne répond pas que les naturels de la Louisiane n'abusent très-souvent de ces individus travestis , qu'ils traînent par-tout avec eux , & qu'ils accablent de corvées comme des serfs attachés à la glèbe : ils n'entreprennent jamais d'expédition , ne vont jamais en voyage , sans se faire accompagner

58 *Recherches philosophiques*
par ces hommes postiches ; pendant qu'ils
obligent leurs femmes à soigner leur ménage ,
& à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui
parle si pertinemment , s'il a eu assez de crédit ,
ou d'autorité pour se faire montrer les parties
sexuelles de ces êtres incertains , & si avec cela
les connoissances anatomiques ne lui ont pas
manqué pour juger du degré de leur herma-
phroditisme ? Il auroit dû dire pourquoi on
voit entre les indigenes de la Louisiane, des
hommes qui nés aussi libres que leurs compa-
triotés, consentent néanmoins à passer , toute
leur vie , pour femmes , & qui s'acquittent
volontairement des devoirs réservés au dernier
des esclaves. Il faut avouer que c'est un grand
problème , & qu'en comparant ce qu'on a écrit
pour & contre l'existence des androgynes
Américains , on ne fait quelle opinion l'on
doit accueillir , ou rejeter.

Si l'on suppose que les anciens relateurs se
sont trompés , ce qui est possible , on ne dimi-
nue pas sensiblement la somme du merveilleux ;
puisque la coutume que les modernes y substi-
tuent , offre un exemple de sa plus grande
dépravation & de la dernière bizarrerie dont
le cœur & l'esprit de l'homme soient capables ,
ou susceptibles.

D'un autre côté , il est permis de présumer
que les voyageurs de ce siècle se sont trop hâtés
d'expliquer , selon leurs propres idées , un
usage qu'ils n'avoient observé qu'en passant , &
qui auroit exigé de leur part des recherches
plus exactes & plus précises : ils ont d'ailleurs
varié sur la véritable patrie des androgynes , &
ne s'accordent nullement avec les premiers his-
toriens du nouveau monde , qui ne font aucune

mention
Illinois ,

Dans u
composée
duite en
l'a emplo
grand Ar
province
se marier
elle feroi
y étoit ré
plus de fu
ajoutoit
les ouvra
dont l'au
Floride
année ,
ont une
especes d
qu'elles
le sang :
filles , in
tes à qu
pourroit
celles en
la servitu
doit com
rieure ,
les Mexi
barbare ,
à la mort.

Pour r
singuliers
tre rappo
qui ont e
eux , nou
tendue l

mention ni de la Louifiane, ni du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne description de la Floride, compofée originairement en Anglois, & traduite en Latin par le géographe Mercator, qui l'a employée dans le troifieme volume de fon grand Atlas, il eft dit que les habitans de cette province attendoient un âge très-avancé pour fe marier. Si cette circonftance étoit vraie, elle feroit foupçonner que l'indécifion du fexe y étoit réelle; & ce foupçon acquerroit encore plus de force, fi à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr. Tensel, & dont l'auteur affure que toutes les filles de la Floride fe font circoncire, vers la vingtieme année, par la main de quelques matrones qui ont une connoiffance particuliere de plusieurs efpeces d'herbes de la claffe des fanguiborbes, qu'elles appliquent fur la plaie pour étancher le fang: cette circoncifion, exercée fur les filles, indique fans doute qu'elles y font fujettes à quelque excroiffance; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y foumettoit celles en qui ce défaut ne fe corrigeoit pas, à la fervitude perpétuelle; puifqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abâtardie; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, devoient tous les hermaphrodites à la mort.

Pour réunir, dans un feul article, deux faits finguliers, qui ne femblent d'abord avoir d'autre rapport que leur fingularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entre eux, nous jetterons un coup d'œil fur la prétendue hiftoire des Amazones du nouveau

monde, qui avoient fondé, dit-on, un état puissant sur les rives du Maragnon; dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proleaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fournissent & les écrivains & la tradition, encore subsistante, pour démontrer que cette république de femmes n'est pas une chimere enfantée par l'imagination romanesque des premiers conquérants Espagnols.

» Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour
 » le nier on alléguoit le défaut de vrai-semblan-
 » ce, & l'espece d'impossibilité morale qu'il y
 » a qu'une pareille république de femme pût
 » s'établir & subsister, je n'insisterois pas sur
 » l'exemple des Amazones asiatiques, ni des
 » Amazones modernes d'Afrique; puisque ce
 » que nous en lisons dans les historiens anciens
 » & modernes, est au moins mêlé de beaucoup
 » de fables, & sujet à contestation. Je me con-
 » tenterois de faire remarquer que s'il y a pu
 » avoir des Amazones dans le monde, c'est en
 » Amérique, où la vie errante des femmes, qui
 » suivent souvent leurs maris à la guerre, &
 » qui n'en sont pas plus heureuses dans leur
 » domestique, a dû leur faire naître l'idée, &
 » leur fournir des occasions fréquentes de se
 » dérober au joug de leurs tyrans, en cher-
 » chant à se faire un établissement où elles
 » pussent vivre dans l'indépendance, & du
 » moins n'être pas réduites à la condition d'es-
 » claves & de bêtes de somme. Une pareille
 » résolution prise & exécutée n'auroit rien de
 » plus extraordinaire, ni de plus difficile,
 » que ce qui arrive tous les jours dans toutes
 » les colonies Européennes en Amérique; où
 » il n'est que trop ordinaire que des esclaves,

» maltraités
 » dans le
 » ils ne
 » passent
 » toute l

Le ser-
 » dant sa
 » interrogé
 » d'une co
 » Amazone
 » cette aut
 » former s
 » qu'il sero
 » Quand on
 » femmes
 » républiqu
 » moindre
 » ter: la d
 » assez pol
 » des enfan
 » les chasse
 » ration se
 » cédoit,
 » fois par
 » Amazone
 » fait une
 » prêts qu
 » hommes
 » mêmes
 » morteller
 » mariages
 » avoient le

(2) Voy

„ maltraités ou mécontents , furent par troupes
„ dans les bois , & quelquefois seuls , quand
„ ils ne trouvent pas à qui s'associer , & qu'ils
„ passent ainsi plusieurs années , & quelquefois
„ toute leur vie dans la solitude (1) “.

Le sentiment de cet académicien , qui , pendant sa navigation sur le fleuve Maragnon , a interrogé plusieurs Américains , qui lui ont d'une commune voix affirmé l'existence des Amazones , est d'une grande autorité ; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse former sur ce fait tant de doutes raisonnables qu'il seroit ennuyeux de les proposer tous. Quand on auroit trouvé un nombre suffisant de femmes mécontentes pour en composer une république entière , on n'auroit encore que la moindre partie d'une société en état de subsister : la difficulté seroit de prendre des hommes assez poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants , malgré eux , à des femmes qui les chasseroient , dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé : & comme on ne procédoit , selon Mr. de la Condamine , qu'une fois par an à la propagation , il faut que ces Amazones aient , même pendant leur grossesse , fait une chasse d'hommes , pour les avoir tous prêts quand l'année étoit révolue ; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés , qu'en faisoit-on , s'ils avoient le malheur d'être garçons ? On me dira

(2) *Voyage de la riviere des Amazones* , p. 109. Paris
1745.

qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir du sein de la mere, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à six ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la république de Platon, ou celle de Thomas Morus; mais si on veut faire quelque usage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, & qu'elle consentit à la fois à devenir mere: il seroit monstrueux qu'une mere égorgeât ou exposât ses enfants, sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille femmes insensées, homicides & guerrières? Le caractère du sexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre régulièrement, d'un commun accord, & de sang-froid, des crimes qui ne se commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée *Valesca*, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens romans, attroupa, dans la Bohême, un nombre assez considérable de femmes dont elle forma une espece de république; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pu subsister pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir se propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établissemens, faits en dépit de la nature, s'il est vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police

ne les ait
année. Qu
tique puis
douter qu
régir de
exemple a
est très-su
tant de f
encore à
jamais sou
femmes;
fer plus d
individu q
plusieurs
derent. Si
ment dégé
servitude,
de s'avilir
donc pas l
telle forme
que pour
chie, ou
être capabl
duire un é
pable de g
attention,
femmes re

(1) On co
créa à Rome
souffert jusqu
ble, ce qu'il
prince furieux
tribunal; il f
abusé excessiv
destins de l'ét
sependant ce

ne les ait pas dissipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou despotique puisse être régi par une femme, on peut douter qu'un état aristocratique, se laisseroit régir de même ; au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'histoire du monde : & il est très-surprenant que les nations qui se sont tant de fois soumises, & qui se soumettent encore à l'empire d'une femme, ne se soient jamais soumises au gouvernement de plusieurs femmes ; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumieres, plus de capacité dans un individu qui condamne arbitrairement que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la moderent. Si dans le premier cas on n'a non seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second, ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement ; mais ils ont vu que pour mouvoir les ressorts d'une monarchie, ou d'un empire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un état aristocratique, il falloit être capable de gouverner : & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes regnent, les hommes gouvernent (1).

(1) On connoît l'extravagance de cet empereur qui créa à Rome un sénat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presque incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce tribunal ; il se révolta & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'état à des mains incapables de le gouverner ; cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné

Si après cela , on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien , de Justin , on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute ; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thalestris , qui commandoit à d'autres Amazones , vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide , écrit en Latin.

Que des Negres , maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres , s'échappent des colonies , s'enfuient dans des déserts & s'y cachent , cela est naturel : que ces Negres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes féroces , qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans , cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs , & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siècles ? Car M. de la Condamine est très-porté à penser que cette confédération de femmes Indiennes , loin d'avoir fini au temps d'Orellana , a persisté jusqu'à nos jours , & qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane , c'est-à-dire dans un endroit où jamais les Européens ne pénétrèrent , & dont on ne peut , par conséquent , avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient singulièrement leurs épouses , & qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure , aussi malheureuse qu'elle

par des impératrices très-despotiques , sans qu'il ait montré le moindre mécontentement ; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

pouvoit l'é
n'est pas in
femmes ,
se séparer
l'écart dans
rant de frui
nommer ce
Amazones,
de la questi
un sens no
rien dire a
ni au nouve
république
par un pact
tutions part
race & leur
n'admettant
par an.

Si toutes
de la vérité
en a-t-il bea
un fait vrai,
sieurs ancie
lettres de F
que les Espa
illes situées
y virent que
prit fort mal
pour des Am
des religieus
strictement
réelles & le
tant de confi
les consulter
des Sibylles
tivement le
nihot , & e

pouvoit l'être : je conviens après cela , qu'il n'est pas impossible que quelques-unes de ces femmes , fatiguées de la servitude , aient pu se séparer de leurs maris , pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités , en s'y sustentant de fruits sauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & solitaires des Amazones, on changera, du tout au tout, l'état de la question , en donnant à des termes reçus un sens nouveau ; puisque nous ne prétendons rien dire autre , sinon qu'il n'y a jamais eu , ni au nouveau monde ni ailleurs , une véritable république de femmes confédérées , & unies par un pacte social , par des loix & des constitutions particulières , qui aient propagé leur race & leur empire pendant plusieurs âges , en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vrai-semblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur source dans un fait vrai, mal interprété. On trouve dans plusieurs anciennes relations , & même dans les lettres de Fernand Cortez à Charles - Quint , que les Espagnols , en pénétrant dans de petites isles situées à la plage orientale de l'Amérique , y virent quelques troupes de femmes , qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria , pour des Amazones : c'étoient des prêtresses ou des religieuses, qui , en vivant dans le célibat strictement dit, avoient , par leurs austérités réelles & leurs prétendus sortilèges , acquis tant de considération & de crédit qu'on venoit les consulter comme des oracles , ou comme des Sibylles ; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs , y plantoient le manihot , & en faisoient pour elles la récolte ,

66 *Recherches philosophiques*

te qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes si paresseux. On ne sera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines, si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de son temps, sur les côtes de France, une isle habitée par des Druidesses, ou des femmes Gauloises qui avoient fait vœu de chasteté; les chroniques septentrionales font aussi mention de quelques isles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des vierges sacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves (1), parmi les Germains, & en général parmi tous les sauvages du monde, qui, par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement la vie célibataire, pour se dévouer au service des autels: il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le pré-

(1) Picart, dans *les antiquités du pays de Drenthe & de la Frise*; dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *vierges blanches*, qui ont été les prêtresses des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer au tour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays: ils en sont si fortement persuadés qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux cent lieues de la Hollande: ce qui n'est pas surprenant, puisque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs prêtresses que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

jugé sur l'ex
opinion im
barbares, &
sans savoir
des convent
Méricains a
pourroit de
l'Europe, t
d'un abus qu
tolerent, &
a fait une sa
qui étoient e
il fait un cri
si ce pieux c
que la chré
de religieuse
anciens avoi
ne subsistent
aux premiere
ce titre qu'il
aussi long-tes
dans la préti
quer, & en
avoient l'inté

(1) Chez les B
tés avoient le c
Vestales, qui d
les statuts liturg
dans le college
à l'âge de trent
étoit réputée ém
comme on peut
de Prudence, la
surprenant que c
les Ex-Vestales
apportoient plu
que les desirs

jugé sur l'excellence du célibat n'est donc qu'une opinion imaginée au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civilisés sans savoir pourquoi : car pourquoi y avoit-il des convents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Espagnols ? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la religion autorise : que les loix tolèrent, & que la nature réproûve. Prudence a fait une satyre chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité : si ce pieux déclamateur avoit pu prévoir alors que la chrétienté seroit un jour surchargée de religieuses, il se seroit tu. Cependant les anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus : ils admettoient les femmes aux premières fonctions sacerdotales : & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi long-temps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention (1). Or, comme les chré-

(1) Chez les Romains les prêtresses de différentes divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hormis les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les statuts liturgiques de Numa : une fille pouvoit entrer dans le college de Vesta à l'âge de sept ans, & se retirer à l'âge de trente, après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans les poésies de Prudence, la satyre qu'on vient de citer : il est assez surprenant que cet écrivain dise, dans son libelle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle de feu de l'amour, que les desirs & la vieillesse avoient éteint dans leur

tiens du troisieme siecle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les diaconesses qui subsistoient encore alors dans l'église, ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les serails de l'Orient; & le fanatisme les fera souffrir aussi long-temps que la barbarie des hommes laissera subsister de tels établissemens; c'est aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares, en témoignant tant de respect pour la virginité de leurs prêtresses, sont partis d'un principe faux; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conséquences justes; ils ont supposé que ceux qui avoient assez d'empire sur eux-mêmes pour étouffer leur instinct, seroient

cœur usé; une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatants dont leur college a été accusé, même par les premiers chrétiens. L'abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cent ans que l'ordre des Vestales a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit; que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles? De pleurer peut-être l'indiscrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

sans passion
qu'est l'erre
un sophisme
aujourd'hui
périence de
les hommes
mun avec la
bat.

Si ce ne
sacrées de
parler, qui
Amazones,
cois Orellana
ou l'autre riv
tin qu'il avo
en 1541 quel
la crainte d'
poser à son d
retour en E
auroit pu lui
lerie Espagno
n'ont jamais r
tres patentes
des Amazones,
jugées au non
toriens Turc
donner le non
Italiennes, e
temps des cr
conquérir la
les Sarrasins q
Il reste à o
des conquéra
avoir trouvé
il n'en a été q
quoiqu'on ait
noissances sur

fans passions ; & c'est dans cette supposition qu'est l'erreur & la source du préjugé : c'est un sophisme de la superstition , qu'il seroit aujourd'hui inutile de réfuter , puisque l'expérience de tous les siècles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu , ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne sont pas ces especes de vierges sacrées de l'Amérique dont nous venons de parler , qui ont donné lieu à la fable des Amazones , il est possible encore que François Orellana , en voulant prendre terre sur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre , trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées , qui dans la crainte d'être égorgées , tâcherent de s'opposer à son débarquement : cet aventurier , de retour en Europe , exagéra son histoire qui auroit pu lui arriver par-tout ; & la chancellerie Espagnole , à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté , le nomma , par des lettres patentes , *Gouverneur-généralissime du fleuve des Amazones , pour le récompenser de les avoir subjuguées au nom de sa majesté catholique*. Les historiens Turcs auroient bien plus de raison de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes , excessivement fanatiques , qui , au temps des croisades , allèrent par troupes pour conquérir la terre Sainte , & furent prises par les Sarrasins qui les violerent.

Il reste à observer que Orellana est le seul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées : il n'en a été question ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différents peuples des Indes

Occidentales qu'on n'en avoit en 1541; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'espace occupé par l'ancienne nation des Yurimagas, on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la critique historique, il faudroit encore rejeter l'existence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jésuite Acugna, qui, sans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle; ce qui n'est pas plus dangereux, selon lui, que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'aucun poids: quoiqu'ils aient, dans leur langage, un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont pas de maris; car si ces Indiens étoient venu voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres, des Wampires & des revenants: on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos aïeux, que l'enchanteur Merlin transporta des montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chaudière des Géants, pour chagriner S. George. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les brûler? Le peuple est par toute la terre le même; c'est un enfant incapable de témoigner, & les philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivières, aux monta-

gnes / aux provinces, les faits historiques & les faits de raisonnement en Amérique un Européen nommé il y a, ou il y Autant vaudrait Italie un homme nommé Pierre, c'est la campagne d'après dix-sept de St. Pierre.

Il n'y a pas y ait des mailles d'or: il faut c'est Eldorado, par les Anglois l'ont la méthode de par les noms c'est au sens concret réel dans l'un un séjour en l'erreur.

gnés / aux monuments , aux bras de mer , aux provinces , ne sont rien moins que les autorités historiques qui prouvent que les personnes & les faits, auxquels ces noms font allusion, soient des faits & des personnes réelles : ce seroit un raisonnement étrange que de dire , il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européens nomment le fleuve des Amazones : donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens , nommé Pierre , qui acheta du sénat Romain toute la campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept cent ans , le nom de patrimoine de St. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province , où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant , dira-t-on qu'il y ait un *Eldorado* , puisque les Jésuites & un philosophe Anglois l'ont cherché. Enfin , si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles portent , il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un séjour enchanté , habité par l'illusion & l'erreur.



SECTION IV.

De la Circoncision & de l'Infibulation.

AVANT que d'écrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique, & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus stériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de se circoncire, ont en leur faveur de la vrai-semblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me semblent former une preuve historique irrécusable; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de se retrancher une membrane du membre génital; & en remontant ainsi à l'origine de cette pratique on découvroit, non le nom de son auteur qui ne nous intéresse point, mais la situation des contrées où la circoncision a commencé, & c'est indubitablement entre l'équateur & le trentième degré de latitude septentrionale: aussi cette vaste portion du globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circoncises que le reste de la terre habitée. Il est vrai que les Siamois, les Lunquinois, les Peguans, & les Chinois répandus entre ces

latitudes

latitudes se
uniquemen
climat. Ca
que situés
varier extr
température
Si l'on n
de circonci
& si l'histoi
temps imm
pays voisins
cer; il faut
a pris naiffa
été les inver
Ethiopiens
plé primitiv
la Zone To
suite, vers la
en élevant d
pour saigne
pendant on
particulier,
plusieurs à
prépuce est
nécessité ph
ayant trouve
comme emp
outrée & dé
de raison da
que les aute
les véritables
Orientaux à
rejetent tou
rant des Juif
qui alloit u
d'absurdités
à la fois la

Tome II

latitudes sont restés incircconcis ; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on fait que de certains pays , quoique situés sous les mêmes parallèles , peuvent varier extrêmement entre eux , par rapport à la température & à d'autres causes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circoncision parmi aucune nation du Nord ; & si l'histoire nous apprend qu'elle a été , de temps immémorial , pratiquée dans quelques pays voisins de la ligne & du tropique du cancer ; il faudra convenir que c'est-là où elle a pris naissance , soit que les Egyptiens en aient été les inventeurs , soit qu'ils l'aient reçue des Ethiopiens , qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil situées dans la Zone Torridé , & s'être étendu , dans la suite , vers la *Delta* , qu'ils auront tiré des eaux , en élevant des digues , & en creusant des fossés pour saigner les marais de la basse Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier , ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois ; puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique. J'avoue que le fanatisme , ayant trouvé cette cérémonie établie , s'en est comme emparé , & en a fait une application outrée & déraisonnable , parce qu'il n'y a point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accordent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire , & que la plupart rejettent tout ce que Philon , le moins ignorant des Juifs , a écrit à ce sujet. Ce Philon , qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités , assure que la circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient , & y

exempte les hommes d'une sorte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'est pas vrai-semblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendrait cette indisposition, tous les gentils & tous les chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Asie, s'en seroient apperçu, comme ils se sont apperçu de la lèpre qui y tient au climat; & de la phlyctene, ou de la fausse gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélère la propagation de l'espèce humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hasard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroissement s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion; cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice de la copulation, & ce n'est que dans de tels cas particuliers, qu'il est possible que la circoncision facilitât la reproduction, comme le dit Philon (1). Mais

(1) L'on est aussi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépuce est si vicieuse, qu'ils ne sauroient engendrer, si l'on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

le plus g
contrain
à se circ
tir des ve
du prépu
pas plus
énormes
intestins
main; de
puisse en
nombrab
tous les l
les temps
me un co
une loi in
la propre
climats;
frictions
faut de l'e
détruire
peut-être
qu'en reti
chent po
plus prob
ont comb
des moine
pagande, f
& vinrent
ser à Ro
alloit les e
au pontife
quelle ils a
sion que c
baptême
évêque d'
fut fort inc
permettre

le plus grand motif, & le seul peut-être qui a contraint les premiers, habitants de ces contrées à se circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & tous les glands; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître, & propager dans les intestins, dans le sang & les suc du corps humain; dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir & sustenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions, que tous les législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté est nécessaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le sable, dont on se sert au défaut de l'eau, ne suffisent pas pour déraciner & détruire ces sortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela est d'autant plus probable que les chrétiens de l'Abyssinie ont combiné la circoncision avec le baptême: des moines; envoyés dans ce pays par la propagande, furent très-scandalisés de ce contraste, & vinrent, pleins de zèle & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présentèrent au pontife latin une confession de foi dans laquelle ils affurent qu'ils n'usent de la circoncision que comme d'un remède physique, & du baptême comme d'un remède spirituel; & un évêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de dire une messe dans la patriarcha-

se, parce que le clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique : je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brûlez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les pays où la circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c. on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconveniens qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par surabondance, & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées où la circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septième siècle jusqu'au milieu du dix-septième, temps auquel les Turcs ont cessé de conquérir.

Les anciens Indous, adonnés au culte de Bra & de la Vache, & les anciens Persans, adonnés au culte du feu & de Mithra, ne se circoncisoient point : il seroit donc absurde de supposer que le climat de la Perse & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue & par conséquent inutile alors, seroit devenue nécessaire maintenant. On peut faire la même observation à

Pégard d
incircon
la circor
ni à la qu
Indigene
que des
par la fo
tination
innover
mes, qu
lequel le
temps, &
Profelyte
leur loi d
homet a
avant qu
s'ériger
piré : en
la penée
une sanct
qu'il ne p
en deven
comptoit
étoient d
mort, to
que, &
Il ne s'ag
velle loi
ment reci
contradict
sur tous le
une malha
ples barba
parvisque c
Si, par
étoient de
plus de r

Pégarde de la Grece , où il n'y a plus d'habitants incirconcis , tandis que les anciens Grecs avoient la circoncision en horreur ; elle n'y tient donc ni à la qualité du sol , ni à la constitution des Indigenes : c'est donc le produit du fanatisme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'est à l'aveugle obstination des Orientaux , qui ne veulent rien innover , ni dans les mœurs ni dans les coutumes , qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Musulmans ont de tout temps , & contre leurs intérêts , exigé de leurs Profelytes le retranchement du prépuce : que leur loi & leur prophete n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans son enfance , avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inspire : en adoptant un usage établi en Arabie , la penée ne lui vint point de le prescrire par une sanction particuliere de son Koran , parce qu'il ne put prévoir alors jusques où sa secte , en devenant religion , s'étendrait un jour : il comptoit que le dernier effort de sa politique étoient de convertir ou d'affassiner ; avant sa mort , tous les idolâtres de la Péninsule Arabique , & ces idolâtres même étoient circoncis. Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un usage si universellement reçu qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui dispuoient sur tous les autres points de leur croyance , par une malheureuse foiblesse , commune aux peuples barbares & aux nations civilisées , *magnis parvisque civitatibus commune vitium.*

Si , par la dernière des fatalités , les Juifs étoient devenus conquérants ils auroient eu plus de raison d'insister sur la circoncision ,

qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles, les Juifs, de l'Égypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans, de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excrescence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus surprendre que le goître des Tirolais dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupières plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Asie & de l'Afrique; puisque ces auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point sans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que la circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que l'Excision des femmes (1), qui se fait par le retranchement des nymphes, vers la trentième année, comme Belon & Chardin l'assurent po-

(1) Nous nous sommes servis du terme d'Excision pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes: nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte Grec par la phrase de *mulieres judaice excisæ*, pour signifier des femmes circoncises à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Égyptien: cependant il est très-vrai-semblable qu'ils l'ont pratiqué.

stivement débordé en détaché on y app une fois ve, dit- Cette op faire disp qu'on pu avec la l' Orient ; Moulahs matrones d'autre pi Mosquée cérémoni Mahomé mon & a Les a Paul Egi que de lei nymphes avec une soit spon grand co moins vr lorsqu'on dans la ch mais cult infinité d quelques retranche trum Ven tion qu'u roit la se plus vive nete &

sitivement ; parce qu'avant cet âge , les ailes ne débordent pas encore assez pour qu'on puisse en détacher les extrémités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge , afin que la peau , une fois crispée , ne recroisse plus ; ce qui arrive , dit-on , lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération , uniquement inventée pour faire disparaître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer , n'a rien de commun avec la religion ; & elle se pratique dans tout l'Orient ; non par la main des Imans , des Moulahs , des Marabous ; mais par celle des matrones . les femmes ainsi excisées n'acquierent d'autre privilege que celui d'oser entrer dans les Mosquées ; d où elles sont exclues , avant cette cérémonie , par une indulgence singuliere du Mahométisme , qui les dispense d'aller au sermon & au paradis.

Les anciens médecins , comme Aetius & Paul Æginete , qui parlent de l'*excision* , disent que de leur temps on coupoit non-seulement les nymphes , mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du clitoris. Quoique cette partie soit spongieuse , & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux , il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse , lorsqu'on n'y emploie pas des personnes versées dans la chirurgie , que les Orientaux n'ont jamais cultivée : & ce n'est qu'en égorgeant une infinité d'enfants , qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras : d'ailleurs le retranchement de la partie supérieure de l'*Ocstrum Veneris* seroit plutôt une véritable castration qu'une simple *Excision* puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans l'endroit où elle est la plus vive , ce qui me porte à penser qu'Æginete & Aetius ont été mal instruits dans ce

qu'ils rapporteroient de cette opération, qu'ils semblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle est très-souvent nécessaire. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on ne circonçoit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les nymphes avec une espèce de ciseaux bien aiguisés : on ne touche pas au clitoris, & la plaie se guérit par le moyen des poudres astringentes & des gommés, qu'on y répand pour étancher le sang. Les Abyssins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont essuyée, leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges.

Quant à cette opération dont parle Mr. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes sont sujettes à une callosité qui se manifeste au-dessus de *l'os pubis*, & qu'on enlève avec des caustiques, il n'y a aucun auteur qui en fasse mention : si, nonobstant ce silence universel, les femmes d'Egypte ont ce caractère singulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jésuite Tachard donne un tablier naturel, & ce tablier dont on a ensuite exagéré la longueur & la forme, est, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & selon d'autres, depuis le nombril jusqu'à la moitié des cuisses ; & l'on ajoute que les Hottentots sont, à cause de cette défectuosité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds ; mais il y a trop de voyageurs qui, en passant au Cap de Bonne-Espérance, y ont vu, dans la maison de correction, des Hottentotes faire ostentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piastres, pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-

dessus de
taché,
l'a cru :
& qui
recouvre
la gémér
Caffres d
personne
pointe d
servant d
roient p
avoient
nymphes
thode de
plus bes
rots de l'a
font jama
rateur Ko
confrérie
legers à l
d'y voir
testicule à
virilité à
a absolu
qui habite
soient Mo

(1) On no
testicule, &
fort rareme
rencontre, n
& ceux ci n
naires. L'hi
étoient nés

Quant au
cule, dans l'id
plus habiles

dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché, ni membraneux, ni aussi étendu qu'on l'a cru : c'est une excrescence calleuse, dure, & qui, loin de descendre sur les cuisses, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous savons d'une personne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y servant de bandages dans leur jeunesse, pourroient prévenir cette difformité, si elles en avoient la moindre envie : elles ont aussi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Excision*, dont elles auroient bien plus besoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule, qu'ils ne se font jamais retranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de se faire marier dans une confrérie, mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course; & il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans, se privoient du reste de leur virilité à quaranté. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui soient *Monorchis* (1), & ils n'en courent pas

(1) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois; ce qui arrive fort rarement, & les sujets, en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse, car les autres motifs.

moins bien : chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légère idée de l'Excision, il reste à parler de la manière de circonci-
re les garçons, qui varie en plusieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on use pour arrêter le sang & consolider la plaie : les Musulmans n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou un jour ; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidele.

que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfants gémeaux ; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfants malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandois, établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remede dont ils connoissoient l'inutilité ?

Il est vrai que parmi les sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme : & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gemelle ; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure ; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant, de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux résulte moins du caractère impitoyable des sauvages que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

à l'Alcor
ce répo
religion
croiroit
requis d'
par une l
dans les
de pair a
Bajazet I
il supplie
cardinal
connoisse
faire Mu

S'il eût
persés &
leurs rits
essentiell
leur moy
en Egypt
seulement
procédé
pierre qu
ment pie
quelques
quelques
haches de
la pierre
concision
des sociét
de notre
monde.

Les Ju
trés-dégo
pirer de
gieuses :
ve de ne j
pecte inf

à l'Alcoran ; & ce qu'il y a de bien étonnant , ce répondant peut être choisi dans une autre religion : il peut être chrétien , ce qu'on ne croiroit pas si henri III n'eût été solennellement requis d'être parrain d'un fils du grand seigneur , par une lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les archives de France , & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'empereur Turc Bajazet II au pape Alexandre IV , dans laquelle il supplie sa sainteté de donner un chapeau de cardinal à l'archevêque d'Auvergne , dont il connoissoit , disoit-il , le penchant secret à se faire Musulman.

S'il eût été possible aux Juifs , toujours dispersés & toujours fanatiques , de conserver leurs rits primitifs , sans y faire des innovations essentielles , on pourroit encore savoir , par leur moyen , de quelle façon on circoncisoit en Egypte dans la plus haute antiquité : on sait seulement qu'on s'y servoit , ainsi que dans le procédé des embaumements , d'un couteau de pierre que les lithologistes modernes nomment *pierre de la circoncision* , & qui est quelquefois d'une substance argileuse , & quelquefois de la nature des Pyrites , comme les haches des sauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit presque soupçonner que la circoncision a précédé de long temps la naissance des sociétés politiques , tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante , & qui feroit seule en état d'insulser de l'horreur pour leurs absurdités religieuses : un Mohel , qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ses ongles , qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte diffor-

mité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le scrotum : ensuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit (1). Quand la membrane est emportée, le circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans sa bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle ; & il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de son ongle, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendrait qu'à lui de l'avalier, comme font les circonciseurs de l'île de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis sur la blessure ; mais la superstition a encore suggéré une clause que les piétistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejeté dans un vase, & il en oint les lèvres de l'enfant, qui ainsi ensanglanté & mutilé croît en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus promptement & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont

(1) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision d'où doivent découler quelques gouttes de sang ; cela suffit pour satisfaire à la loi.

pas l'ind
de leur
ongles.

Pison
posées d
le ont é
sang des
& que le
dont ils
plusieurs
mencem
de la tol
derent d
gnie de
chie de
avoient
moindre
pu, dan
Occiden
comme
& adore
re, sans
de. Ce p
que celu
toute la
après a
Théocra
(1), do

(1) Il
Lorette d
avec l'en
de Vienn
& l'empê
aventuri
la prison
faim, lor

pas l'indécente coutume de sucir les initiés, ni de leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, composées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la résine copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passèrent au commencement du dix-septième siècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandois leur accorderent dans le Brésil, conquis par une compagnie de marchands sur la plus puissante monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémisphère, sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les trésors de la chapelle de Lorette (1), dont le pillage étoit assez du goût du San-

(1) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la haye avec l'envoyé de Turquie, ce qui alarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moïse, & l'empêcha de conquérir sa Terre de promesse. Cet aventurier, qui n'eut jamais de conduite, mourut dans la prison de St. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le

hédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moïse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Égypte.

La plus singulière observation qu'un physicien puisse faire sur la circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circonscises sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décrépu; ce qui prouve que la nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguier, & que ni la diète, ni les mutilations réitérées à l'infini ne sauroient, comme quelques naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractère forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (1). Les Chinois sont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles sans quoi les femmes Chinoises seroient incapables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs mères & leurs aïeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont

délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les Juifs d'Allemagne seroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabataï Zevi qu'on avoit mis aux petites maisons à Constantinople, se laissèrent calmer par une trentaine de dragons que le gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent sept mille tomans d'amende.

(1) On pourroit faire la même observation, dira-t-on sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde fois, après l'excision.

jamais m
circoncis
Portugal
qu'ils ont
te, cent
les enfant
diminué.
trois mille
appendice
& la natu
attentats c

C'est un
parvenir à
de cette il
lébile. So
les Juifs e
capitation
l'avidité
enfin, on
deshabille
qu'on sou
que, d'e
Palestine

la circonc
fraude à l
avec leur
tâcherem
un instru

(1) Cett
d'être Juif
entraîna e
plaintes qu
occasion q
revers por
Vespasien
Espagne &

jamais méfaliés, & qui n'ont jamais omis la circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la dernière race aient le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire disparaître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la nature à maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indélébile. Sous les premiers empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui haussait suivant que l'avidité du fisc & l'avarice des princes croissoit: enfin, on poussa la rigueur jusqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on soupçonnoit, à leur physionomie Asiatique, d'être adonnés aux superstitions de la Palestine, pour les convaincre par le sceau de la circoncision (1). Les Juifs, pour opposer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très difficile, tâchèrent de se faire recroître le prépuce avec un instrument inventé exprès pour forcer la

(1) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être Juifs ou de judaïser: ce qui étoit fort commun, entraîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'est à cette occasion qu'a été frappée la médaille dont la légende du revers porte EICI. JUDAICI. CALUMNIA. SUBLATA. Vespasien fit cesser les plaintes en exilant les Juifs en Espagne & en Portugal.

peau à recouvrir le gland; & cet instrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judeum pondus* : le poids de cette museliere, en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit considérablement. Il est vrai que cette méthode d'effacer la circoncision avoit déjà été employée long-temps avant le premier siècle, par quelques Asiatiques qui, ayant embrassé la loi de Moïse par enthousiasme, l'avoient abjurée par légèreté, & c'est à cette vile espece de rênégats que les écritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite aussi une lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les apostats Hébreux savoient rétablir la partie emportée par le Mohel : & quoique l'Apôtre des gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne put se dispenser de réprover hautement cette fraude des déserteurs d'une loi qui n'étoit plus la sienne. Il faut convenir néanmoins, que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles anatomistes s'apercevraient bientôt de la supercherie, s'il étoit question de la constater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circoncisent plus tard que les Juifs, il leur seroit aussi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la circoncision en Amérique a excité des disputes très-vives & très-peu intéressantes entre Laët, Grotius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains sont issus de quelques matelots, qui ayant refusé de servir plus long-temps sur les flottes

de Salomon , aimerent mieux s'établir à Ophire , & y fonder la ville de Cusco , que de retourner dans les stériles rochers de la Palestine : & cet Ophire , selon ce savant critique , est le Pérou ; puisqu'il n'y a rien de plus aisé que de déduire Pérou de Piru , & Piru d'Opir : il auroit dû ajouter que la bourgade de Cusco ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du pays de *Cus* ; & cette assertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire , puisque ce sont les Espagnols qui ont imposé au pays des Incas le nom de Pérou , absolument ignoré avant l'arrivée des Européens. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas , une seule peuplade circonscrite , ni la moindre analogie avec les Rits Mosaiques. Quelques adversaires de Montan , qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une escadre au nouveau monde par le détroit de Magellan , ou par la mer du Sud , avant la découverte du nouveau monde , ne laisserent pas que de s'imaginer que les tribus Hébraïques , menées en captivité dans la Caldée , & dont on n'a jamais plus entendu parler , avoient pénétré par la Chine jusqu'au Mexique : & ils citerent , à cette occasion , un passage très-peu concluant d'un livre apocryphe , attribué à Esdras , qui dit que ces captifs allèrent un jour , sans en demander la permission , vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de St. Laurent , d'où il n'est pas difficile d'aller , par un chemin de trois à quatre cent lieues , jusqu'à la nouvelle Espagne ; & cela est d'autant plus vrai , ajoutoit-on , qu'on a remarqué que tous les circonscis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes , comme les Juifs ont

eu un penchant singulier pour sacrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales , & ont été les aïeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine , puisqu'il suffit de dire que la circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre continent : cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger ; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains , les prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision d'où découloient quelques gouttes de sang ; & quoique le P. Acoftane se soit pas expliqué fort clairement là-dessus , il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland , à-peu-près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfants mâles ; & cette opération y suffisoit peut-être , si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se dispenser de relever ici une faute bien étrange où est tombé feu Mr. Mallet , qui a inséré une *Diatribes sur la circoncision* dans le dictionnaire encyclopédique : où nous savons très-bien que chaque auteur est responsable de ses propres articles. Mr. Mallet assure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles* ; & il demande sérieusement , *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération* ? Il y a dans cette assertion , une surabondance d'erreurs ; puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles , aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit seulement aux oreilles , ainsi qu'au prépuce , une légère incision d'où devoient sortir quelques gouttes de sang , comme Herrera

& Acoſta le diſent. Si Mr. Mallet eût donc daigné conſulter ces deux hiſtoriens, il ſe ſeroit épargné une abſurdité, & n'eût pas accusé, ſans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfans; il n'eût pas recherché ſ'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute groſſière ſi elle avoit appartenu à quelque obſcur compilateur; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage auſſi respectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriſer.

Il eſt vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de circoncifion à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire: mais Pierre d'Angleria (1), & pluſieurs autres écrivains contemporains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'iſle de Coſumel, à la péninſule de Jucatan, ſur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les ſauvages s'ôtoient le prépuce tout entier avec un couteau de pierre, & cet uſage ne s'étoit non plus introduit dans le nord de l'Amérique, que dans le nord de notre hémifphère; d'où il ſ'enſuit que la circoncifion avoit été adoptée, ſous les mêmes parallèles des

(1) Voyez ſon ouvrage de *inſulis nuper repertis*, & ſes premières *Décades*.

Il eſt ſurprenant que Laët, dans ſa diſpute contre Grotius, aſſure que la circoncifion étoit inconnue en Amérique: il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acoſta & dans P. d'Angleria; où la mauvaſe foi, qui n'accompagne que trop ſouvent les querelles littéraires lui a fait diſſimuler des paſſages favorables à ſon adverſaire.

deux continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entre eux. Cette observation sert donc encore à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermineux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point : on fait aussi, à n'en pas douter, que cette coutume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas : elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la rivière d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentième degré de latitude nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulières, on circoncisoit aussi les filles ; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de déchausser entièrement le prépuce à leurs enfants, leur ciseloient encore la peau, à-peu-près comme l'est celle des Negres tailladés dont on a parlé dans le tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie ; car il est certain que Gumilla (1) a

(1) La circoncision, dit-il, cette marque distinctive du peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiquée avec la variété qu'un long espace de temps introduit dans les usages parmi ces nations idolâtres. Les Salivas, dans le temps qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent dans les bois, circoncisoient leurs enfants le huitième jour, sans en excepter les filles, & cel d'une manière si cruelle qu'il en mourroit plusieurs de l'un & de l'autre sexe. Les différentes nations de Cuiloto, & d'Uru, &

exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient : & la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du seizième siècle, qui, en voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces nations, qui, de quelque côté qu'on les considère sans prévention, ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulières à dix lieues de la Judée : & si lon les a vu se

des autres rivières qui se jettent dans l'Apurè, avant d'avoir embrassé le christianisme, pratiquoient cet usage avec le plus de cruauté & d'inhumanité, y joignant des blessures considérables aux bras & dans toutes les parties du corps, dont on voit encore les cicatrices sur ceux qui vivent aujourd'hui, & qui descendent de ces sauvages : ils n'exerçoient cette boucherie sur leurs enfants que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de dix à douze ans, pour qu'ils eussent assez de forces pour supporter la perte de sang qu'occasionnoient plus de cent blessures qu'ils faisoient à ces victimes de leur ignorance.

Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant moribond, dont les plaies s'étoient envenimées, & dont tout le corps étoit couvert d'une matière dégoûtante. Pour que ces enfants ne sentissent pas l'instrument avec lequel on leur perceoit les chairs, on avoit soin de les enivrer; parce que personne n'étoit exempt de cette sanglante cérémonie.

Les marques de la circoncision ne sont pas moins cruelles chez les Indiens Guamos & les Othomacos. Traduction d'El Orinoco ilustrado. T. I, p. 183 & suivantes.

repandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur stérile patrie le séjour des villes étrangères où le luxe & la misère encourageoient la population des usuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite disoit des astrologues, *on les proscriera toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques sauvages tellement équipés qu'ils sembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les causes de cet usage singulier qui est l'opposé de la circoncision.

Les médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on insère dans les parties génitales des garçons & des filles: & de là est dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique si ancienne qu'on ne sauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur: il n'y a néanmoins aucun doute sur la situation du pays d'où elle est originaire; puisque l'histoire nous apprend que cette coutume est venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la république Romaine: c'est - à - dire dans un temps où les mœurs Asiatiques commençoient à sévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Asie pour son malheur.

L'Infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui, dans des climats brûlants, où toutes les passions sont extrêmes, & la raison impuissante, ont été assez insensés, assez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en

exercant sur leurs semblables une violence injurieuse, qu'on pardonneroit à peine si l'on ne l'exerçoit que sur les animaux (1). Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même: ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puitqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La maniere d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à-peu-près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, & on n'y laisse d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent par adhérer

(1) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent; & c'est ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On se sert ordinairement, pour cette opération, d'un instrument de cuivre blanc qui a plusieurs pinces & plusieurs crochets, qu'on infere dans le vagin, afin d'en boucher l'approche.

naturellement : & vers la seconde année , il ne reste plus qu'une cicatrice difforme : le p. red'un tel enfant possède, à ce qu'il croit, une vierge & il la vend pour vierge au plus offrant , comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les noces, on r'ouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler , la plus affreuse & la plus cruelle , est aussi la moins pratiquée , & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles que pour se garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique , on fait passer par les extrémités des nymphes opposées un anneau , qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant , ou en le coupant de force avec des ciseaux : on conçoit qu'on ne sauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure ; afin d'unir les branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs , & cette soudure n'est praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même , pour fondre l'étain , ou le plomb dont on se sert dans cette opération , dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur , ou de la commisération , dans des âmes sensibles. Quant aux femmes , elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure , dont la clef est entre les mains des maris , à qui cet instrument tient lieu de sérail & d'eunuques , qui exigent tant de dépenses , & qui coûtent si cher en Asie qu'il n'y a absolument que les seigneurs & les princes qui aient de ces esclaves faits pour en garder d'autres : les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler,

La

La troisieme maniere d'infibuler, quoique moins sanglante que les autres, est encore un horrible reste de barbarie: elle consiste à mettre aux femmes une ceinture tressée de fils d'airain, & cadénacée au-dessus des hanches, par le moyen d'une ferrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadénat; & cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs; chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons: on respectoit le sexe le plus foible; & l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant; parce qu'on savoit que la pudeur ne sauroit être dans les femmes une suite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos vestales font, au pied des autels, vœu de chasteté, elles ont peut-être envie de le tenir; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce serment, leur ôtent le mérite de la continence: on les tient, par conséquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis si solennellement: ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prison & parmi des esclaves. Les vestales Romaines jouissoient de la même liberté que les autres femmes de la capitale: si on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient cessé d'être vierges.

Le médecin Celse, qui a décrit en fort beau

Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (1), dit qu'on leur faisoit cette opération pour des raisons de santé, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeunesse, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des desirs, qui ne précède que trop souvent l'âge des forces, & sur-tout dans les grandes villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'espece humaine. Quoiqu'en dise Celse, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui, s'étant vendus aux directeurs des spectacles, devoient se soumettre à la loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plus vite que les mœurs du musicien sont plus

(1) *Infibulare quoque adolescentulos interdum valetudinis causa quidam consueverunt: ejus que hæc ratio est. Cutis, quæ super glandem est, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atramento, qua perforetur, deinde remittitur. Si super glandem notæ revertuntur nimis apprehensum est, & ultra notari debet: si glans ab his libera est, is locus idoneus fibula est. Tum, qua notæ sunt, cutis acu filum ducente transmittitur, ejusque filii capita inter se deligantur, quotidie que id movetur, donec circa foramina circatriculae fiant ubi hæc confirmatae sunt: excepto filo fibula inditur, quæ quo levior, eo melior est; sed hoc quidem sæpius inter supervacua quam inter necessaria est; Corn. Cels. Lib. 7. cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il est surprenant que dans cette description si détaillée, Celse ne dise pas un mot de la façon dont on soudoit l'anneau après l'avoir mis dans la place, ce qui étoit sans doute le plus difficile dans toute cette opération.

débordées (1) Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'est ce que les Romains nommoient *resfibulare* (2), mot qu'on ne peut rendre en François que par le terme de *desfibuler*. Avant que d'adapter cette boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une aiguille, & on y passoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques

(1) Juvenal dit dans sa satyre contre les femmes :

Si gaudet cantu, nullius fibula durat.

Vocem vendentis prætoribus - - -

Voyez la même satyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'on conserve dans le cabinet du college Romain, il y a deux petites statues de bronze qui représentent des musiciens Romains infibulés: ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau inséré dans leur prépuce, & par la maigreur excessive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux passent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la première fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab. 188. de M. l'abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut consulter ces figures pour se former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reste il est difficile de savoir pourquoi le corps de ces musiciens bouclés est si décharné: Mr. Winkelman soupçonne qu'ils ont pu servir de mannequins: ce qui n'est pas vrai-semblable.

(2) *Occurrit aliquis inter ista se drancus;*

Jam pedagogo liberatus; & cujus

Resfibulavit turgidum faber penem.

Martial, Lib. IX. Epig. 23.

jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Ainsi les Cailloires, ou les moines Grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs & les Bonzes, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, & qui pese au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une résignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires Afiatiques, de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garrotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent aussi de ces muselieres, & que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant que ces misérables sont circoncis, ils défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse (1) : pour mortifier leur

(1) Nous ne ferions point cette horrible imputation au clergé Turc, si M. Locke, dans son *Essai philosophique sur l'Entendement humain* (Liv. I. page 28. in 4^o Amsterdam 1755) ne l'avoit faite avant nous : il cite un passage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin, assis entre des monceaux de

chair & leur sens, ils s'accouplent quelques-fois avec des mules & des ânesses, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces saints de l'honneur qu'ils font à ses bêtes.

Les anciens parlent encore d'une autre espèce d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faisoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Farnabe & Ferrarius ne soient pas exactement d'accord en expliquant un passage de Martial où il est fait

fable, il étoit nu comme au sortir du sein de sa mère, & jouissoit dans tout le pays de la plus grande réputation; on le regardoit comme un homme *intègre, saint & divin*, parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

Ibi (scilicet prope Belbes in Ægypto) vidimus sanctum unum saraenicum inter arenarum cumulos, ita ex matris utero prodiit, nudum sedentem. Mos est Mahometistis, ut eos qui amentes & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur: insuper & eps, qui, cum diu vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi vero genus hominum libertatem quamdam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus est, concumbendi; ex eo concubitu, si proles secuta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis vero vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta, & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro: insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitus apprime commendari

Perogr. Beaumgarten. Lib. II. cap. 1, p. 73.

Mr. Locke cite ce passage pour prouver qu'il n'y a point de morale universelle ni d'idées innées.

mention de cet étui (1), on ne peut nier qu'on ne s'en soit servi pour infibuler les mâles, & c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les sauvages du nouveau monde, qui se retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de sorte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force, entièrement assujetti par ce bridon (2). Cabral ramena, de son premier voyage, un Brésilien ainsi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande surprise ce barbare endurer patiemment cet étrange accoutrement:

(1) *Menophili penem tam grandis fibula vestit,*

Ut sit Comælis omnibus una satis.

Hunc ego credideram (nam sæpe lavamur in unum)

Sollicitum voci parcere; Flacce, sua:

Dum ludit media, populo spectante, palæstra,

Delapsa est misero fibula; verpus erat.

Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius, dit que Martial s'est trompé, lorsqu'il donne le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend, que pour être infibulé il falloit avoir nécessairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse très-peu: nous ajouterons seulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le poëte Latin.

(2) *Viri membri sui fistulam in se contrahunt, & invol-*

Pierre Martyr dit à-peu-près la même chose en ces termes: *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Ocean.

ce lien est, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent se défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

Linscot dit que les habitants du Cumana ne se servent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit : ceux de l'isthme Darien ont, au rapport de Waffer, un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un morceau de feuille de plantin qui est de figure conique, & qui ressemble à un éteignoir : ils font entrer leur membre avec force dans son enveloppe, & ils le couvrent ensuite avec cette espece d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins ; pour le scrotum, il est exposé à la vue de tout le monde.

Les premiers Espagnols qui s'apperçurent de cette coutume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pu en deviner la cause, crurent que c'étoit une sorte de parure barbare, comme de se ficher de longues aiguilles dans la carnosité des cuisses, & de s'incruster des cailloux ou des osselets dans la peau des joues & du front ; Margrave & Waffer (1) sont les seuls qui aient soutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une aversion singulière à se voir dans un certain état de vigueur ; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pu soumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur : elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, si les Brésiliens & les Dariens avoient simplement voulu cacher leur nudité, ils au-

(1) Description de l'isthme Darien.

roient pris des tabliers, comme tant d'autres sauvages en ont, sans recourir à l'infibulation qui ne cache que le gland du membre : ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énérvés dans les parties de la génération. En Europe c'est un châtiment : en Asie c'est un supplice.

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organisme ; en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les femmes pratiquoient avec des insectes vénimeux, opération si violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuissance & la mort : c'étoit un remède de furieux.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du nord, qui moins abâtardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue ; & ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau monde ; la jalousie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagème affreux.

Quoique les insulaires de la mer du sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la manière bizarre dont s'infibulent les habitants de l'isle de Capul, qui git entre les Ladrões & les Philippines ; ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle ; la pointe de ce clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne, la blessure que cette

pointe fait aux enfants , se guérit avec beaucoup de peine : ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'assurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirèrent un de ces instruments du gland d'un garçon âgé de dix ans , & fils du cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le commodor Anglois s'étant informé des motifs de cette invention , le cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes , qui voyant les hommes fort adonnés à la sodomie , portèrent leurs plaintes aux régents , & obtinrent que , pour empêcher ces abus , on s'y serviroit dans la suite de ces clous (1). A juger de cette méthode d'après la description que le chevalier Pretty nous en a conservée , il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

(1) *Histoire des navigations aux terres Australes, par M. le président des Brosses, T. 1. p. 227. in-4°. Paris 1756.*

Fin de la quatrième partie.



QUATRIEME PARTIE.



SECTION I.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis.

Virgil. Georg. II.



Nous n'avons considéré jusqu'à présent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs sens & leur organes ; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La nature, ayant tout ôté à un hémisphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européens arriverent aux Indes Occidentales, dans le quinzieme siecle, il n'y avoit pas un Américain qui sût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui sache penser.

Si le lecteur à jeté un regard rapide sur la multitude des faits dont on lui a rendu compte jusqu'à présent, ce chapitre exige de sa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider si nous avons été conséquents, & si nos observations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'esprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent : les Negres brûlés dans la zone torride, & les Lapons glacés sous le cercle polaire, n'ont jamais écrit des traités de philosophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains : leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions : aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européens : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siècles que l'Amérique est découverte ; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe ; on a essayé sur eux toute espece de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts, & les métiers.

Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un métif, né à Cusco d'un pere Espagnol & d'une Péruvienne; ayant hazardé d'écrire l'histoire de son pays, il a produit un ouvrage si indigeste, si impitoyable, si foncièrement mal raisonné, que trois auteurs François qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réussir (1). Dans la dernière histoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilasso, on n'a pas conservé une phrase de l'original. Enfin, on peut juger de son peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui est si facile & si aisé, dans tous les pays, à tous ceux qui osent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce métif, il est certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de composer une page dans le style & dans le goût de ce Garcilasso, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européen pour pere. Les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir sur ce qu'ils ont dit, & sur ce qu'ils diront dans la suite; ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur est commun avec les Negres, qui doivent quelquefois se tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumière pour se ressouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille: ils travaillent de l'esprit, pour rappeler des idées, mal imprimées, & presque aussi-tôt effacées que conçues: ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueuses & grossières qui circulent dans leurs

(1) Ces trois auteurs sont Baudouin, Ricaut, & un anonyme.

cerveaux ; puisqu'il est démontré que la faculté mémorative peut être restituée ou aidée par des sternutatoires violents, tels que la ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occasionnent de considérables évacuations de flegmes : les patients tourmentés par l'oubli, à qui on administre ces drogues, conviennent qu'elles dissipent une espece de brouillard qui absorbe les images des choses passées dont ils tâchent de renouveler le souvenir. Les liqueurs spiritueuses & fermentées produisent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramènent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'est imaginé que le transport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en instruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réussi que les autres ; mais le résultat des observations qu'on a faites à cette occasion, est très-singulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'esprit jusqu'à l'âge de seize ou de dix-sept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font assez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entièrement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver ; mais vers la vingtième année, la stupidité se développe tout d'un coup : alors le mal est fait ; ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on est obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité. (1)

(1) *Pueri illorum ingenio sunt satis docili : verum quando adolescentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ita ut paucos*

Je ne me suis pas proposé d'éclaircir, avec toute l'exactitude possible, les causes secrètes d'un effet si étonnant : j'observerai seulement que la stupidité semble les accabler vers l'époque de la puberté : or, il est certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie est un instant critique & terrible qui consume, ou qui détruit tout ce qu'on avoit espéré de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue, dans de certains sujets, quelques conduits & épaisit leurs esprits vitaux. Aussi est-il prouvé par l'expérience que l'usage, même immodéré, des femmes n'est pas contraire au développement de l'esprit ; tandis que la castration faite dans le berceau lui est manifestement nuisible, & ne produit que des hommes pusillanimes, indolents, sans vivacité, & dont l'ame est autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matiere séminale, & fait détourner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche régulière du sang, & de la subtilité des fluides qui arrosent les parties intérieures de la tête où sont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impuberes le sang coule trop

videre liceat litteris instructos, aut qui artem scribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores. G. Marcgravii de Brasilia regione & indigenis, page 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette observation de Marcgrave, sur les enfants Brésiliens, peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

impétueusement , pour que leur esprit brillant ait de la consistance : dans les vieillards il s'affoiblit à mesure que leur sang devient froid & stagnant (1). Il y a donc un terme intermédiaire depuis la puberté jusqu'à la vieillesse , qui est le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si , dès l'adolescence , des humeurs impures & superflues viennent se mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres , l'esprit se rétrécit , ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains est constitué ainsi que nous l'avons décrit , s'il est corrompu par les causes que nous avons assignées , la foiblesse de l'entendement doit leur être naturelle ; ils y sont condamnés. Cette clarté passagère qu'on remarque dans leurs enfants , dure autant que la circulation accélérée de leur sang , qui en se ralentissant vers l'âge de la virilité , les étourdit , & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeunesse.

(1) Dans les petits enfants bien portants , le pouls bat ordinairement cent & huit fois , en une minute : il ne bat que soixante & douze fois , chez les personnes en fanté jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards il diminue insensiblement , & au-delà de 70 ans il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthousiasme* n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête ; les savants disent que le sang leur monte à la tête , lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns , pour calmer cet accident , se frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide , ce que les médecins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi , & fermer ses livres. Les bons & les mauvais Poètes sont plus sujets à ce mal que les autres gens de lettres , qui s'enthousiasment moins en composant.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux instructions, l'on ne sauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abstraites : ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conséquences : dans les mécaniques, où chaque pièce & chaque instrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modèle, c'est un prodige qu'un naturel du Paraguai soit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original, quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre. Quelle que soit l'excessive présomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoissent secrètement la supériorité des Européens, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, sous la minorité de Charles IX, on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe ; pendant qu'ils tremblèrent devant les gardes-Suisses, pourvus d'énormes moustaches ; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandois qui s'imaginoit que la Fontaine le fabuliste étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille son ministre d'état, parce qu'il faisoit parler si noblement les premiers dans ses tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier concile de Lima on disputa, avec beaucoup de chaleur, pour savoir si l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux sacrements de l'église, à cause de leur stupidité : plusieurs prêtres s'obstinèrent à les leur refuser, & cette méthode a prévalu aujourd'hui, car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier

est très-petit en comparaison de ceux qu'on exclut ; ils ont si peu d'esprit & de mémoire qu'ils manquent d'adresse pour se confesser ; le pénitencier est obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent simplement, oui ou non : d'autres protestent qu'ils ne se souviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés, par exemple, en adultere ; sans quoi ils persistent à le nier (1).

Je suis bien éloigné de supposer que le zèle des missionnaires n'a point toujours été aussi fervent qu'ils nous le disent ; mais je me flatte que la plupart d'entre eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, si je mets en fait qu'aucun indigène de l'Amérique n'a jamais su comprendre un mot de la religion chrétienne. Les femmes & les enfants se rendent régulièrement aux églises, & s'y amusent beaucoup à chanter des cantiques : quant aux hommes, ils ne prennent plaisir qu'à sonner la cloche, sans prêter la moindre attention aux paroles du catéchiste ; si on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la messe, comme Mr. du Pratz l'a remarqué dans la Louisiane : aussi dans les colonies Espagnoles, l'inquisition est-elle continuellement occupée à obliger les Indiens à assister au service divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des églises, aussi long-temps que dure l'office ou le sermon. On pourroit réfuter, avec raison, ce que Mr. de Montésquieu rapporte de l'attachement des

(1) *Voyage au Pérou, de Dom Juan & Ulloa, l. c.*

sauv
ne s
on
myf
mét
qui
très
mét
L
gou
fûre
exte
Ind
cess
pro
cor
de
dév
die
rep
Eu
la
(
suc
ges
du
art
inc
dar
ave
leC
Fr
per
&
ce
cite

sauvages de l'Amérique au christianisme : on ne s'attache pas sincèrement à une religion dont on ignore les dogmes & les mystères : or les mystères des chrétiens contiennent trop de métaphysique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, missionnaire de son métier.

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au paraguay, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les sauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une tragi-comédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *mystères* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges se donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les sauvages, que quand les Anglois se sont emparés du Canada : on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur étoient absolument inconnus : quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leurs pays, ~~depuis~~ ^{depuis} ~~construit~~ de l'histoire du ~~avoir~~, & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, François de nation, que les Anglois avoient pendu à Londres, que sa mere étoit Françoise, & Pontious Pilatous avoit été lieutenant au service de la Grande-Bretagne. M. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les prédicateurs

catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglois aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces repliques puériles au peu de conception des Américains qu'aux intrigues sacrilèges des missionnaires.

On a inséré dans les mémoires du baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, sur des matieres de controverse: il est superflu d'avertir que cette piece est supposée, & que jamais aucun Canadien n'a eu assez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les théologiens du séminaire de Québec; mais il est surprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se soit chargé de le refuter, & de composer un traité sur la philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le dictionnaire Encyclopédique. Les langues de l'Amérique sont si bornées, si destituées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphysique: il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puisse compter au delà de trois (1); & les sauvages, de quelque façon qu'on les

(1) „ *Peottarraro incouroac* signifie dans la langue des „ bré de trois; *uturuita* ^{amérienne} méridionale, le nom- „ avec eux, leur arithmétique ne va pas plus „ à faire „ peu croyable que cela paroisse, ce n'est pas la seule „ nation Indienne qui soit dans ce cas. La langue Bressi- „ lienne, parlée par des peuples moins grossiers, „ le même difette. & passé le nombre de trois, ils sont „ obligés, pour compter, d'emprunter le secours de la „ langue Portugaise. „ *Voyage de M. de la Condamine*, P. „ 66. & 67. Paris 1745.

endo
dioc
tradu
quin
vien
fisani
géné
plem
diqu
Amé
aussi
opin
les d
tes &
Euro
des t
des,
d'aff
mal-
temp
re n
caste
Si
des
capa
avide
les a
l'Am
leur
coch
crets
verte
eusse
maît
insec
jaun

endocritine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européen. On ne sauroit traduire aucun livre, non-seulement en Algonquin ou en Brésilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité suffisante de termes propres à énoncer les notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la suite. Cette disette de mots indique la disette des idées, prouve que les Américains ne sont point sortis de l'enfance: aussi ne perfectionnent-ils rien, & persistent opiniâtrément à courir dans les bois au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles, tandis qu'ils voient les colons Européens jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'industrie, dans des logis commodes, ils se tapissent, au sein de la misère, dans d'affreuses cabanes, qu'ils construisent aussi mal-adroitement que faisoient leurs aïeux au temps de Christophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des castors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau monde, des hommes remplis de sentiments généreux, capables de sentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'instruire dans les sciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté: en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoissances & nos secrets, en profitant de nos lumières, de nos découvertes, de nos inventions, de nos instruments, ils eussent béni le destin de leur avoir amené des maîtres si habiles, qu'on pouvoit payer avec des insectes, des cailloux luisants, & de la terre jaune. Plusieurs peuples de l'ancienne Europe

ont reconnu qu'en tombant sous le joug de l'empire Romain, ils avoient cessé d'être barbares; parce que leurs vainqueurs leur avoient enseigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne se sont pas trompés; mais la stupidité & la paresse des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européens.

S'ils s'étoient tant soit peu défendus contre les premiers usurpateurs, on ne se seroit pas enhardi à les massacrer comme des animaux; s'ils avoient montré le moindre goût pour les sciences, on ne se seroit pas accoutumé à les mépriser comme le rebut de l'espece. Dire à un Espagnol, né en Amérique qu'il est un *Américain*, c'est l'injurier si cruellement qu'on est sûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui ose lui faire ce reproche; les Créoles Portugais, & Anglois se tiennent également offensés quand on les nomme des Américains, tant ils se croient supérieurs aux hommes de cette race; & ils le sont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils se l'imaginent.

Comme c'est principalement au climat du nouveau monde que nous avons attribué les causes qui y ont vicié les qualités essentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on est, sans doute, en droit de demander, si l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'est-à-dire des Européens nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette question curieuse, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau, ont essuyé, sans en excepter aucun, une altération sensible, soit dans leur

forme, soit dans leur instinct; ce qui doit d'abord nous faire préférer que les hommes ont ressenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau & des aliments, mais comme ils ont su, beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du climat, on n'a pas suôt reconnu le changement de leur constitution & l'affaiblissement de leur ame; cependant, en les comparant ensuite aux Européens nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres; & à force de réitérer les observations à ce sujet, on s'est convaincu que la dégénération qu'on avoit crue possible, étoit réelle. Enfin, on est venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrième, & de la cinquième génération ont moins de génie, moins de capacité pour les sciences que les vrais Européens, & ce sentiment étoit universellement adopté, lorsque le P. Benoît Feyjo, si connu par les monstrueux paradoxes qu'il a soutenus dans son *Theatro Critico*, s'est élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accusés d'être abrutis (1).

En respectant dans le P. Feyjo un moine supérieur aux moines d'Espagne, l'on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait induit en une infinité d'erreurs grossières, tant par sa passion de se singulariser que par son penchant pour le merveilleux; il a écrit plusieurs dissertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui

(1) Voyez le Disc. 6. du T. IV. du *Theatro Critico*.

suffit, à mon avis, pour faire récuser son témoignage & son autorité dans toutes les matières qu'il a traitées; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raison, comme a fait le P. Sarmiento, qui est venu en-vain au secours de son maître (1) : l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeunesse, ainsi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au sortir de l'adolescence; ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébétés, & n'atteignent à la perfection d'aucune science ni d'aucun art : aussi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baisse & décroît dans le temps même que celui des Européens tend à une plus grande vigueur. Que le pere Feyjo se fatigue à prôner l'esprit sublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en sa faveur; il n'en est pas moins vrai que les universités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'est sorti de l'Académie de St. Marc à Lime aucun sujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres universités Américaines : quand Mr. Godin fut élu professeur de mathématiques & d'astronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capa-

(1) Le P. M. Sarmiento est auteur de la *Démonstration critique & apologétique du Theatro Critico du P. Feyjo* dont il avoit été le disciple, il auroit dû se ressouvenir de la maxime *nullius in verba magistri.*

ble d'entendre ses leçons & ses leçons n'ont jamais été comprises dans ce coin du monde. Les jésuites ont publié des relations impolantes de leur college de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille écoliers; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun philosophe, aucun médecin, aucun physicien, aucun savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des professeurs, & au déplorable état où les sciences sont réduites dans les colonies des Indes Occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célèbres: ceux qui ont reçu de la nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élèvent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés, au-dessus de leur siècle, & au-dessus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un climat ingrat & contraire à l'espece humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde: il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus, que s'ils avoient fait leur cours de philosophie à Mexico, ou à Lima: ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les minéraux, le climat, les singularités, & les phénomènes de l'Amérique. C'est aux botanistes & aux physiciens Européens qu'on est redevable de toutes

les connoissances que l'histoire naturelle a acquise aux Indes : que saurions-nous sans Oviédo, Pison, Margrave, Benzo, Clusius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Jussieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous instruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire sans sortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, sans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait ; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne sauroit les juger d'après leurs ouvrages ; & je pense que cela suffit pour détruire l'opinion embrassée par le pere Feyjo.

Les mérits, inférieurs aux Créoles, surpassent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le sang n'a pas été mêlé avec celui des Européens ; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raisonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des historiens Espagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizzarrés, on seroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puissant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes spacieuses & ornées d'édifices superbes, où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix sur-tout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui est plus rare encore, elles y étoient respectées. Enfin, si l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple sur la terre n'auroit joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens sous le gou-

vernement juste & paisible de leurs Incas : Mais malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de faussetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissemens qui subsistent, & ceux qui les gouvernent ; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute & si fausse idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presque en un instant. Pour couvrir de gloire leurs conquérans, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissemens de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui savoient combattre, & des princes sages & magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Valera, Acosta, & Cieza de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute ; puisque aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulières, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol : c'est sur la foi de cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'histoire des douze empereurs du Pérou, dont le premier ne com-

mença de régner, selon lui, qu'en l'an 1131 de notre ère vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la chronologie historique des nations de notre ancien continent est encore ténébreuse longtemps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité ? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa : cependant ce qu'on rapporte du regne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales : car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs, & à renouveler la mémoire d'un simple événement (1). Je fais qu'un Italien, nommé San

(1) L'auteur de l'*histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. Quand les Indiens vouloient faire leurs comptes, ils prenoient de petites cordes de

Severo, a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le secret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées & coloriées ; mais il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Severo se l'est imaginé ; aussi Garcilasso convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos* : de sorte que les loix & les ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire ; puisqu'il n'étoit pas possible d'énoncer le contenu d'une sanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons ; comme l'on peut aisément se le figu-

„ différentes couleurs, & différentes en nombre. Cha-
 „ cune de ces couleurs, simple ou mêlée, avoit sa signi-
 „ fication. Ces cordons tors & gros comme de la moyen-
 „ ne ficelle, & longs d'environ trois pieds, étoient
 „ attachés comme une espece de frange le long d'une
 „ autre ficelle. Les couleurs leur indiquoient ce que
 „ contenoit chaque filet ; comme, par exemple l'or par
 „ le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de guerre
 „ par le rouge. S'ils vouloient désigner des choses dont
 „ les couleurs ne sont pas remarquables, ils les mettoient
 „ chacune selon leur rang, commençant depuis les plus
 „ hautes jusqu'aux moindres. . . L'on gardoit toujours
 „ l'unité dans ces filets, comme dizaine, centaine, mille,
 „ dizaine de mille, &c. Ils passent rarement la centaine
 „ de mille. Ils mettoient au plus haut des filets le plus
 „ grand nombre : les nœuds de chaque filet & de chaque
 „ nombre étoient égaux les uns aux autres, comme un
 „ bon arithméticien les pose, quand il veut faire une
 „ grande supputation.,.

Il résulte de cette description fort obscure, que les *Quipos* ne servoient qu'à faire des calculs tels que nous en faisons avec l'instrument de Pascal.

rer , pour peu qu'on ait une idée juste de ces instruments informes. On pourroit mettre ici en question si un peuple qui ne fait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé ; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent , je suis très porté à croire que sans le secours des lettres , des hommes attroupés ne sauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment constitué , comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il est vrai que les Espagnols n'ont pu rien apprendre de positif sur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac , & de Coya-Mama , sa sœur & sa femme. Suivant Garcilasso (1) , ce Manco-Capac entreprit de rassembler les Péruviens errants & abrutis ; & il parvint à en former un corps de nation , qu'il logea dans une petite ville. Il faut observer à cette occasion , qu'il n'est pas vrai-semblable qu'une société civile ait été assemblée par un seul homme , qui ait , tout-à coup , & comme par prestige , tiré de la barbarie une multitude de sauvages : les législateurs les plus célèbres , tels que Phaleas , Phidon , Minos , Dracon , Charondas , Zaleucus , Androdame , & Licurgue , & n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix : ces nations avoient subsisté depuis plusieurs siècles avant que d'avoir un code ; & la raison nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne soit plus ancien que son législateur. Les jésuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans , pour fixer en

(1) *Tome I. p. 17 chap. 1.*

un seul endroit quelques Paraguais ; & ils ne feroient jamais venus à bout d'en composer une peuplade sédentaire , s'ils n'avoient eu la précaution de faire enlever de force plus de soixante mille hommes cantonnés sur le bord de Uraguai , du Parana , & au Nord-Ouest du Guayra : ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai ; & comme on leur avoit fermé tous les passages pour retourner dans leur patrie , ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués ; & à force de les faire jeûner , on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'est pas encore sorti de l'enfance ; puisque les jésuites gouvernent leurs Indiens , comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit , pour peu qu'on veuille y réfléchir , que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture , il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie , de plus de courage , de plus d'ambition que ses compatriotes , leur a suggéré de se conduire selon de certaines règles , qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées : ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs sauvages cachés dans les bois , il est par là même incapable de les réunir en société ; puisque aucune société ne peut subsister , sans miracle , dans un lieu donné , hormis qu'on ne lui fournisse avant tout des

vivres. Que Romulus ait attroupe les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerdust des Parfis ou des Perfes, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le sens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: aussi l'histoire de tous ces héros est-elle obscure & confuse; & nous ne savons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiston, que nous ne savons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers législateurs pour véritables fondateurs; ce qui a induit les chronologistes dans un labyrinthe d'erreurs & de supputations fausses. Au reste; on assure que Manco-Capac se disoit inspiré du ciel, & fils du soleil, comme tous les législateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui: il n'y en a aucun qui, en dictant ses propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu: ces hommes, si supérieurs aux autres, ont connu les besoins & les foiblesses du cœur humain, & se sont servis adroitement des organes du fanatisme pour prêcher la raison.

Je n'insisterai pas davantage sur l'incertitude des prétendues annales du Pérou; il doit nous suffire de savoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui est la même chose, aucune vérité incontestable. Quant à la vie des empereurs qui ont suivi Manco-Capac jusqu'au temps d'Atabaliba, il est manifeste que Garcilasso nous en a imposé grossièrement, lorsqu'il

assure que onze Incas qui ont régné de suite, ont été des princes bons, justes, modérés, & adorés de leurs sujets, qu'ils aimoient en peres : c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitants de notre hémisphère qu'une succession de onze rois despotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même trône soit occupé, onze fois de suite, par autant de souverains philosophes : mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega, que des lecteurs sensés admettront un tel phénomène. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins : il n'y en a aucun qui n'ait régné sur ses sujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur empire, dit Zarate (1), d'une manière absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays sur la terre où l'obéissance & la soumission des sujets aient été plus loin : le prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui, plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eût envahie au nom de sa majesté Catholique. Or je demande mainte-

(1) *Histoire de la conquête du Pérou, chapitre XIII. page 60. tome I. Amsterdam. 1700.*

nant, si ce n'est pas une contradiction formelle, que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran ? Est-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas aient su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés ? Est-il probable qu'en combattant sans cesse, ils n'aient entrepris que des guerres justes ? Il est si rare, il est si difficile que des princes, guerriers & despotes soient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & régner en philosophe.

Je rejette non-seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous fait du regne des Incas : mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient régné sur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien, & l'on a déjà fait voir que faute de posséder des registres & des mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six cent ans depuis le premier Incas jusqu'en 1551, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente souverains pendant ce laps de temps, puisque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze rois en quatre siècles.

cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européens, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'empire des Incas : ce qui est d'autant plus remarquable que le terrain est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito est la ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau monde avoit essuyé, plus tard que notre hémisphère, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes ; puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains,

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées : cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour sa malheureuse patrie, n'a respecté aucune vérité : il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir : ses descriptions manquent de vrai-semblance. *Il n'y avoit sous les Incas, dit Zarate (1), dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville ; Cusco étoit la seule.* Si l'on demandoit

(1) Chapitre IX. p. 44. T. I.

pourquoi on défere ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilasso ; c'est que la raison & l'évidence sont en faveur du premier. Si les Espagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en resteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en resteroit les noms ; mais on n'y apperçoit les debris d'aucune cité bâtie sous les Incas : les villes qui y existent de nos jours, ont été sans exception, fondées & peuplées par les Européens, qui se feroient épargné tant de travaux & de constructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux esclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'est la rapidité presque incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu se cacher derrière des murailles, les Espagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garnisons ; tant de sieges & de blocus auroient exigé du temps & du monde ; & il eût été impossible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hérissé de forteresses, avec deux cent hommes qui ne firent que se montrer. Quant à Cusco, la résidence ordinaire des Incas, il est très-vrai-semblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de sa plus grande splendeur ; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes sans lucarnes & sans fenêtres, dont la construction étoit inconnue aux Péruviens : aussi les Espagnols, ne pouvant se loger dans ces huttes basses & enfumées, les ont-ils fait démolir ; & l'on ne voit plus à Cusco de maison qui n'ait été bâtie par les Européens. Il subsiste seulement un pan de muraille, resté, dit-on, de l'ancien temple du soleil, dont les écrivains

ne comptent les merveilles qu'en s'extasiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été beaucoup plus spacieux, & plus orné que celui dont on découvre des vestiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toises de diamètre : c'est une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaise, car le secret de faire de la chaux ou du ciment étoit absolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce misérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de sorte que la lumière a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, si l'on avoit voulu y en faire un. Il consiste, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement aussi renommé, aussi fameux que la chapelle de Cusco : & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit aussi merveilleux qu'on le pense.

Mr. de la Condamine a fait insérer dans les mémoires de l'académie de Berlin la description d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le corregiment de Cuença, province de Quito : il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage : ce qui suffit, selon moi, pour prouver que l'architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois : & il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des barraques, puisque les princes se nichoient entre des tas de pierres, où il ya quelques vuides qu'on veut bien nommer

des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voûte, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y essuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit seulement à l'abri des bêtes féroces, & des incursions subites de quelques partis ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Ulloa, en parlant de ces mafures d'Atun-Cannar, en donne un dessein magnifique ; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falsification, qu'à confronter les estampes & les plans publiés par Mrs. de la Condamine & Bouguer, qui, n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, sans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Laracugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumière qui auroit dû éclairer les appartemens intérieurs, destitués d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu ; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons, ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis aux-

quels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie ; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais , doit s'entendre aussi des forteresses , qui , au rapport de quelques relateurs , étoient très-multipliées dans le Pérou : on nous vante sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification ; tandis qu'on sait que François Pizarre s'est emparé de la capitale & de son fort en un seul jour , sans tirer un coup de fusil. On a soutenu , à la vérité , qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba , le dernier des Incas : il est difficile d'admettre , dira-t-on , que la sœur d'un prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie , auroit pu avoir l'imprudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européens : cependant , malgré le peu de vrai-semblance de cette anecdote , il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre , & qu'elle a eu de lui deux enfants , nommés , Dom Gonfale & Donna Francisca : tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'il paroissent incroyables (1).

(1) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté , dans le volume précédent , du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérants de notre Europe , cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisième enfant d'une Péruvienne de Cusco : quant à la

Les péruviens ne savoient forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tous leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts; (1) mais en revanche, ils possédoient le secret que nous avons laissé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Mr. Godin envoya en France, en 1727, au comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit Mr. le comte de Caylus, il reconnut (2) que cette instrument égaloit presque la dureté

maîtresse d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panema, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols: Ruminagui, général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit, *Mesdames, vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de chrétiens*; & comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné qu'il les fit décapiter.

(1) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y emploie, est infiniment inférieur à celui de notre continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des clous: malgré ce défaut, il se vend fort cher, & coûte un écu la livre au Pérou; l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Espagne est la province où on a trouvé le plus de fer: on croit que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

(2) Voyez *Recueil d'Antiquités*, par M. le comte de Caylus, in-4°. T. I. p. 168 & 150. On y trouvera le résultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour ressusciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il fût plus rare alors, soit que leur cuivre trempé eût des qualités supérieures à celles de leur acier. Le comte de Caylus après avoir considéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou longtemps avant cette race d'Indiens abrutis que les Espagnols y détruisirent au commencement du seizième siècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je suis capable, les différents historiens du nouveau monde, je n'ai pas été assez heureux pour découvrir un fait capable de favoriser ce sentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le secret d'endurcir le cuivre; sans quoi ils n'auroient point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher: pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils aient eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter: puisqu'on prit quelques-uns de ces instruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jeterent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguës, & d'armer la pointe de leurs fleches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habi-

fer, & pays, un des mé-
che, ils aisé per-
u cuivre
l'acier.
1727, au
e de cui-
en qu'en
nnut (2)
la dureté

aine, née
s'aperce-
Espagnols:
après la
mes, leur
vous diver-
se mirent
r.
tendue de
c'est que
à celui de
fabriquer
cher, &
un écu &
a trouvé
une seule
mais faute
l'absolu-

comte de
ouvera le
l'auteur,
les Grecs
les armes

tée par des barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cusco & de Lima se sont long-temps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés, mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (1), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que les mays dont ils se nourrissoient, & la laine des petits chameaux *Glamas*, destinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jetons & des signes pour les paiemens & les achats (2). Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture ; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis &

(1) La *Pierre de Gallinace* n'est autre chose qu'une lave fine, jetée par les volcans du Pérou : elle est d'un noir foncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la *Pierre Obsidienne* de notre continent, est le vrai analogue de la *Gallinace* du Pérou. Quant à la *Pierre des Incas*, c'est une espèce de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre continent.

(2) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un seul peuple qui eût inventé une monnoie.

des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux nations les plus grossières de notre continent; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso (1) qu'il y avoit, du temps des Incas, une université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'alphabet, & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite: & afin d'ôter toute espece de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de Mr. de la Condamine,

„ La langue du Pérou manque de termes,
„ dit-il, pour exprimer les idées universelles,
„ preuve évidente du peu de progrès qu'ont
„ fait les esprits de ces peuples. *Temps, durée,*
„ *espace, être, substance, matiere, corps,* tous
„ ces mots, & beaucoup d'autres n'ont pas
„ d'équivalent dans leurs langues; non-seule-
„ ment les noms des êtres métaphysiques,
„ mais ceux des êtres moraux, ne peuvent se
„ rendre chez eux qu'imparfaitement, & par
„ de longues périphrases. Il n'y a pas de mot
„ propre qui réponde exactement à ceux de

(1) Tome 2. p. 139. Chap. XXVII.

„ vertu, justice, liberté, reconnoissance, ingratitude (1) „.

Les professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple; mais comment fait-on qu'il y a eu au Pérou une langue sacrée? Cela n'est pas probable; puisque l'idiome vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables qui se heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'université de Cusco, & des grands hommes qui y enseignoient les belles-lettres & les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun; & j'aurois autant croire qu'il y a eu des académies chez les Juifs, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-César.

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les sciences, parce que l'esprit humain ne fait point de sauts, non plus que la nature: il doit s'élever par degrés, & ne sauroit atteindre au premier rang, s'il n'a passé par le second; & cette marche est toujours aussi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philosophes, c'est une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que son idiome s'est accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphysiques, les mouvements des passions, &

(1) *Voyage à la riviere des amazones, p. 54.*

, ingra-

, ou les
rvoient ,
, incon-
n qu'il y
ela n'est
ire étoit
t été im-
t par le
on peut,
rtent de
e qu'on
& des
belles-
nme un
lépit du
ire qu'il
chez les
la forêt

dévançé
ne fait
re : il
attein-
r le se-
s aussi
rvient à
ue cer-
idiôme
opres-à
s méta-
ns , &

sur les Américains.

141

toutes les nuances des sentiments : or cette création de mots abstraits exige les efforts de plusieurs grands hommes , & une très-longue suite de siècles. En vain le vulgaire des chronologistes veut-il nous persuader que les Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere ; la langue harmonieuse & riche dans laquelle sont écrites l'Iliade & l'Odissée , prouve exactement le contraire , & l'on conçoit qu'une foule presque innombrable de chétifs versificateurs & de Troubadours ont dû précéder , dans l'ordre des temps , le chancre immortel de la guerre de Troie , car l'on ne sauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers (1).

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre,

(1) Ovide nous apprend qu'il avoit composé un poëme dans la langue des Grecs, pendant la sixième année de son exil à Tomes.

Ah pudet! & Getico scripsi sermone libellum;

Struâtaque sunt nostris barbaraverba modis,

Et placui (gratare mihi), cæpique poetæ

Inter inhumans nomen habere Getas.

de Ponto IV. E, 13.

Si Ovide a le premier essayé de faire des vers dans cette langue, son poëme a dû être détestable ; mais il faut que les Grecs n'aient pas été aussi barbares qu'il nous les dépeint : il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puisqu'on y connoissoit déjà une espèce de Prosodie ; car il résulte de l'expression *nostris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un metre : on y connoissoit, par conséquent, les syllabes longues & breves, ce qui est bien singulier,

& à l'espece humaine, que de suivre servilement les calculs faux & absurdes d'une chronologie démentie par les faits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des chymistes en Europe, au quatorzieme siecle, la découverte de la poudre à canon ne se seroit point faite dans ce siecle-là : si du temps de Custer on n'avoit senti le besoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Custer ; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la bouffole, pour naviguer en Amérique ; il falloit avoir observé la propriété de l'Aiman pour construire des bouffoles, il falloit savoir couler le verre pour faire des lunettes ; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Astronomie. Ce n'est donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenses, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu : elles sont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches ; sans quoi les sauvages auroient pû être aussi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les sauvages du monde une seule découverte de quelque importance. C'est dans le sein des sociétés bien policées, & par conséquent très-anciennes, que l'esprit humain a déployé toute sa force : c'est là qu'il a appris à connoître ses ressources, & qu'il a soumis, pour ainsi dire, l'univers entier à sa puissance.

Je suis si peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'ose mettre en fait que deux peuples égaux

en industrie, & à climat égal, qui n'auroient entre eux aucune communication, parviendroient, à-peu-près dans le même temps, aux mêmes découvertes; quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainsi que les Européens; quoiqu'il n'ait existé aucune correspondance entre eux & nous dans ce temps là. Les moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du salpêtre en Europe, étoient si mauvais géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau monde a si peu été l'effet du hasard, que Christophe Colomb avoit promis de le découvrir, sept ans avant la date de sa première navigation en 1492: il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé de si-tôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un moine intrigant & avare qui confessoit le roi Ferdinand, & la reine Isabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé que je ne puis omettre ici une observation singulière à ce sujet. Les Européens sont les seuls qui aient voyagé en Amérique; les Africains & les Asiatiques ont été si stupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphère qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonnois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainsi que le gallion des Manille s, ont constamment refusé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbaresques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont

pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe (1). Que nous nous soyons emparé d'une moitié de cette planète, cela est étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'aient pu engager les autres nations de l'univers à y voyager; cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son auteur, en parlant de l'astronomie des Péruviens, est tombé dans plusieurs absurdités inexcusables (2); & c'est un aveu singulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peuples furent sortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'horizon où le soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisième Inca, il s'en suivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est con-

(1) Les Negres ne font pas une exception à ce que je viens de dire, puisque c'est malgré eux qu'on les entraîne au nouveau monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du ciel.

(2) P. 32. & suiv. T. II.

credit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable; mais que ces buttes aient servi à faire des observations astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou, qui se mêloient, dit-on, d'étudier le ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planetes d'avec les étoiles: ils ne connoissoient que *Venus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, & qui, ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planetes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'astronomie, ou bien je me trompe. Tous les sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleïades, ils savent où est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces sauvages sont des astronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens dans une science qui, ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de siècles, n'a pas encore été portée au point de

perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premièrement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas, & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes: elle ne pouvoit, par conséquent, contenir qu'environ vingt mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européens, ce qui est bien peu de chose pour la capitale de tout empire qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarèrent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'aperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca: par tout ailleurs les Indiens ne se présenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagres ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce fut la disette des vivres & des fourrages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisque une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec des chevaux & des esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cent hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine, qu'il fit tuer ses chevaux pour sustenter ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant : les soldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conséquences ; mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre cent lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs : aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles : ils pénétrèrent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroïssoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison : un pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants ; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco : d'où j'infere qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur

industrie , de leurs arts , de leur génie , de leur police , de leurs loix , de leur gouvernement , & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne , intitulé *l'Analyse du Gouvernement des Incas* , a lu leur histoire , sans se défier de son authenticité : s'il avoit employé la moindre critique , il eût brûlé son manuscrit ; s'il avoit voulu être raisonnable , il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état despotique ; & quand il seroit vrai qu'on y avoit des loix , il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyser , faute de les connoître ; & nous ne saurions les connoître , parce qu'elles n'ont jamais été écrites , & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient apprises par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes , ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas : on dit , par exemple , qu'ils n'épousoient anciennement que des filles vierges , & qu'ils châtièrent avec la dernière rigueur celles qui se prostituoient ; tandis que les *Landinos* ou les Péruviens soumis aux Espagnols , ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges : ils se croiroient deshonorés , si leurs femmes n'avoient couché avec plusieurs amans avant leurs noces (1). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé : mais ni les curés , ni les corregidores , ni les officiers de l'inquisition n'ont pu vaincre leur entêtement , & ils se laisse-

(1) Voyez *Voyage au Pérou* , par Dom Juan & Ulloa

roient plutôt couper par morceaux que de consentir à prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne sauroit conclure autre chose sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué sous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jeter un coup d'œil sur le Mexique, dont on a conté autant de faussetés & de merveilles que de l'empire des Incas; mais la vérité est que ces deux nations étoient à-peu-près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

Les Mexicains avoient la méthode de représenter les objets en les dessinant grossièrement, & ce sont ces desseins informes que les historiens ont jugé à propos de nommer des caractères hiéroglyphiques; mais en cela ils se sont trompés, car la manière des Mexicains différoit essentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des symboles ou des emblèmes pour remplacer les objets: ils copioient les objets mêmes; de sorte qu'ils faisoient un tableau complet & peignoient un arbre pour représenter un arbre; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncer un sens moral, & il n'y a aucun doute entre les savants que la table Isiaque, & les aiguilles Egyptiennes dressées à Rome, ne contiennent des sentences & des maximes philosophiques; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des passions, & des attitudes caractéris-

tiques : d'ailleurs manquant absolument de signes fixes pour la représentation des êtres moraux & métaphysiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils se servoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y dessiner des choses dont ils vouloient conserver le souvenir : on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats, qui ne cherchoient que de l'or, méprisèrent trop pour les emporter ; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier évêque de Mexico, fit, vers le commencement du seizième siècle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique ; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jeta ces monuments singuliers, après les avoir préalablement exorcisés ; car il soutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne sont pas chrétiens (1). On ne sauroit comparer l'horrible

(1) Cette manie de brûler des livres a toujours caractérisé le génie intolérant du clergé Romain ; mais elle ne se vit jamais tant qu'au sixième & au quinzième siècle. Le Pape Grégoire, surnommé si injustement le grand, fit brûler dans toute la chrétienté les œuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite : & depuis cette funeste époque, on n'a jamais pu retrouver un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces persécutions contre l'esprithumain nous ont fait perdre les poésies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne servent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été inestimable. Il n'y a pas jusqu'aux Juifs dont on n'ait brûlé les livres, & l'on assure que dans la dernière persécution, qui leur avoit été suscitée par un scélérat connu sous le nom de Pfeffercom, on brûla le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jescus*.

fureur de ce fanatique qu'à celle du pape Grégoire, & du musulman Omar, qui fit consumer la bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conserver l'Alcoran.

Il n'est échappé des mains de ce Sumarica qu'un seul exemplaire qu'on avoit destiné à remplir la curiosité de l'empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau monde des évêques plus éclairés. Le navire chargé de porter ces ouvrages à Cadix fut pillé par un armateur François; & le manuscrit indien, avec l'interprétation Espagnole, tomba, par un bonheur singulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une somme considérable, au fameux Raleigh: qui, dans l'espérance assez fondée d'en tirer des éclaircissements capables de jeter quelque lumiere sur l'histoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglois par Mr. Locke (1); & on la publia dans la collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduisit en François, la fit imprimer dans son grand *Recueil des voyages*, & en donna les figures gravées en bois sur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cent soixante tableaux détachés & encadrés. Comme je sais que ces images ont été copiées, avec un soin infini,

On accuse la cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar, & aux Indes Orientales, dont les missionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

(1) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*, ce sont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de Marine qui porte encore son nom.

d'après l'original Mexicain, je les ai considérées plusieurs fois avec attention ; mais j'avoue qu'on ne sauroit dessiner d'une façon plus louche & plus rude : il n'y a aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la nature ; & les objets sont sans variété comme sans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient presque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choses passées & des événements historiques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bûcher & du naufrage, renferme, à ce qu'on croit, l'histoire de tous les rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de régner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ère vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arrivée de Fernand Cortez ; mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale ; je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Espagnols qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates, & les époques, & la suite chronologique des souverains, dont on n'en compte que huit avant Montezuma second du nom, qui régnoit en 1520 ? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir ; & il s'agit peut-être de huit maîtresses de Montezuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit princes qui l'avoient précédé sur le trône : l'erreur pourroit être encore

plus grande, & la méprise encore plus ridicule ; car, en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes & le sens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport : & tous ceux qui entreprendront cet examen sans être prévenus, ne se convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cet énigme. On doit en dire autant des *Roues séculaires* dont Carreri donne si hardiment l'explication d'après un professeur Castillan, comme Congara, qui n'a point osé publier l'ouvrage qu'il avoit promis sur cette matière, parce que ses amis & ses parents lui ont garanti qu'il abondoit en absurdités. En considérant ces instruments qu'on appelle, dans le style des relations, des *Roues séculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des almanachs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des astrologues par des emblèmes. Que les Mexicains aient célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siècle, & qu'ils aient compté les siècles par des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (1) ; c'est ce que j'ai peine à me

(1) On dit que leurs siècles étoient de cinquante ans & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de compléter l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est-à-dire, 130 ans avant l'arrivée des Espagnols ? peut-on, en si peu de temps, trouver l'année

persuader ; parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques , & des connoissances fort précises pour régler l'année solaire , ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa chronologie , lorsqu'il manquoit de mots pour compter au delà de dix ?

L'histoire des huit rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou , j'y rencontre les mêmes incertitudes , les mêmes ténèbres. On assure qu'une nation , nommée les chichimeis , vint l'an 772 , des parties Septentrionales du nouveau continent , s'établir à-peu-près au centre du Mexique , d'où elle chassa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple , arrivé du Nord , étoit barbare , persista dans la barbarie pendant six cent ans , & ne commença à s'humaniser , & à adopter un régime politique , que vers l'an 1391 (1). Voilà ce que les historiens nous répètent continuellement d'un ton affirmatif , parce qu'ils s'appuyent , disent-ils , sur les monuments mêmes des Indiens : ils se fondent , il est vrai , sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité.

solaire , & inventer des calendriers pour compter les jours & les siècles ?

(1) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino sub regibus novem , per annos CXXX , post DCXIX annos , quam à chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit. Hist. Occident. Indiæ , Lib. I. 73.*

Cette supputation a été adoptée par tous les historiens qui ont écrit sur le Mexique ; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au delà de la fondation de la monarchie Mexicaine; puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peuple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des chichimeis? par quel moyen s'est-on assuré que ces chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud? sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée? réellement, on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hasardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de gouvernement que cent trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable: leurs arts, quelque imparfaits qu'ils fussent, annoncent une plus haute antiquité; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme à fait l'imprudent Carreri, qui, suivant une table chronologique, découverte par le professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient rassemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européen n'a su prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instrumens, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix, rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquis-*

ta de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna (1), n'a tâché que de briller par l'éclat des pensées & des images gigantesques, & la pompe de la narration : il y a indignement sacrifié la vérité de l'histoire aux vains agréments d'un style ampoulé : il ose nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Peking : aussi Gomara, moins hardi ou plus sensé que Solis, convient-il qu'en comptant sept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits destinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or, depuis le regne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas suffi pour bâtir deux mille églises.

Le prétendu château où cabanoient les rois Mexicains, étoit une grange : aussi Fernand Cortez, ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il construire, à la hâte, l'hôtel qui y subsiste encore ; ce qui doit nous déabuser sur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui comenoit, selon quelques auteurs, soixante

(1) On en a une traduction Française par M. Citri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'histoire de Solis ne pouvoit plaie si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol ; & d'un énorme *in-folio* il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

& dix mille maisons sous le regne de Montezuma second ; ce qui supposeroit qu'elle avoit alors trois cent cinquante mille habitants ; tandis qu'il est notoire que Mexico , considérablement agrandi sous les Espagnols, ne renferme de nos jours que soixante mille ames , y compris vingt mille Negres & mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique , aucun vestige d'anciennes villes Indiennes , il est sûr qu'il n'y avoit qu'un seul endroit qui eût quelque apparence de cité ; & cet endroit étoit Mexico , qu'il a plu aux écrivains Castillans de surnommer la Babylone des Indes , mais les noms magnifiques , donnés par les Espagnols à de misérables villages de l'Amérique , ne nous en imposent plus depuis longtemps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ses états, décele la foiblesse de ces états mêmes ; je conviens que l'artillerie étoit un instrument destructeur & tout-puissant qui devoit nécessairement domter les Mexicains , mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées , comme on le répète si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie , & les six mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements : d'ailleurs il est avéré, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés pour la première fois, dans Mexico sans faire une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables , Fernand Cortez pourroit y prétendre : du reste , on ne voit pas

I. Citri de
le Solis ne
de l'origi-
fait deux

quelle gloire réelle il a acquise en renversant une monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un poème épique (1) qui n'a joui d'aucun succès, parce que le lecteur, prévenu d'avance de la pusillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit sans cesse massacrer des sauvages qui ne se défendent point contre des soldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la disette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le poète, convaincu du défaut d'intérêt, ose porter la fiction jusqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'histoire, & change la nature même des événements, qui sont encore trop récents, pour qu'on puisse les déguiser impunément.

Les Péruviens & les Mexiciens, n'ayant jamais aucune communication entre eux, avoient suivi des routes diamétralement opposées pour atteindre à l'art de l'écriture : mais je suis per-

(1) Ce poème, intitulé *Mexique conquis*, est monstrueux par là même qu'il est en prose, cette invention des modernes est si bizarre qu'on à peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste tous les poètes qui ont choisi leur sujet dans l'histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès; *la Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par M. Piron, le *poème de Jumonville*, & l'*Aracana* de Alonzo n'ont pu forcer la renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres: ce qu'on doit plu ôt attribuer à la nature même du sujet qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque M. Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fernand Cortez* une bonne pièce de théâtre. *Alzire* n'est qu'une fiction heureuse, dont on suppose que la scène est en Amérique.

suadé que les Péruviens y feroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractère hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, non à un alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au sortir de la vie sauvage, essayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique: ou ils ont dessiné les objets, ou ils ont fait usage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappeloient à leur esprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifestes de ce procédé dans la langue Allemande, où les lettres sont nommées *Buchstaben*, ce qui signifie de petits bâtons de bois de hêtre; leurs livres sont nommés *Bucher*, comme qui diroit un assemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Ronne*, qui signifie le forbier sauvage, arbre indigène du nord, dont on s'est servi pour faire des coupeaux qui par leur combinaison exprimoient un sens suivi, ainsi que nos lettres (1).

(1) *Litteras Runicas saxis, arique inscripserunt; & fago usi sunt, vel sorbo aucuparia: Ronne vel Runeboers Troee (bois portant des Runes) nomen suum à Runis ipsis obtinens, magni semper aestimatum est: propterea quod præ aliis lignorum speciebus eam habet indolem, ut, cum litteræ in cortice ejus exarantur, arbor confestim succum ad cujusvis litteræ ductum protrudat, qui deinceps lapidis instar indurescit.* Rudbeck.

Il semble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce passage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes sur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inscriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler, leurs premiers *Kins*, intelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnerent ensuite cette invention pour adopter les peintures parlantes; d'où il a résulté que leur caractère, participant à la fois de notre alphabet & des Hiéroglyphes, est absolument unique dans son espece. S'ils avoient perfectionné leur première écriture par les cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractère épistolaire ou alphabétique, à-peu-près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractère en perfectionnant leurs hiéroglyphes, comme quelques savants l'ont prétendu : il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet alphabet d'un autre

que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain sens : aussi les Runes écrites sont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il se peut que l'usage de graver les Runes sur des rochers & des arbres ne remonte pas au delà d'Odin. Quoi qu'il en soit, les plus anciens monuments de cette espece, reconnus pour authentiques, sont du troisieme siecle. Il y en a quelques-uns de suspects, d'autres dont on vante mal à propos la vétusté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les académiciens François, contient en effet une inscription, elle est probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant; mais cette pierre de la Lapponie n'est à mon avis, qu'un jeu de la nature, pris pour un monument des hommes.

peuple ; puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard , & peut - être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions , & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre ; mais ces discussions , quoique relatives à mon sujet , me conduiroient au delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter , comptant d'avoir satisfait au titre de cette section , & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est - il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe , sans esprit , atteints du mal vénérien , & tellement déchus de la dignité de la nature humaine qu'ils étoient indisciplinables , ce qui est le complément de la stupidité ? Le penchant que les Américains ont toujours eu , & qu'ils ont encore pour la vie sauvage , prouve qu'ils haïssent les loix de la société , & les entraves de l'éducation , qui , en domtant les passions les plus intempérées , peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal : il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être , & cultiver son génie ; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche , qu'on déchire pour l'enter , qu'on assujettit , donne des fruits délicieux : le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier , ne végete que pour lui seul ; ses productions sont ou nuisibles , ou inutiles , ou nulles. L'homme sauvage vit ainsi , uni-

éthodes
s Kins ,
avec des
ls aban-
ur adop-
ulté que
de notre
olument
perfec-
cordons
seroient
compli-
dont ils

, outre
caractere
sembla-
int qu'ils
tionnant
es savants
le qu'ils
n autre

un certain
les Runes.
comme des
e peut que
des arbres
ot, les plus
nnue pour
a quelques-
à propos la
apponie par
ne inscrip-
cienne que
ponie n'est
un monu-

quement pour lui-même : il n'aide personne, & personne ne l'aide : aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de son semblable : il est seul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaisant, charitable, & généreux : On ne sauroit imaginer un plus grand avilissement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penser pour soi, ou pour ses maîtres. Il est triste que cet état soit néanmoins celui où végetent les deux tiers du genre humain ; car la portion d'hommes qui vit sous des loix tant soit peu équitables, est plus petite qu'on ne le pense. L'Amérique & l'Afrique ne sont presque peuplées que de sauvages : le despotisme a accablé & accable l'Asie, & penetre par mille endroits dans l'Europe, qui semble être menacée de de ce fléau, dans le temps même que les philosophes élevant de toute part leurs voix contre le despotisme, & contre la tyrannie des princes qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus ; & cependant ils s'imaginent qu'ils regnent, comme si l'on pouvoit régner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point : on peut les contraindre, on peut les immoler ; mais il ya moins de distance du ciel à la terre que d'un roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les brûler pour n'avoir pas pu croire des mystères incompréhensibles. Au contraire, leur extrême foiblesse auroit dû exciter la plus grande

compassion dans l'ame de leurs conquérants ,
si ces conquérants , avoient eu une ame. Le
sang Indien que les Espagnols ont versé avec
profusion , crie encore vengeance , & auroit
été vengé sans doute , s'il y avoit quelque vé-
rité dans le sentiment de Tacite , qui croyoit
que les dieux ne se mêlent jamais des hommes ,
sinon pour les châtier , *non esse curæ Deis securi-
tatem nostrum , esse ultionem.*



person-
en , au-
de son
& ignore
able , &
un plus
que cet
ne con-
& où l'on
foi , ou
t état soit
tiers du
mes qui
uitables ,
L'Améri-
peuplées
cable &
endroits
enacée de
e les phi-
eurs voix
tyrannie
es mêmes
nis , s'ils
ils s'ima-
l'on pou-
pas aimé,
ntraindre,
de distan-
tyran.
tiffement
Amérique,
es massa-
ix , ni les
s mysteres
ur extrê-
lus grande

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux continents

EN abordant, pour la première fois, à cette terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le nouveau monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces & singulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la philosophie, & dont d'autres ont triomphé de la raison.

L'examen de ces usages si semblables dans des climats si différents, & entre des nations qui ne se connoissoient pas, prouve que l'homme est comme prédestiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des absurdités qui, malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres: parce que la superstition, les préjugés, l'amour propre, l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, & toutes les passions & tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes effets, & par conséquent les mêmes désordres dans des sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entre elles.

Je fais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de

bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entièrement sauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulsions particulières, & ne se gouverne pas par des maximes universelles & immuables. On a souvent pris les égarements de quelques individus, pour des usages constants & constamment reçus : on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autorise.

Ces tableaux infidèles ont séduit des écrivains célèbres qui, uniquement frappés de la singularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'assurer d'avance de la bonne foi des observateurs, & ils ont raisonné, ou déraisonné à pure perte sur des rapports démentis par des relations plus sincères, écrites avec plus de bon sens, dans des temps postérieurs, par des témoins ou moins enthousiastes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des courumes bizarres, avérées, & sur lesquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter sans introduire dans l'histoire un scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité ; puisqu'il est également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette section par l'examen de l'usage sanguinaire & insensé d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts. On fait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules-César, & que les colonies multipliées des Scythes l'avoient in-

roduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées : on fait qu'elle subsiste encore dans quelques cantons de l'Asie méridionale , sur ses côtes de l'Afrique , qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique , chez des peuples si éloignés les uns des autres & séparés par tant de barrières insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement supposer qu'ils aient eu quelque correspondance ; puisqu'ils différoient par tant d'endroits , & ne se ressembloient , pour ainsi dire , que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté , il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps , & d'une vie à venir , a produit , par un malheur singulier , cette déplorable erreur , & que l'idée de se faire servir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit obéi dans celui-ci , a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des rois & des souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. À la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des seigneurs , & jamais avec celui des personnes d'une condition servile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpoug , roi d'Akin , dit Mr. Rœmer dans sa relation de 1764 , on inhuma avec lui trois cent femmes , & un beaucoup plus grand nombre d'esclaves , à qui on brisa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement considéré la construction intérieure

des pyramides d'Égypte, ont soupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs souverains, dans des chambres murées où on leur faisoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenses mausolées. Cependant on ne pratiquoit rien de semblable dans toute l'Égypte à la mort des simples particuliers, à qui l'on se contentoit de mettre sous la langue, ou sur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorsqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves sans enfants (1) de se jeter sur le bûcher où l'on brûle leurs maris : mais il est très-faux que cette loi ait été suggérée par un bramine, mauvais philosophe, qui vouloit empêcher les empoisonnements ; il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne seroit tentée de donner du poison à son époux ; si elle savoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime on en ait commis mille de sang froid : c'est comme si l'on brûloit sa maison pour la garan-

(1) Il est important d'observer que les veuves Indiennes qui ont des enfants ; ne peuvent se brûler avec le corps de leurs maris ; & loin que la coutume les y oblige, il leur est ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants, d'ailleurs les gouverneurs des provinces ne le leur permettoient pas, parce que les orphelins multipliés seroient un fardeau pour l'état, qui devoit leur servir de père.

tir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoisonnent par plus souvent leurs maris : que les autres femmes de l'Asie & de l'Europe , & si l'esprit du législateur eût été tel qu'on le suppose , il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants , de la peine commune.

Comme les Indous sont polygames , c'est la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie , que la loi fait périr avec eux ; d'où l'on peut sûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher encore avec sa maîtresse dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'espérance d'une vie à venir , mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le système des anciens Brachmanes & des Bramines modernes : entêtés jusqu'à la fureur de la métempyscose , cette hypothese favorite des Orientaux , ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche , à un ciron , ni à rien de ce qui respire sur la terre , tandis qu'ils exigent que les femmes soient brûlées solennellement aux obseques de leurs maris , & en craignant de blesser un insecte , ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des supplices : On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées , ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté , on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde ; puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent & passent , sans relâche & sans repos , d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé ; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer , selon eux , dans l'embryon d'une souris , & l'ame de la femme , dans celui d'un chat.

chat. Ainsi les Indous, qui ne devroient point brûler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui aient opiniâtrément retenu cette abominable coutume; ils paient même un tribut annuel au grand Mogol, aux Nababs & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides; & il leur en coûte fort cher pour transgresser le précepte positif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des chrétiens brûler leurs femmes que de voir des Banianes brûler les leurs, si les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un mémoire académique de Mr. Fréret, que ses confreres avoient soutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de semblables sacrifices, disoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes; tels qu'on les expose dans César, dans Strabon, & dans Diodore; mais le seul exemple des Indiens auroit dû les désabuser; puisque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les systèmes théologiques peuvent être en opposition avec les pratiques & les usages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconséquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatisme a quelquefois tellement subjugué la raison & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées se brûler volontairement; mais ces suicides sont rares, & il est certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bûcher, & elles y échapperoient en effet si

les Bramines ne les contraignoient , en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (1). Lorsqu'on lit avec attention les voyages de Tavernier, de Thevenot , de Bernier , & de Chardin , on s'apperçoit qu'on donne à ces misérables victimes de la mode & de la superstition un breuvage qui, en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante , j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte infusion de safran , qui a la vertu singuliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables , & plus vives que celles

(1) On brûle les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le royaume de Guzerate , jusqu'à Agra & Delhy , on les fait asseoir dans une hutte de Bambous & de roseaux secs , où on applique le feu au dehors. Dans le Bengale la veuve dévouée se tient accroupie sur un bûcher , qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre sur son giron ; ceux qui ont des lettres ou des présents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde , les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de la côte de Coromandel , on fait un feu dans une grande fosse de la profondeur de dix pieds : quand la flamme commence à s'élever , les prêtres bourreaux conduisent la femme à reculons , & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant sur le bord du fossé. C'est la mode de jeter dans ces bûchers funebres plusieurs vases remplis d'huile & de résine : mais on ne sauroit dire si cela contribue à abrégér ou à augmenter le supplice : les musiciens , qui savent leur métier , ont soin de faire un si grand bruit avec leurs tambourins , & leurs flûtes , qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel ; on enterre les femmes vivantes , & chaque assistant a la charité de leur jeter un panier de sable. Voyez *Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3. t. 2. à la Haye 1718.* Consultez aussi les *lettres de Bernier.*

que procurent l'opium, le salanum, la graine du chanvre vert, & les autres narcotiques (1)

On fait l'instant où l'ivresse commence, pour jeter les femmes sur le bûcher; & c'est à ce stratagème des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques relations des signes de joie & d'allégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains septentrion aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques: ils emploient des feuilles de tabac, écrasées & réduites en pâte, dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir: on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet: parce que l'âcreté de l'huile & du sel que ce végétal recèle, picotte violemment les parois

(1) Le safran, ainsi que les étamines & les stigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison pris à une certaine dose, & on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulsif, il commence par assoupir & à produire des rêves divertissants, qui finissent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormis sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par les *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets & étouffé ceux qui y couchoient.

& la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux, Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizième siècle, il s'éleva une dispute entre le métis Garcilasso, & les autres auteurs Espagnols qui ont écrit l'histoire du Pérou: ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par force un grand cortège de domestiques & de concubines, qui devoient aller servir leur défunt maître dans les espaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilasso au contraire soutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés, mais qu'ils venoient se présenter d'eux-mêmes pour l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit souvent obligé d'en renvoyer plusieurs qui excédoient le nombre prescrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de sa majesté. Si l'on se rappelle jusqu'à quel point les Péruviens modernes méprisent la vie, on ne sauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande la part de ceux qui se dévouent: s'ils croient fermement, & jusqu'à l'entousiasme, qu'ils ressusciteront sur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de constance que ces hommes obscurs, prétendus martyrs, qui couroient joyeusement aux échafauds, dans l'idée qu'on étoit sauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir insulté les statues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique septentrio-

nale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les Natchez de la Louisiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les François, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prières ni par menaces, empêcher qu'on ne fit un grand massacre aux obseques de ce barbare: on ne tua pas moins de treize personnes des deux sexes, sans compter un enfant qu'on jettoit par-tout où le convoi passoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (1).

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses & folles, on fit asseoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre: on leur servit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poison produisît ses premiers effets, l'assemblée se mit à danser & à faire le cri de mort d'une façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs: on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes soutinrent ce lacet pour l'empêcher de glisser, & trois autres bourreaux le tirèrent par un bout, & étranglèrent ainsi en un instant, toutes les victimes de cérémonie des Canibales: on en-

(1) Voyez l'Histoire de la Louisiane par M. le Page du Pratz. tome III. p. 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont sur la Louisiane, p. 237. & suivantes.

terra leurs corps à côté de la fosse où on jetta celui du Cacique.

Mr. le Page prétend que si les François ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & assassinés, eût été beaucoup plus considérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montezuma qui commandoient à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seule despote. A St. Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes & des seigneurs de l'isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des nations du nouveau continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal : la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & de meurtres solennels, qui font & feront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'histoire du genre humain. Ce n'est pas le système de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mé-

mes organes & les mêmes sens : si nous devons avoir les mêmes organes , il s'ensuit que nous éprouverons les mêmes sensations & les mêmes besoins ; il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutumé d'être caressé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte, puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce sophisme. Observons toutefois qu'un missionnaire de la Propagande, hérissé en théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Espagnols vivants à ses obseques. Le sauvage diroit au prêtre : je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir : si tu veux me retirer de ce système, il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été roi des Natchez dans cette vie, je ne puisse le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence, il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves ; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute le cathéchiste ; mais un philosophe qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit : *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton système est incertain. Le crime ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme*

176 *Recherches philosophiques*

que la nature leur a marqué ? Si tu n'as jamais douté de la toute puissance de l'être suprême ; tu n'as aucune raison pour douter de sa justice, qui ne sauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meurent, lorsque tu cesses de vivre. L'empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphèmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu ; tu envahis les droits du Créateur, lorsque tu prétend régler les instants de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes, ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer, puisqu'ils sont les fils de ton pere. Parce que tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes freres ! Insensé ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorsque le loup leur mange une brebis ; cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir ; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurs en paix, laisse-y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une si forte impression sur l'esprit de l'Américain, qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants : mais, dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes orientales, des personnes sensées qui aient employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y brûler ? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'aient produit aucun effet sensible, puisque la coutume en a triomphé. Oui, il est

possible que la philosophie n'a jamais pu faire entendre sa voix aux Indes, à cause de l'intérêt des Bramines, qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrifiées : ils s'approprient leurs colliers, leurs brasselets, leurs pendans d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bûcher est éteint.

Si le clergé d'Espagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *auto-da-fé*, il n'en feroit pas : on n'est pas gratuitement méchant. Si dans un pays de superstition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne seroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ses prêtres, ces despotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la résurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Asie, en Afrique que les historiens ne le soupçonnent : vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des ustensiles de ménage, des boissons, des aliments, des lumieres & des pieces de monnoie, pour le service des manes ; ce qui prouve incontestablement qu'on y croit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différens systèmes sur la nature de l'ame, adoptés dans les différens pays ; & ce seroit peut-être un moyen pour résoudre la question, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, sur le sentiment des anciens Juifs touchant la résurrection.

Il est vrai que dans le *Vaiicra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun règlement concernant les enterrements, & la sépulture ; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essen-

tiels, ont pu être omis ou oubliés dans des livres où l'on descend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crème. & des cuisses de lievres. Les écritures Hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob & Joseph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été salés pendant quarante jours dans le Natron (1). D'où on peut inférer que ceux qui les ensevelirent de la sorte, adhéroient au dogme des Egyptiens sur la résurrection; & il est très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de l'Egypte, ont toujours persisté dans cette opinion: sans quoi ils n'auroient pas emporté dans la Palestine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la suite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'assure le Rabbain Jacob dans son *Thurim Jora Degha*, chapitre 352 (2). Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jetoient anciennement quelques piéces de monnoie dans le sépulcre des particuliers; puisque Flavien Joseph rapporte que c'étoit une opinion reçue du temps

(1) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron, ou lenitre, pendant soixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Genèse qui dit, au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes:

(2) Chardin assure (tome III. pag. 17.) que les Persans s'imaginent que Danfel a le premier enseigné en Perse le secret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occasion à l'histoire du Dragon dans lequel il injecta du suif, de la poix & des égagropiles.

de Hircan , qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se feroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils ? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts , si l'on y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle , que les chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue ? D'ailleurs la secte des Saducéens , qui nioient la résurrection , étoit une secte nouvelle qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien système universellement cru.

On ne doit pas compter, entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la résurrection des corps , l'usage d'enterrer des enfans vivants avec le corps mort de la mere , comme on fait chez les Onontagues , au Darien , & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage , où personne ne voulant , ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de faim & de misere. La charité des sauvages ne s'étend pas plus loin , & cette charité même est un crime de lese-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant , pratiqué aux funérailles de tant de nations des continents , nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil , & dont il est impossible d'approfondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts , lorsqu'on perd son mari , sa femme , ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos du Para-

guai, les Gauranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau monde ont été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (1). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que chez les sauvages qui habitent à l'occident de Paramaribo, & que les Hollandois nomment *Boken*, il y a des tribus entières qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entièrement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie plusieurs hordes sont restées dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents: ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répétées souvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait aussi eu la coutume impertinente de se tronquer les mains; & s'il est possible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémisphères, si dif-

(1) Voyez les *Relations de S pp*, & les *lettres du B. Cataneo à son frere*.

férents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes absurdités que l'esprit humain puisse concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches sur l'histoire de l'espece humaine, je n'ai trouvé qu'un seul peuple de l'ancien continent qui se soit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs semblables : ce peuple est celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, si connus & si fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

Mr. la Loubere, de l'académie Française, est le premier, si je ne me trompe, qui ait observé cette coutume des Caffres, pendant le séjour qu'il fit au cap de bonne-Espérance, à son retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (1) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres se coupoient un bout des doigts, en sorte qu'on pouvoit voir par l'inspection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a suivi la Loubere, varie dans la description qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord sur le point principal, il me semble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui aient raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

Les Hollandois ont réussi à dissuader aux Caffres de se faire à eux-mêmes un mal cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants ; & ces Africains ont enfin

(1) *Voyage de Siam, tome II. p. 167.*

renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'une testicule qu'ils s'otoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs aïeux n'ont pas agi autrement, comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursius*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus sensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigènes de la Californie, & que c'est à cette correspondance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la géographie, sent le néant de cette hypothèse. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des autres que les Califor-

niens
sur les
entier

Pe
pou
me m
devin
ne ser
qu'on
ineffa
culté
qu'on
ces sa
& les
si cru
suppl
mes à
perde
eu en
se do
n'aur
mari
erran
peup
roit
dont
abus
tater

U
cule
nari
met
me
dan
mit
ami
com

niens & les Hottentots : placés du Sud au Nord sur les deux extrémités du monde, le monde entier les sépare.

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractère ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces sauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un supplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage; ce qui est possible chez les peuples errans, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *Hamac*, quand sa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle: dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, & reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler, pour la première fois, de cette extravagance est France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été & en encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il est vraisemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puisé cette étiquette en Espagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, suo loco viros decumbere jubent, eisque ministrant*, dit-il (1): ce qui revient à ce qu'on a observé parmi les Bréfiens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle est délivrée, n'a rien de plus pressé que d'aller servir son époux alité pour plusieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, assure qu'il a vu pratiquer la même chose chez plusieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent jusqu'au delà des Pyrénées: elle devoit faire fortune, puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu Mr. Boulanger a tâché d'en découvrir la cause, dans son *Antiquité dévoilée*, mais on ne sauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il l'a été dans ses conjectures: emporté par un enthousiasme systématique, il a voulu soumettre les faits à ses idées, au lieu d'accommoder ses principes aux faits.

(1) Lib. III. p. 174.

» E
 » dit
 » lit,
 » cho
 » Stra
 » re
 » biza
 » Pon
 » com
 » hor
 » être
 » d'au
 » édi
 » dan
 » reu
 » qu'
 Po
 qu'il
 l'obje
 Pour
 avec
 qu'il
 natu
 fible
 Si
 men
 l'égl
 les f
 au
 On
 soui
 supp
 frui

» En Amérique, chez quelques sauvages,
 » dit-il, l'usage veut que le mari se mette au
 » lit, lorsque sa femme est accouchée. La même
 » chose se pratiquoit chez les Célibériens suivant
 » Strabon, & dans l'isle de Corse suivant Diodo-
 » re de Sicile. Pour expliquer une coutume si
 » bizarre d'après notre système, il semble que
 » l'on doit regarder cette conduite du mari
 » comme une sorte de pénitence, fondée sur la
 » honte & le repentir d'avoir donné le jour à un
 » être de son espece. Cette conjecture paroît
 » d'autant plus fondée que, suivant les lettres
 » édifiantes, citées dans la note, le mari pen-
 » dant sa retraite observe un jeûne très-rigou-
 » reux, & s'abstient même de boire, en sorte
 » qu'il maigrit considérablement (1). »

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce
 qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour,
 l'objet de sa tendresse, le sang de son sang ?
 Pourquoi seroit-il pénitence pour avoir couché
 avec sa femme, puisqu'il savoit, en se mariant,
 qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre de la
 nature ? En vérité, tout cela est incompréhen-
 sible pour nous.

Si le système de Mr. Boulanger est absolu-
 ment destitué de réalité à cet égard, pourquoi
 l'église Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que
 les femmes qui ont accouché, soient purifiées
 au moment qu'elles rentrent dans les temples ?
 On suppose, par conséquent, qu'elles sont
 souillées; ou ce qui est la même chose, on
 suppose qu'elles ont péché en concevant leur
 fruit, ou en se délivrant de leur fruit; on a

(1) *Antiquité dévoilée par les usages.* Liv. II, chap. III,
 page. 117. in-4°. Amsterdam 1766.

donc attaché au mariage un préjugé qui, tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du philosophe François.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit souillées par l'épénchement du sang qui accompagne & suit les couches : & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal sain, habité par un peuple mal - propre & dégoûtant : l'église Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaiques, a transporté à l'ame la souillure du corps ; parce qu'il est dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cause du péché : ce qui a un sens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la femme, & non du mari, à qui ni les chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En lisant attentivement ses *Recherches sur le Despotisme Oriental*, & son *Antiquité dévoilée*, qui n'est qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de son système. Cependant je ne saurois m'en persuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire sur l'imagination des mortels consternés tous les effets qu'il déduit de deux causes, jusqu'à rendre les parents honteux lorsqu'il leur naissoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhension de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la circoncision ; comme s'ils avoient eu

un vic
individ
langer
plus an

Je n
ter à la
tant de
meres
releve
mérite
mes vi
vienn

N'e
maris
ner à
part à
mes,
& d'ai
qu'on
mis a
prépu
gation
de let
au je
leur
lent ;
ne di
nence
dont
volur
Bréfi
de le
plus

un violent remords pour avoir engendré des individus de leur espece, ainsi que Mr. Boulanger le suppose dans le chapitre où il traite plus amplement de la circoncision.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour insulter à la mémoire de ce savant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimères, & jaloux de celles des autres : je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute : les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en souviene.

N'est-il pas plus raisonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre ? C'est à cette prétention singuliere qu'on doit attribuer leur retraite : ils se sont mis au lit pour se refaire de leur lassitude, & se préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'espece ; comme si le premier produit de leur amour les eût énérvés & abattus. Quant au jeûne, qu'on dit qu'ils observent pendant leur repos, il n'y a que les Jésuites qui en parlent ; les autres auteurs anciens & modernes ne disent pas un mot de cette prétendue abstinence : au contraire, le naturaliste Pison, dont l'autorité vaut bien celle des cent trente volumes de lettres édifiantes, rapporte qu'au Brésil les maris alités, à l'occasion des couches de leurs femmes, se font servir les mets les plus succulents (1). Quand on a questionné ces

(1) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco dicumbit*

barbares sur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuisoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu suffit pour donner à mon sentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illustre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On fait que les éclipses de la lune & du soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les superstitieux ; on fait encore que les Romains & les Grecs faisoient, pendant ces instants d'obscurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des sonnailes, des poëles & d'autres instruments rauques & grossiers. Il est bien surprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'histoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faisoient un bruit pareil dans des circonstances semblables. Rassemblant tous les tambourins, les trompettes, ils en sonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacophonie ils fouettoient leurs chiens & les faisoient hurler. On a encore retrouvé cet usage en Asie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne se contentent pas de crier, de battre & de sonner pendant les éclipses ; ils se baignent encore dans le Gange, cassent leur vaisselle, & font tant de contorsions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'est pas facile de savoir comment tant de nations, placées à de si grandes distances les

*primis à partu diebus, & puërpera instar bellariis & epulis
vultur. Historia Natural. Brasiliae, p. 14*

unes de
qu'on
ble ; ca
n'incite
le port
attriste
que l'a
animau
pendan
& gard
ce que
sécurité

Il f
Péruvi
la natu
aient
qu'ils
dans l
fomme
noit ce
te. S'il
ques a
cours
l'expé
enseig
empê
qu'on
qu'ils
se liv
dans
dans
les co
ce, &
dont
genre
Po
la sub

unes des autres, ont pu se rencontrer au point qu'on les soupçonneroit d'avoir conspiré ensemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à se taire, parce que les ténèbres attristent: & que la tristesse est muette autant que l'alégresse est parlante. Aussi voit-on les animaux qui paissent dans les prés, se retirer pendant les éclipses sous les haies & les arbres, & garder un silence morne & profond jusqu'à ce que l'illumination recommence: ou que l'obscurité se dissipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens aient eu des idées bien conformes sur la nature de la lune & du soleil: il faut qu'ils aient pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étoient qu'un sommeil ou un assoupissement subit qui surprenoit ces créatures au milieu de leur course céleste. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des instruments, l'expérience journalière leur ayant tant de fois enseigné que le son d'une trompette ne sauroit empêcher une masse suspendue de tomber, lorsqu'on la détache. Il n'est pas probable non plus qu'ils se soient imaginé que le soleil & la lune se livroient des combats, & s'entre-choquoient dans les cieus; puisqu'il ne seroit venu alors dans l'esprit de personne de crier pour séparer les combattants: on auroit plutôt attendu en silence, & en tremblant, la décision d'une querelle dont dépendoit le destin de la terre, & le salut du genre humain.

Pour approfondir les causes de ces erreurs sur la substance des astres & des planetes, il faut

es
uite, ils ont
eurs forces
devenoient
mon senti-
ut exiger
le péniten-
stre auteur
cette cou-

& du soleil
er les igno-
ore que les
endant ces
carne avec
poëles &
fiers. Il est
auteurs qui
onviennent
uviens fai-
constances
mbourins,
ntrance, &
fouettoient
n a encore
les Indiens
se conten-
onner pen-
ore dans le
ont tant de
des furieux
ent tant de
stances les

ariis & epulis

observer que c'est le mouvement de ces corps, emportés selon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matière morte : ils se meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit, donc ils sont animés, puisque l'état d'inertie & de repos est l'état naturel de la matière brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puissance invisible du premier moteur qui fait rouler, à son gré, ces masses énormes dans les espaces du firmament, cela n'est point surprenant; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais savoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils servent. Le mal physique & le mal moral, répandus à pleines mains sur notre planète, ne nous permettent gueres de croire que les autres globes qui nous environnent, en soient exempts; tandis que l'existence d'un être intelligent nous est autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature aussi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris alités à l'occasion de l'accouchement de leur femmes, & de la cérémonie usitée pendant les éclipses, prouve que les erreurs en matière de physique n'ont jamais entraîné de grands abus; pendant que les erreurs en morale ont ensanglanté la terre, après avoir avili la raison : & c'est un motif de plus pour s'en défier.



De l'usage

Un

DANS
 nuation
 mémoi
 nées de
 tions fa
 cussion
 nous ra
 nous n
 que no
 mieux
 ments
 jours d

L'en
 haute
 siècles
 dation
 avant
 mier
 l'or su
 avec u
 Ce
 l'inver

(1)

SECTION III.

*De l'usage des fleches empoisonnées chez les peuples
des deux continents.*

Unge et tela manu , ferrumque armare veneno.

Virgil.

DANS cette section , qui n'est qu'une continuation de la précédente , nous inférerons un mémoire fort détaillé sur les fleches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémispheres. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité , nous rapprochera de l'histoire naturelle , dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret , parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raisonnements qui , quelque justes qu'ils soient , ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envenimées est de la plus haute antiquité , & étoit connu en Asie plusieurs siècles avant Alexandre , en Italie avant la fondation de Rome , & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européen qui s'inclina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau monde , fut tué avec une fleche empoisonnée (1).

Ce fatal secret a précédé , dans tous les pays , l'invention du fer : lorsque les dards armés de

(1) Le comte de Fogéda.

pierres, de dents, de cornes, & d'arêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuguier ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guerres nationales des sauvages. On trouve cependant dans l'histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envénimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites aient été empoisonnées pour le service des batailles & des sièges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la tactique & de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à fleches empoisonnées, l'inquiéterent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en subjuguier d'autres. Les Américains, comme les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux : il semble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de se retirer du continent dans les isles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs filets ni avec leurs dards envénimés,

envenimés des Portois : Les l'histoire les uns a main. On les Perga fit les Li ville de mitif ; n s'en soit re que le

Il est spécifique res ; car à cet éga tainement un passa dès ce te parvenoi poison q vrai, & il ne faut voit-on nets des la pointe dans la tir : elle gratigne

(1) Lit

On pré par le suc alkalin, l To

envenimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, & des Hollandois: Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres, esclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Annibal vainquit les Pergames avec des vipères, qu'Amilcar défait les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du *Solanum dormitif*; mais ces stratagèmes, en supposant qu'on s'en soit réellement servi, sont d'un autre genre que les traits venimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet égard par Pline le naturaliste, soient certainement inefficaces, on voit cependant, par un passage du médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-là, qu'en sucant les blessures on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la fleche y avoit déposé (1). Cela est vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-on souvent, dans les arsenaux & les cabinets des curieux, des personnes qui mettent la pointe d'une fleche empoisonnée bien avant dans la bouche, & la sucent sans s'en ressentir: elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucu-

(1) Lib. V. cap. XXVII. Folio. 72.

On présume que la salive qui s'introduit dans la plaie par le sucement, contribue aussi à détruire, par son sel alkalin, l'action du poison.

ne incision, il n'y a pas de danger, & c'est inutilement qu'on se sert de gants pour manier ces sortes d'instruments. Il y auroit cependant de la témérité à assurer que toutes les plaies envenimées peuvent se guérir par le moyen du sucement, les armes pouvant s'empoisonner de tant de façons différentes, & les unes ayant sans comparaison plus de violence que les autres, à raison des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont presque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral; ce qui prouve que Mr. Mead s'est trompé, lorsqu'il a dit que les poisons pris d'entre les minéraux surpassoient tous autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le suc d'un arbruste, & de deux arbres différents, que nous allons décrire successivement. Le plus dangereux est le mancanillier (1), ou le hippomane végétal de Brown; c'est un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers: l'endroit où il se plaît le plus, & qui semble être son sol natal, est l'isle de St. Jean de Porto-Rico; on le rencontre aussi, mais moins abondamment, dans les Antilles, & sur quelques plages du continent: on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, est revêtu d'une écorce lisse & tendre; ses fleurs mâles & fe-

(1) Quelques auteurs nomment cet arbre *Moncelinier*, & d'autres plus fautivelement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anille, il est certain qu'on doit prononcer Mancanillier: aussi le pere Plumier, dans ses *nova plantarum Americanarum genera*, N^o. 50. lui donne-t-il le nom de *Mancanil*.

melles,
en chato
baie sph
peinte si
sous la
inégale
ments,
est parf
étant for
tous les
leurs ca
arbre fu
mais ell
qui tran
on l'obl
Quand
n'ose m
darde p
& exam
a toujou
Mancani
rissent,
tombe
fleurs ét
les feuil
ce qu'el
Les sa
arbres,
peur qu
ou ne le
emploie
me liqu
fluide d
gées au
est un
fleches,
donner

melles, d'une nuance rougeâtre, sont rangées en chaton sur un même épi : son fruit est une baie sphérique, très-charnue, succulente, & peinte sur l'épiderme comme la pêche chauve : sous la pulpe on découvre une noix raboteuse, inégale, qui a depuis six jusqu'à douze logements, & un noyau dans chacun quand le fruit est parfait : mais cela est rare, ces noyaux étant fort sujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont plusieurs cloisons dans leurs capsules féminales. Les feuilles de cet arbre funeste ressemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une substance laiteuse qui transpire par l'action de la chaleur, comme on l'observe dans tous les *végétaux lactescents*. Quand ces feuilles sont au grand soleil, on n'ose manier les branches : quand le soleil ne darde pas dessus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à son aise. Cependant il y a toujours de la témérité à se reposer sous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleurissent, à cause de la poussière prolifique qui tombe copieusement du grand nombre des fleurs étaminées : d'ailleurs la rosée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les sauvages qui vont inciser le tronc de ces arbres, ont soin de se couvrir le visage, de peur que l'éjaculation de la sève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort subite : enfin, ils emploient les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'euphorbier. On reçoit le suc fluide du mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc ; & après que cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des fleches, qui acquièrent par-là la propriété de donner la mort la plus prompte possible à tout

animal qui en est légèrement blessé, ou même égratigné. On a essayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoisonnés en Amérique; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un siecle & demi.

Les premiers Espagnols qui voulurent soumettre les Caraïbes, ayant souvent ressenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poisons, & s'imaginèrent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Espagne avec tant d'éclat que Philippe II fit faire des expériences en sa présence sur des chiens, dont on frota les plaies avec du tabac broyé, (1), mais l'illusion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu spécifique n'étoit pas infailible.

On a été assez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il soit administré immédiatement après la blessure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de sel, ou à son défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'est d'un enfant sauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce secret, après l'avoir questionné long-temps sur les moyens qu'on employoit dans son village, lorsqu'on étoit blessé par un trait enduit de ce suc redoutable.

Quoique le sel gemme, ou marin, fuffise pour prévenir la mort, on pourroit se servir, avec encore plus de succès, du sel de vipere,

(1) Voyez Monardès, *historia medica novi orbis*.

ou de
alexip
semb
Le
dans
véné
ou la
de la
rais
duit
à la
plut
se de
renc
raiso
usagi
les d
petit
au n
me.
liane
seroi
bien
cine
roue
gran
vage
& pa
via
son
vent
il bi
opér
& it
M
béju
de

ou de celui de corne de cerf, dont la qualité alexipharmaque est bien connue dans des cas semblables.

Le second Sujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une substance vénéneuse pour oindre les armes, est la liane, ou la béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la nature un écart si singulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la méprise des observateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuste dans le temps de sa floraison. Les mémoires manuscrits dont j'ai fait usage, assurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, aux-quelles succèdent de petits fruits de la forme d'une fève, contenus, au nombre de trois, dans une capsule piriforme. Si les caractères particuliers de toutes les lianes Américaines étoient mieux constatés, il seroit facile de décider si cette observation a été bien faite. Quoiqu'il en soit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands marabouts, ou des chaudrons à la sauvage, jusqu'à ce que le suc extrait s'épaississe, & parvienne à la consistance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuisson, sont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: aussi est-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

Mr. de la Condamine prétend qu'outre la béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente especes d'herbes pilées: il se peut

ou même
Europe,
oient été
vu, avec
venin n'a-
un siecle

rent sou-
essenti les
à une in-
rent enfin
du tabac.
agne avec
des expé-
dont on
yé, (I),
s'aperçut
n'étoit pas

ur appren-
pourvu
it après la
es pilées
is à quatre
fant sauva-
ce secret,
nps sur les
illage, lors-
it de ce suc

rin, suffise
it se servir,
de vipere,

que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poison; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la seule liane, sans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant sur la pointe d'une fleche qu'on plonge dans du sang frais: s'il ne s'ensuit pas une coagulation instantanée, la drogue doit être encore plus concentrée; & on la remet au feu pour l'épaissir davantage, en la tournant continuellement avec une spatule de bois. Quand elle est assez cuite, on la verse dans de petits pots qu'on distribue aux chasseurs, qui l'emploient pour tuer le gibier; car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres aient jamais attenté, avec ce fatal secret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes qui en faisoient anciennement un grand usage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut se conserver long-temps; & les fleches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaisante au bout de trois ans, & tuent encore alors, en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces fleches sont de deux especes; les grandes qu'on décoche avec des arcs, & les petites qu'on souffle par le moyen d'une sarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Il est fort remarquable que cette méthode de souffler des traits envenimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux, tandis qu'on sait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans plusieurs cantons du Sud de l'Asie, & principalement dans les isles de l'Archipelade Indien, comme on le dira

dans l'i
sar &
m'étois
les Euro
ques pe
sarbacan
j'ai cor
pondu
temps
les bor
fleuve

Le f
préparé
ser, a
portan
dont il
au sang
bite,
crétiou
guins,
de vin
l'anima
que si
jet d'e
fermer
oreille
tes (1

On
dange
enven
le san
Occid
se noi

(1)
à l'arti

dans l'instant , en parlant des alènes de Macassar & d'Achem. Frappé de cette analogie , je m'étois d'abord imaginé que les Negres , ou les Européens mêmes , avoient enseigné à quelques peuples du nouveau monde l'usage de ces sarbacanes ; mais des personnes instruites , que j'ai consultées sur mon sentiment , m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent sur les bords de l'Esquibé , de l'Orénoque , & du fleuve des Amazones.

Le sauvage qui veut se servir de ces traits préparés selon le procédé qu'on vient d'exposer , a soin de les mouiller de salive , en les portant à sa bouche sans crainte ; car le poison dont ils sont armés , n'agit que lorsqu'il est mêlé au sang , où il occasionne une coagulation subite , ou , ce qui est la même chose , une sécrétion de la lymphe d'avec les globules sanguins , & à-peu-près comme feroit une goutte de vinaigre versée dans un vase rempli de lait : l'animal blessé tombe mort plus précipitamment que si on lui avoit seringué dans les veines un jet d'eau-forte , qui a aussi la qualité de faire fermenter & grumeler le sang jusques dans les oreillettes du cœur , en moins de deux minutes (1).

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces fleches envenimées , dont toute l'action se borne à figer le sang : aussi les Européens établis aux Indes Occidentales ne se font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes , & d'autres animaux tués

(1) Voyez *Conférences sur les sciences ; de l'an 1662 à l'article Nutrition.*

un moment auparavant avec ces instruments : & depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trouvé (1). Cependant ce venin agit sur les hommes comme sur les animaux ; & dans l'un & l'autre cas, ses effets sont également prompts, également funestes : mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opere pas, & ne sauroit opérer.

Les symptômes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne different pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipere. Le sang caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, & y produit un gonflement excessif : d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le sel & les différents contre-poisons indiqués à l'article du mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le savent tous les naturalistes qui ont eu connoissance des essais faits à Leide, en 1744, avec des fleches empoisonnées, rapportées du nouveau monde par M. de la Condamine, qui piqua, en présence de feu Mr. Musschenbroek, & de

(1) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, sous la dent la pointe envenimée dont s'est servi le chasseur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

M. Va
celui à
pira en
na, m
tard. Il
& le fr
ces exp
pêché c
me on
ravant
où l'or
homme
impreg
possible
de, on
doit p
atteint
est im
qui de
le con
d'être
moyer
singes
dans l'
vent p
blessés
sans v
Un
frappé

(1)
le font
me le f
Il sem
l'instan
laisse p
ucres.

M. Van Swieten & Albinus, deux poulets ; celui à qui on ne fit pas avaler du sucre, expira en six minutes, l'autre, auquel on en donna, mourut seulement quelques instants plus tard. Il se peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort sensible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de janvier aient empêché ce préservatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, située dans la Zone torride, où l'on a souvent sauvé, avec le sucre, des hommes & des animaux blessés par des traits impregnés du venin de la Béjuque (1). Il est possible aussi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à servir le remède, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la fleche, l'activité du suc dont elle est imbue étant si grande qu'un homme blessé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poison, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on lance, par le moyen d'une sarbacane, de ces alènes à des singes perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'instant même de leur chute, & ne vivent plus en touchant la terre : les tigres ainsi blessés font deux ou trois tours, & tombent sans vie.

Un voyageur qui se sentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une

(1) Comme je ne suis pas médecin, je laisse à ceux qui le sont, l'honneur de nous expliquer par quel mécanisme le sucre de cannes produit des effets si surprenants. Il semble que cette substance agisse sur le sang, dans l'instant même qu'on l'avale ; car la vivacité du venin ne laisse pas à l'estomac assez de temps pour digérer ce sucre.

forêt de l'Amérique, & qui ne seroit pas à portée de se procurer au plus vite du sucre ou du sel, n'auroit d'autre ressource que de fucer sa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la salive, & en extraire jusqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une seve venimeuse, que les trois autres parties du monde connu : j'en aurois même inféré ici la liste, si je n'avois craint de trop m'écarter du sujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'ahouai-guacu, dont le suc sert aux mêmes usages que celui du mancanillier, & de la liane des marais.

L'ahouai est un grand arbre (1), toujours vert, d'un beau port, qui croît aux isles & dans le continent austral de l'Amérique : ses fleurs incarnates, du genre des monopétales régulières, ressemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium*, ou du laurier-rose, qui est de la même famille : elles sont suivies par des fruits en poire qui renferment un osselet triangulaire, & fort dur ; dans lequel est cachée une amande, qui étant desséchée, résonne comme la pierre d'aigle ou l'étite. Cet arbre contient un suc laiteux, extrêmement âcre & nuisible. Il est bien étonnant que la nature n'ait produit aucun végétal lactescent dont le lait, pris à une certaine dose, ne soit un poison pour les hommes (2), tandis qu'il n'y a aucun animal connu, dont le lait, à quelque dose

(1) On connoît en Amérique deux espèces d'ahouais, le grand auquel on donne l'épithète de *Guacu*, & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri* ; il sert aux mêmes usages.

(2) Entre tous les végétaux t.thymales, ou lactescents,

qu'on
Notre
sucrés
rique,
& qui
roit de

Les
corps
font
qu'em
l'aubie
est le
compo
autant
res,
cifique
en ret
qui v
à con
provi
lis pe
Bresil

Ap
funesi
conce
quelq
certai

depu
occaf
Suma
pas p
poiso
Mon
miner
j'igno

qu'on le prenne, soit nuisible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits sont si sucrés, recèle une substance laiteuse, fort caustique, qu'on fait entrer dans les vésicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui osent faire des incisions au corps de l'ahouai pour en recueillir la seve, sont contraints d'user du même stratagème qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du mancanillier, parce que le danger est le même. On épaisit cette liqueur pour en composer le venin des armes, qui agissent avec autant de promptitude que les alènes des Cavernes, & les traits des Caraïbes: le meilleur spécifique qu'on ait découvert jusqu'à présent pour en retarder les effets, est la racine de *caa-apia*, qui végète au Brésil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'histoire naturelle de cette province, par Pison & Margraff. Les sels alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Brésilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funestes du grand ahouai, il est difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la transplantation.

depuis la campanulle jusqu'au figuier, sur lesquels j'ai eu occasion de faire des essais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges dont la seve laiteuse ne m'ait pas paru fort âcre: cependant c'est indubitablement un poison, ainsi que le suc du *Samach Rhus*, *mytifolia*, *Monspeliaca*; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette dernière plante, qui differe tant de l'autre, j'ignore si elle contient une seve laiteuse ou non.

& les foins de la culture ; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages contrées des végétaux utiles & bienfaisants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

Si de l'Amérique on passe aux Indes Orientales, on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plupart des isles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indoustan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis : quelques autres peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cause du venin de leur javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour assassiner des hommes à l'honneur du prophète, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le signalement du sujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matière vénéneuse ; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lactescent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *chark*, & qui croît abondamment sur le golfe Persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion : quand le vent le frise ou le secoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuisible, & à-peu-près comme l'*hippuris*, & la *conserva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs. Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, *gulbad-samour*, ou fleur qui empoisonne le vent (1) ; il porte des

(1) *Voyage de Perse. Tome III, page 12 in-4^e.*

grappes
ment ca

Dans
Pégu, l
de Java
canjare
doigts
baïonne
dans la
pointe
mier ra
trumer
la moit
mains
plus d
les pé
retour
grenat
l'opium
enven
trent
incirc
compa
d'Occ
Cette
depuis
dousta
coups
dont

(1)
tuer,
dois,
minut
coup
d'un f

grappes pleines d'un lait fort épais & excessivement caustique.

Dans la péninsule du Gange, à Malaca, au Pégu, sur les côtes de la Chine, dans les isles de Java & de Sumatra, on trouve les *crics* & les *canjares* : ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle; on pose les doigts sur le premier rayon, & le pouce sur le second. Ces instruments, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, sont, après les stilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les pèlerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagréate, la tête démontée par les vapeurs de l'opium & du fanatisme, ils saisissent les *crics* envenimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européens & d'étrangers infidèles ou incirconcis (1), par une fureur qu'on ne sauroit comparer qu'à celle de nos anciens scélérats d'Occident, connus sous le nom de Croisés. Cette barbarie religieuse a beaucoup diminué depuis que les Anglois dominant dans l'Indoustan, & qu'ils font tuer ces enthousiastes à coups de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce monde a si besoin.

(1) Au siècle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-sept coups de *Cric*, treize marelots Hollandois, & en blesser encore quatre à mort, en moins d'une minute. La sentinelle du vaisseau tua ce malheureux d'un coup de fusil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un saint Martyr dont on revere encore les cendres.

On soupçonne que la plupart de ces armes Indiennes sont enduites du venin des serpents profanes, ou qui ne font pas partie du culte idolâtre, comme les vipères à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent incontestablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *geccho*, assure que les insulaires de Java en tirent le sang & le venin, pour en frotter leurs traits si redoutables ; ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des fleches (1).

Le lézard *Geccho*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique, & on le range dans la classe des salamandres-titymales, ou a fuc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de vert de mer : son caractère est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il fuint des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enlève la peau de la main, & gangrene les chairs. On a découvert que le contre-poison de sa morsure est la racine du *safran de tierra*, ou le *curcuma* ;

(1) *Historia Naturalis India Orient. Lib. V. cap. 5.*

ce qui
aussi f
vanois

La
avec l
les In
ou un
tique
& des
religio
physic
chapp
bile.
y pro
curcum
savon
un ar
tromp

C'e
au raj
rible
Il y c
du g
des a
miell
qui f
ceper
genfc
que
est m
du c
mede
qu'H

ce qui me fait présumer que ce spécifique peut aussi servir contre les blessures des traits Javanois.

La coutume de se teindre le corps en jaune avec l'infusion du *curcuma*, si commune chez les Indiens, n'est point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique salutaire contre la piquure des serpents & des insectes. Les mœurs, ainsi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au physique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un observateur mal-habile. Le *rocou*, dont on se peint en Amérique, y produit à-peu-près les mêmes effets que le *curcuma* dans les Indes Orientales : au moins savons-nous que cette substance colorante est un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'instinct des sauvages.

C'est dans l'isle de Macassar qu'on possède, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible secret pour l'empoisonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'est pas du genre des mancanilliers, mais de celui des ahouais Américains, d'où il découle un miellat brûlant & vénéneux qui dévore ceux qui se reposent sous ses branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argensola rapporte à ce sujet (1) : il soutient que du côté de l'Orient l'ombre de ces arbres est mortelle, si l'on n'a soin d'aller se poser du côté de l'Occident, où l'ombre est le remède du premier venin : ce conte est si puérile qu'Hérodote & Elieen l'auroient dédaigné. Les

(1) Conquête des Moluques, T. I, p. 30.

végétaux nuisibles qui ont une forte transpiration, comme les lactescents, sont plus dangereux du côté que le soleil darde que de l'autre; & voilà à quoi se réduit le merveilleux de l'auteur Espagnol. C'est avec le suc distillé de cette espèce d'ahouai, qu'on envenime les petites fleches à sarbacane qu'on connoît sous le nom d'*alénés de Macassar*, & qui agissent avec une promptitude presque incroyable: on en a éprouvé en Europe: & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere Tavernier n'est pas une fiction, comme on l'a prétendu si long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit roi de Macassar vers l'an 1560, essaya un de ces traits sur un Anglois condamné à mort pour crime d'assassinat: ce prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une fleche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux chirurgiens, un Anglois & un Hollandois, armés de leurs bistouris: Tavernier pria alors *Sumbaco* de blesser le patient au gros orteil du pied droit; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un roi. A peine la pointe, élançée de la canne, eut atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison relativement au reste du corps; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglois expira dans des convulsions (1).

(1) *Voyage des Indes*, Livres III. chap. 19. Tome II,

Ce fait
ment me
plus effe
Ils auroi
du crimi
y verser
à l'intéri
l'eût fait
inutile q

Après
baco dit
connoiss
qui ne
puisque
sa forte
de cano

Il pa
foutenu
cassar é
noix M
font to
dien, e
titieux
avérée

(1) C
Linscot
peut au
L'em
florins
que des
où elles
font all
échouer
crédit
nom. C
hétéroc
avec le
ou des

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ ferrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sum-baco* dit que lui seul, dans toute son isle, connoissoit le véritable préservatif de ces fleches, qui ne lui furent pas d'un grand secours; puisqu'en 1665 les Hollandois vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept mille boulets de canons:

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du roi de *Macassar* étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en font tous les princes des isles de l'Océan Indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien avérée (1)

(1) Clusius, Garcias du Jardin, Acofta, Laval, & Linscot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique: on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de M. Speck.

L'empereur Rodolphe II, présenta jusqu'à quatre mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne sont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles essuyent une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remèdes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés, & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatants, des jongleurs, ou des fourbes.

Neuhof, ce voyageur si versé dans l'histoire naturelle, rapporte que les Hollandois, ayant été blessés à Macassar par des pointes envenimées qu'on leur souffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remède que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine : les essais qu'on en fit, produisirent très-souvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au sel alkali, contenu dans cette matiere ainsi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principale symptôme qu'on remarque dans les personnes atteintes de ces alènes, est une extase violente : elles paroissent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverse : leurs chairs, dit Bontius, se corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exosser leurs corps à la main, & en faire des squelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'isle de Java pendant plusieurs années, & qu'il ait eu plus d'occasions que d'autres pour s'instruire ; j'ose néanmoins supposer qu'il y a de l'exagération dans son rapport ; puisqu'on ne peut entrevoir dans ces fleches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte possible de cailler le sang : cette coagulation occasionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où résulteroit, en si peu de temps, une putréfaction si subite, & la solution totale des attaches des muscles, si tenaces dans les corps saints ? Bontius a prudemment laissé ce problème à résoudre aux médecins de la postérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le justifier, est sans doute l'exemple du *serpent pourrisseur*, ainsi nommé à cause du singulier effet de sa mor-

sure, qui
attaqué ;
au reste
arriva à
espece de
mons le
marche d
l'Afrique

Outre
ont enco
ment em
& avec
glands r
auroient
que le
Siamoise
tenteren
rieux en
en les
affronter
tale (1)

Chez
petites
far : en
vingtain
Holland
après,
des pa
qu'ils f

(1) O
se serv
pour se
que de
assoupi
alerte,

sure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué; mais cela ne s'étend pas sur le champ au reste du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain, piqué par une espèce de serpent pareil à celui que nous nommons le *pourrisseur*, pendant la prodigieuse marche de l'armée de Caton par les déserts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à sarbacane, les Macassars ont encore des *crics* & des poignards également empoisonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec lesquels ils firent, au siècle passé, de grands ravages dans le royaume de Siam, qu'ils auroient envahi sans le chevalier de Forbin, que le hasard avoit mis à la tête des troupes Siamois. Il est vrai que les Macassars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendu furieux en prenant de fortes doses d'*opium*, qui, en les aveuglant sur le danger, les faisoient affronter la mort avec une intrépidité brutale (1).

Chez les Achémois on se sert aussi de ces petites fleches du calibre de celles de Macassar: en 1670, le roi d'Achem en donna une vingtaine à M. Croke, président du comptoir Hollandois de Surate, qui, plusieurs années après, les souffla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

(1) On fait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, se servent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour se procurer un courage artificiel, C'est un prodige que de voir une même drogue, prise à une certaine dose, assoupir l'homme, & prise à une dose double, le rendre alerte, vif & furieux:

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylon, où l'on tire la matiere vénéneuse du *Nerium* ou du laurier-rose, qui a une qualité fort malfaisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance venimeuse dont ils frottoient les fleches à chasser le cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter : les changements des noms, & l'incuriosité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la botanique. M. Linneus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum* (1), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses ; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline ? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin ; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (2). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espece d'ellébore,

(1) *Systema Naturæ* Ed. X^e N^o. 1128.

(2) Picard prouve, dans sa *Priscæ Celtopædia*, p. 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois qui signifie une espece de plante inconnue de nos jours.

de morell
entrer en
noit en f
tant plus
sion d'ell
endroit,
pour oin
d'attendr

Indépe
tinée à b
d'autres
& dont
peu de
d'hui en
le *Frute*
nifestem
le port
celui d
tronc,
donnoit
y trem
cet arb
caprifig
vence
teux e
peau d
corrod
fait ca
pris. C
doute
qu'une
dans I

(1)
ci fico
unde pi
effumd

de morelle, ou de jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament; je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs fleches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France; ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier; mais son fruit étoit comme celui du cornier: quand on déchiquettoit son tronc, il en ruisseloit une seve abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (1). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le caprifiguiier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le suc lacteux est un puissant caustique: il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & redissout quand il est pris. Ces propriétés du caprifiguiier ont dû sans doute produire d'affreux symptomes, lorsqu'une fleche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

(1) *Hic etiam fides est adhibenda, arborem in Gallia nasci fico simillimam, fructum autem corno similem gignere; unde pharetræ fabricantur: eam, si incidas, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem. Lib. IV. p. 138.*

ans l'isle
énéneuse
e qualité
feroit à
blessures
es, & le

ture des
irs sau-
mployés
la plus

ne livre,
eum une
ient les
vons pas
Limeum
s noms,
tribuées
porté la
que. M.
lonne le
dans la
t de pe-
uleuses;
lante de
eurs, le
atin; ce
nmenta-
ivant du
ellébore,

ia, p.174,
gaulois qui
ours.

214 *Recherches philosophiques*

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espece de plante dont se sont servis les peuples de la Corse, de la Sardaigne, & de l'Italie : c'est, dit-on, l'aconit : mais il y a au moins quarante sortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique ; & ces quarante especes appartiennent à trois classes botaniques, bien différentes entre elles. Ce n'est point mon intention de discuter ici ce conflit de noms & de choses : il suffit que la plupart des auteurs nous apprennent que le *Thora valdensis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare puisqu'elle a été si mal observée : on peut même soupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue : car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : M. Valmont le répète dans son excellent dictionnaire de l'histoire naturelle que nous avons consulté à ce mot, il y a lieu d'en être surpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractère de la famille des renoncules, auxquelles le *Thora* est apparenté de l'avis de M. Valmont même.

Il croît dans les isles de la Méditerranée, sur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Plin & Théophraste paroissent l'avoir ignoré, ainsi que Dioscoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit succéder des semences nues, rangées comme dans les renoncules : la racine est formée de dix petits tubercules charnus en fuseau, qui viennent s'unir à une espece de couronne d'où part une

tige grêle
de grande
venimeuf
à racines
prend da
de sa vir
jardins,
encore u
aconit,
conséque
plus lu
vulgaire

L'exp
employé
des Pyr
armes d
baïonnet
de succ
louis &
automn
foible :
ce qui
qui éta
le sang
avec de
Les
ciens p

(1) I
auquel i
Il ne di
par sa p
contre-
racines
Quar
aux qua
sais qu'

tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel est le *Thora*, la plus venimeuse de toutes les plantes Européennes à racines tubéreuses, sur-tout quand on le prend dans son sol natal; car il perd beaucoup de sa virulence par la transplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve; & c'est encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux aconit*, par une méprise qui n'est pas sans conséquence dans un auteur si répandu, & plus lu peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expression des racines du *thora* est encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chasse, comme les piques & les baïonnettes: on la mêle aussi, avec beaucoup de succès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant sa floraison elle est trop foible: on en écrase les racines sur une pierre, ce qui produit une espede de bouillie épaisse, qui étant caustique & corrosive, décompose le sang des animaux qu'on blesse légèrement avec des armes qui en sont enduites (1).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, sont les aconits-

(1) Dodonée décrit une seconde espede de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithete de *Valdeusis*. Il ne differe de celui dont nous venons de parler que par sa petitesse, & sert aussi à envenimer les traits: son contre-poison est l'huile d'olive. On conseille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quand à l'*Anti-Thora*, il ne semble gueres répondre aux qualités surprenantes qu'on lui a attribuées, & je fais qu'on doit se défier de tout ce qu'on en a écrit.

napels, & sur-tout l'*aconitum - cynodonum*, comme le dit expressément Dioscoride (1).

Le géographe Strabon, que nous avons déjà cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée si fameuse par ses poisons & ses empoisonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ses fleches d'un venin fort singulier, qui ne tue pas seulement les personnes blessées, mais qui répand encore une odeur si pénétrante & si nuisible qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (2). Il est impossible de deviner ou de concevoir comment on a pu composer une drogue dont la puanteur n'agissoit que quand la fleche étoit décochée : sans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que son ennemi ; hormis qu'on ne suppose que les Colchides aient possédé un préservatif particulier contre la dangereuse évaporation de leurs propres armes ; mais c'est imaginer un phénomène inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut absolument pas suspecter ou recuser le témoignage d'un écrivain aussi judicieux & aussi sage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne sauroit rendre raison du fait qu'il rapporte ; puisqu'on ne connoît aucune matière dans la nature, capable de produire de tels effets sans le secours du feu, qui est nécessaire pour faire opérer la poudre puante dont

(1) Liv IV. cap. 81.

(2) *Soanes veneno ad spicula mirifice utuntur, quod eos etiam qui venenatis sagittis non saucii sunt, odore offendit.*
Lib. XI. page 350.

on s'est
tement
trouvé
par un
compos
à ce qu
qui, en
épouvan
portée
mer l'e
temps,
pousse
lorsqu'il
on leur
plus ais
aussi de
tificier
je doute
rencont
prenner
voulu é
compos
fusil qu
deux ou
cet insta
par la v
Je te
cussions
Brachm
les leur
main,
qu'il n'
blables
qui ne
tend pa
tention
cherche

on s'est servi, dit-on, en Europe immédiatement après l'invention du canon : j'ai même trouvé dans une ancienne pyrotechnie, écrite par un ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfermer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau, ou on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrain qu'en plein air, aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue : je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un cyhmiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduisoient leurs leurs de sanie de vipere & de sang humain, d'où il résulroit une si grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des viperes, que le moindre froid

donum,
e (I).
ons déjà
roît mé-
le, cette
ses em-
nommé
an venin
nent les
encore
e qu'elle
it n'a pu
viner ou
oser une
e quand
celui qui
nt frappé
suppose
i préfer-
e évapo-
est ima-
pour en
absolu-
noignage
sage que
foi qu'on
u'il rap-
matiere
e de tels
st néces-
ante dont

r, quod eos
ore offendit.

on

reue : on doit supposer qu'il est question des Scythes les plus méridionaux , & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette espece.

Le venin de la vipere est un sel acide , qui, en se cristallisant , présente des angles ou des pointes extrêmement subtiles & tranchantes (1) : pour peu qu'il touche le sang , il y produit un caillage & un trouble si considérables que la mort s'ensuit infailliblement , si on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien constatées peuvent nous expliquer le motif qui faisoit employer aux Scythes le sang humain dans la composition de leur poison : il y a toute apparence qu'ils offroient , comme le docteur Tylon assure qu'on le pratique encore aux Indes , des tranches de sang caillé à des vipers , qui étant irritées jusqu'à la fureur , y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les vésicules de leurs gencives. Cette terrible préparation , qui fait frémir la nature , empêchoit la liqueur viperine de se cristalliser ; car quoi qu'on manque absolument d'expériences en ce cas , il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de sa force lorsqu'il devient sel cristallin par l'évaporation ; puisque nous voyons que le tartre dissous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté , le sang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuse , dont les Scythes ont

(1) Voyez le *Traité de Viperâ*, écrit en Anglois par M. Mead , & traduit en Latin par M. Nelson. Nous n'avons rien de mieux sur la vipere que cet excellent *Traité*.

pu av
échapp
l'Afriq

Il fa
temps,
enveni
crite ,
dotes c
vulnera
endroit
aux ren
fir , &
les spéc
plus co
suffisen
empois
viperes

Ce q
sur les
de Dio
tiré des
& instr
l'armée
le mal
par une
jusqu'à
manes,
osèrent
tendre
quelqu
sein ,
grande
rude &
manes |

(1) *Vi*

pu avoir connoissance; puisqu'elle n'a point échappé à la basse méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains aient; de temps en temps, effuyé des blessures faites avec des armes envenimées selon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liste d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica*; quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remèdes. Il faudroit avoir beaucoup de loisir, & encore plus de patience pour analyser les spécifiques découverts par ce naturaliste: le plus court est de conseiller les sels alkalis, qui suffissent pour arrêter l'effet de tous les traits empoisonnés avec la bave des serpents & des vipères.

Ce qui nous reste à rapporter en dernier lieu sur les fleches des Brachmanes, est emprunté de Diodore de Sicile (1); qui semble l'avoir tiré des écrits d'Aristote, auteur contemporain, & instruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Asie, pénétra dans l'Inde, par une suite de déprédation & de massacres, jusqu'à *Harmata*, dernière habitation des Brachmanes, qui se fiant sur le poison de leurs armes, osèrent sortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un siege en forme: on leur lâcha d'abord quelques troupes légères qui fuyant à dessein, les attirèrent sur l'avant-garde de la grande armée: là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes blessèrent un fort grand nombre de Ma-

(1) *Vita Alex. an. IX. page 120, Trad. Cospi.*

cédoniens , & entre autres ptolémée , qui avoit succédé à Ephestion dans la faveur d'Alexandre ; mais les Indiens , ayant fini par être battus , s'abandonnerent à la discretion du vainqueur. Alors on remarqua les symptomes affreux qui survenoiēt aux soldats blessés , & ceux même qui n'avoient été que légèrement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides , sentoient des douleurs très-aigues & des convulsions violentes : leur peau étoit comme glacée & & marbrée de noir & de blanc ; ils vomissoient de temps en temps une matiere bilieuse , qui annonçoit que la mort étoit sur le point de les enlever. A ces signes , si exactement détaillés , on reconnoît le poison de la vipere , ou de *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux , & ne montra de l'inquiétude que sur le sort de Ptolémée : tel étoit son caractère , qui ne s'est jamais démenti , de plus aimer un seul homme que tout le genre humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoient écrire l'histoire sans y mêler des fables , & des fables très-absurdes , Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens , s'étant endormi de tristesse , eut un rêve qui sauva la vie aux Macédoniens blessés : il lui apparut en songe un animal qui tenoit dans sa gueule une espece d'herbe , dont il expliqua les vertus , ce qui éveilla Alexandre , qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante , qu'on trouva être le contre-poison des fleches de l'ennemi.

Il est manifeste , comme l'observe très-bien Strabon , que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé , selon le goût de leur siècle , ce conte puérisse , dont on rencontre malheureusement cinq ou six copies dans nos histoires vé-

ridiques
de la cr
pimpre
à des ro
Henri I
mal vén
par laq
donner
tira He

Il y
médecin
faire ,
proprié
leurs ,
queur ,
blessure
ples , p
nin poi
servatif

Le p
n'avoit
une g
qu'on
exposés
des ser
& les é
la nar
mes n'a
les de
qu'il s
entre l
l'instan
long-te
tres es
les état

Nou
Indien

ridiques de l'Europe, qui disent que les vertus de la croifette, de la betoïne, de la sauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des rois : Je me souviens même d'avoir lu que Henri III, roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son médecin Péna eut une vision par laquelle le ciel lui fit savoir qu'il devoit donner à son malade la racine de bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remède de ses blessures : car c'est un axiome que tous les peuples, policés ou sauvages, qui ont usé de venin pour les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramassoient une grande quantité de reptiles venimeux, qu'on écrasoit, & qu'on jetoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir tout le virus des serpents, où l'on trempoit ensuite les traits & les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni des fleches des Caraïbes; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, & l'instant du premier appareil : il vécut encore long-temps après, & devint comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un roi puissant dans les états usurpés par son maître.

Nous avons déjà vu qu'on se sert chez les Indiens modernes, contre la morsure des ser-

pents , de la terre mérite ou de *Curcuma long* : il se peut que les Brachmanes leur ont transmis cette recette comme le vrai spécifique contre les fleches corrosives : l'emploi qu'on fait chez nous de *Curcuma* avec tant de succès pour guérir la jaunisse (1) , prouve qu'il est également propre à éteindre le venin de la vipere, du *Cobra de Capello*, & du *Geccho* dont la piqûre excite une vraie jaunisse, qui ne differe de l'ictère ordinaire que par sa violence. Je sais que les Bramines Indiens , & sur-tout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conservé ; dans un *Beth* du *Hanscrit* ou du *Vedam* , la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *pierre de serpent à chaperon* , comme un excellent antidote contre les blessures des fleches envenimées , & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre est une composition où ils font entrer la *Terre sigillée* , qu'ils achètent des machands Turcs ; & c'est pourquoi elle happe à langue , & fait ébullition quand on la jette dans l'esprit de nitre , & même dans de l'eau claire (2). Les religieux missionnaires dans les états du grand mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe , en y vendant fort cher ce spécifique

(1) Voyez la continuation de la matiere Médicinale de M. Geofroi , à l'article de la *Terra Merita*.

(2) On a débité long-temps que cette prétendue pierre se trouvoit dans le ventre du serpent à chaperon , ainsi nommé à cause d'une peau longue & plissée qui enveloppe sa tête ; mais ce serpent n'a pas des pierres dans le corps : celles qu'on voit dans les cabinets des curieux , ont été la plupart fabriquées dans la pharmacie du couvent des Jésuites à Rome. Ce négoce fleurissoit du temps de P. P. Kircher & Boius.

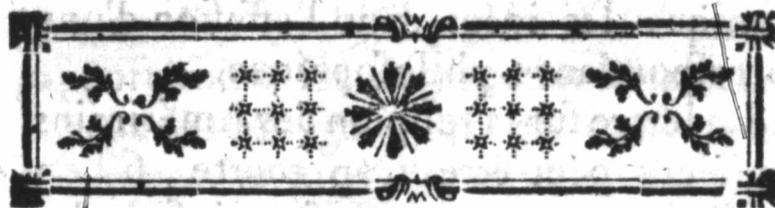
qu'ils
bonne
gne co
La r
vienn
ne mé
trouvé
laquell
lentes
qués p
d'Italie
qu'on
quelqu
de ces
quoit
maque
avoit
frais ,
on pe
boue
blessu
moins
serper
Tel
jugé d
matier
de l'é
& cel
cherc
clarté
oublie
à l'en
venir
exact

qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne physique a détruit entièrement cet indigne commerce.

La meilleure pierre à serpent, soit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conserve : j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il assure avoir éprouvé les plus excellentes pierres sur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpions de Tunis, des vipères d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on fait être un poison des plus actifs. Il arriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences, les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres soi-disant Alexipharmques, mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais, sans leur attacher aucune pierre. D'où on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaise mouillée, sur une blessure de vipère, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en usant de mille pierres de serpents à chaperon.

Tels sont les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être rassemblés, pour éclaircir une matière qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, & cela a suffi pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la précision dont je suis capable. Il faut oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, & ne se ressouvenir que des remèdes, qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquieme partie.



SIXIEME PARTIE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Plusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixieme partie, l'ordre des sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désapprouver. J'avoue très-volontiers que ces lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera inférées ici: j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on com-

munique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La lettre sur la religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui regnoient au nouveau monde ; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain : il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que Mr. de Marm... prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrèrent les Américains pour leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu ; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le stile des écrivains élégants, qui mettront en épigrammes & en antitheses ce que Las Casas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'essai historique sur le pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre : c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu

tort d
rapport
& ceu
n'ont
Amér
un sa
L
conti
la m
cette
méri
conn
des o
Co
volu
Calif
cisse
parce
suade
artic
des

tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des missionnaires en Amérique par le Kamtchatka, comme un savant a osé le croire & le dire.

La lettre sur les vicissitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées : mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnaissance envers un savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaircissements sur les missions du Paraguay, parce qu'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique & des Américains.



LETTRE I.

A. Mr***.

Sur la religion des Américains.

Vous me demandez s'il est vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau monde, une espece de confession & de communion. Je vous avoue que le consentement de tous les historiens Espagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'eussent, dans la somme immense de leurs superstitions grossieres, de quelques usages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la communion parmi nous : mais si on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoitra des institutions semblables ; & l'étonnement cessera.

A la grande assemblée des Gaulois qui se tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druidesses*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui composoient le nombreux clergé de la Gaule, faisoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, au gui, au gui l'an neuf, planté, planté, ensuite le grand pontife, choisi d'entre l'ordre des *Samotneis*, bénissoit une certaine quantité de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies

auguste
distribu
pain c
lustrale
plus de
dire,
nioient
voyons
Juifs.
d'agne
Grecs
& fail
gueres
mange
neur d
que le
blable
loi.

Ch
pâte d
le die
de fa
avec
décou
la do
mang
lorsq
Heur
faire
faisoi
sanct
d'ent
tism
prise
moit
accu
par

augustes & ennuyeuses, les prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient avant Jules César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur pâque avec un roti d'agneau, des salades, & du vin doux: les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de religions qui n'aient ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'aient pas de semblables agapes, ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de mays une grande statue qui représentoit le dieu Vitzilipuktzi; on promenoit cette masse de farine pétrie en procession, on l'encensoit avec de la résine copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zele à faire de tels dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le temple; atrocité dont on a aussi accusé les Juifs, que Flavien Josephé déiend par de si mauvaises raisons qu'elles feroient

croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux, par le Grec Apion (1).

(1) Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Joseph se sert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous ensemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ses objections & les réponses qu'on y pourroit faire, si l'on y vouloit répondre.

Object. de Joseph. Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jérusalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il est certain qu'une si petite portion n'eût pu suffire pour rassasier les seuls Juifs de la capitale de la Palestine, ou de la terre Sainte.

Réponse. Il n'étoit pas nécessaire de rassasier tous ces fanatiques; aussi Apion ne le dit-il pas; il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourrissoit pour le manger, ce prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ses états.

Réponse. Antiochus étoit un grand roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit soustrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas sujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa patrie, où ses propres affaires le rappelloient après une si longue absence? Si un Anglois rachetoit à Alger un François de la main des Turcs, seroit-on en droit de nier ce fait, sous prétexte que ce François n'a pas été montré en pompe dans toute la grande Bretagne?

Object. Les Grecs n'étoient pas les seuls ennemis des Hébreux; pourquoi ces Hébreux auroient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Persé, ou un Egyptien?

Réponse. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perses, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit sous la garantie du droit des gens adopté chez les nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger tous ses ennemis pendant le courant de douze mois; aussi Apion ne le dit-il point.

Les
une gr
elle d
les tra
alors p
cipaux
ou les
d'abor
un sca
exemp
princip
le pain
l'appré
& ric
que p
Pacha
pouva
semen
& coi

Obj
l'intéri
y ait
Rép
de tue
dant o
Zacha
on coi
contre
un po
puisqu
templ
obje
pas ét
qu'on
qu'il
cide.
Je
n'a p

Les Péruviens célébroient, au solstice d'été, une grande fête qu'on nommoit la *Raymi* : elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les fétiches ou les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* consistoit à manger le pain sacré, qu'on appelloit *Cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pétri que par les vierges dévouées au culte de *Pachacamac* ou du soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoit soigneusement garanti de toute espèce de souillure, & comme la superstition voit des souillures

Objet. La loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem: donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.

Réponse. La loi & la coutume défendoient à Jérusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entre autres Zacharie, *quem occidistis intra templum & altare*. Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume: si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre? puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie. Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée: c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto-da-fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez les Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au lecteur si Joseph a pu n'a pas détruit l'imputation d'Apion,

dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* aussi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguës : le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légèrement le pain qu'on distribuoit à tous les assistants, qui le mangeoient en présence des idoles, des prêtres, & de l'incas toujours assidu à présider à cette solennité.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux auteurs Espagnols que les Péruviens communioient à la manière des chrétiens ; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considère le sens intrinsèque que les chrétiens & les Américains y attachent ; puisque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincère de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'aient la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *Raymi*, comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs

péchés à
tenoient
en donn
roient ce
Dieu m'
de tes pé
cassoient
censé ab
sieurs ca
don pou
pêcheur
de ces
la cout
ajoute
des fem
les chré
qu'il est
nête fer
tises à
plus du
saurait
sien. O
messie
près co
heureu
l'Europ
donna

L'au
porte e
du Pér
de ces
Vschuf
pourr
lence

péchés à des prêtres nommés *Yschusyres*, qui tenoient en mains une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles semblables : *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde, qu'ils cassoient par le milieu ; & le confessé étoit censé absous.* Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foiblesse, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yschusyres* en cordons, si ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Aosta ajoute que les femmes ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les chrétiennes de la Syrie, qui soutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confidence de ses sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des passions bien différentes, ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la messie des femmes, & qui raisonnoit à-peu-près comme on raisonne en Syrie ; mais malheureusement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raison.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il existoit entre les confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réservés à des *Yschusyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit surnommer les charlatants par excellence (1).

(1) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se confessoit aussi à

Quant aux Incas, ils usoient, nous dit-on, d'un stratagème merveilleux pour se dispenser de révéler leurs péchés à des prêtres : ils soutenoient qu'étant rois, ils n'avoient de juge compétent que Dieu seul, d'où ils concluient qu'ils ne pouvoient se confesser qu'au soleil. Cette subtilité, qui seroit honneur en Europe même à un casuiste qui l'auroit proposée, étoit tellement sans réplique au Pérou, que le grand-pontife de Cusco absolvoit toujours d'avantage l'empereur & la famille impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire sa confession au ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, si accoutumés de se confesser à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu se confesser avec sincérité aux missionnaires catholiques ? Cela est si vrai qu'au seizième siècle un homme fort zélé pour leur salut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du pape d'abolir la confession auriculaire en faveur des Indiens occidentaux, qui ne pouvoient, disoit-il, se familiariser avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indorum salute*, attaqua l'honnête homme qui fit cette proposition au saint siege, & l'accabla d'une quantité d'injures basses & atroces : » Je ne saurois comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à celle d'un ecclésiastique Allemand qui vint, comme toi, à Rome, il y a quelques années, demander

Nicaragna : Herrera & Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi établi à la péninsule de Yucatan, où tous les sacrificateurs se marioient, hormis ceux qui faisoient les fonctions de confesseurs jurés.

» au fou
» nertor
» afin d'
» enivre

C'est
paraison
une per
loit un
Quoiqu
salutaire
aux Ind
voulure
les sacr
leur pa
autres
ministre
peu co

Je pr
qui no
cienne

(1) Il
la cour
que, so
Pérou.
provin
nicat,
gnoles
à tromp
& de l
Améri
papale
plaisir
Indes
à Cusi
à Nic
à Méc
je ne

» au souverain pontife un ordre pour déraci-
ner toutes les plantes de vignes en Allemagne,
» afin d'empêcher dorénavant le clergé de s'y
» enivrer ».

C'est aux théologiens à apprécier cette comparaison & ces invectives d'un furieux contre une personne bien intentionnée, qui conseil-
loit un remède extraordinaire à un grand mal. Quoique le pape rejeta avec mépris ce projet salutaire, les ecclésiastiques Espagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulerent (1), en refusant, ou en accordant les sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroissent être moins imbécilles que les autres : & le nombre de ceux à qui on administre aujourd'hui la communion, est très-peu considérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acosta, qui nous a fourni de si grands détails sur l'ancienne confession des Péruviens, s'est fait illu-

(1) Il est étonnant que l'Espagne, si souvent esclave de la cour de Rome, ait su, par la profondeur de sa politique, soustraire à la *Camera Apostolica* le Mexique & le Pérou. Les papes ne tirent aucune annate de ces riches provinces : ils ne peuvent conférer ni évêché, ni canonicat, ni bénéfice dans toute l'étendue des Indes Espagnoles ; les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient évêchés sur évêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puissance papale. On peut presque dire que Paul III, abusa du plaisir de créer des archevêques & des évêques aux Indes, puisqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cusco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angeles, à Jucatan, à Guatimala, à Méchoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

sion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on est soi-même imbu. Oui, sans doute, je n'hésiterois point d'accuser cet historien des'être grossièrement mépris, si on ne savoit que la confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations où onnel'auroit ni recherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se seroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guebres de la Perse, ou les ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le mahométisme, comme la religion judaïque a été détruite par le christianisme : mais depuis que le docteur Hyde nous a procuré une traduction Latine du *Sadder*, extrait du *Zend-pasendosta* attribué à Zoroastre, ou à Zerdust, le législateur des Parsis, on ne sauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'absolution, la pénitence, & tout ce qui constitue la confession formelle : telle qu'elle se pratique, ou qu'elle devrait se pratiquer dans les pays catholiques. Comme le livre du docteur Hyde est devenu fort rare, je vous citerai le passage qu'on lit à la porte XLIX, pour que vous soyez en état de juger si l'on peut l'entendre dans un autre sens que celui que j'y crois découvrir (1).

(1) *Quando alicui supervenit aliquod peccatum, recitet Pituphi..... & accedat ad sacerdotem, & ad purioris animæ Desturum. Cum ad Destur seu Præsulem aliquem veneris, & veniam seu remissionem petieris, ex ejus benedictionibus*

Vous
étoient
en Egypte
de la p
des bon
celle de
tinent
gens s'a
fester ; il
homme
porter
tion. C
le con
senta a
ment d
tre les
suis cha
directe
que des

minuet
Destur
tas. Ce
require
non in
churhid
mæstus

Tav
de la l
nomm
droit c
tife qu
regles
fort ja
où l'o
tel qu
les ar
moit
de D

Vous savez que les mysteres d'Eleufis, qui étoient ; de la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confession générale de la part des initiés. Ces mysteres passerent des bords du Nil dans l'isle de Crete, dans celle de la Samothrace, & delà dans le continent de l'Asie mineure, où les honnêtes gens s'accoutumerent insensiblement à se confesser ; il est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les prêtres de Cérés vouloient le contraindre à se confesser, lorsqu'il se présenta aux mysteres, il leur demanda effrontément de qu'ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en suis charmé*, repliqua-t-il, *je me confesserai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des sycophantes.* Cette hardiesse qui auroit

minuetur peccatum. Quando absolutionem alicui fecerit Destur religiosus, augetur ejus religio, & minuetur similitas. Certissime scito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepisse..... Si non invenerit aliquem Bihdin, tum lucido animo coram çhurhid, seu sale, se sistat...., propter commissa peccata suas mæstus. De religione Persarum, page 471. in-4°.

Tavernier nous apprend que de son temps les Guebres de la Perse se confessoient encore à leurs prêtres, qu'il nomment *cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'absoudre ; car il y a des cas réservés au grand pontife qu'on nomme le *Destour Destouran*, ou la *regle des regles* ; & qui, selon Chardin, réside à Yezd, d'où il ne sort jamais : il y a dans cet endroit une espece de college où l'on enseigne aux jeunes prêtres le code religieux, tel qu'il est exposé dans le *Sadder*, qui a été rédigé sur les anciens livres. en 1500 par un Guebre qui se nommoit fils de *Melich Shadyç*, & qui étoit dans la fonction de *Destour*.

travers
lte des
qu'on
s don
ite, je
es'être
que la
adoptée
recher-
quelque
qué en
on s'est
hez les
, dont
mahom-
a été
uis que
traduc-
t-pasen-
, le lé-
r qu'on
on, la
confes-
ne, ou
s pays
r Hyde
passage
te vous
ntendre
ois dé-

u, recitet
ris animæ
veneris,
tionibus

pu entraîner une hérésie, si elle avoit fait quelque impression sur l'esprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conséquence : on s'étonna seulement de voir aux mystères un philosophe qui ne croyoit pas aux mystères.

A Rome on absolvoit les coupables dont les crimes étoient restés secrets, en les aspergeant d'eau fulminable, qui doit avoir eu encore plus de vertu que l'eau lustrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les docteurs Persans, qui content de Jesus-Christ tant de choses extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoissance (1), disent qu'il avoit été initié en sa jeunesse aux mystères d'Eleusis d'Egypte, pendant le séjour qu'il fit dans ce pays, d'où l'idée lui vint d'établir la confession, en accordant à l'imam Pierre le même pouvoir qu'avoient les choens Egyptiens & les hiérophantes Grecs, d'absoudre les péchés capitaux ; car dans la primitive église, on ne confessoit pas les péchés véniels : on est redevable de ce précepte à la prévoyance des théologiens postérieurs aux cinq premiers siècles.

(1) On trouve dans Chardin que les *Moulahs* de la Perse assurent aussi que J. C. étoit en correspondance avec le médecin Galien ; mais comme nous entendons un peu mieux la chronologie que les *Moulahs*, nous savons bien que c'est un conte Oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Asie ont de J. C. qu'ils regardent comme un ancien médecin qui guérissoit la cataracte & la goutte. Tous les Missionnaires catholiques ne sont soufferts en Perse, en Turquie, & aux Indes qu'en qualité de médecins & de chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perse, que généralement tous les chrétiens sont médecins, ou charlatans.

Les relations nous apprennent qu'on a aussi observé une espèce de confession chez les Japonois, & les Indiens restés fideles au culte du dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conscience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne fais si l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réussi, s'il est vrai qu'ils aient réussi.

Ces considérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroissez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Castillans ont dit de la façon dont les Péruviens se confessoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilasso a tâché de suspecter leur témoignage; mais, si l'on y prend garde de près, on s'apercevra que son rapport ne differe pas si essentiellement qu'on le croit, d'avec celui du pere Acosta. « Les Péruviens croyoient, dit-il, » que le soleil révéloit ses loix à son fils, » leur Inca, ainsi la désobéissance leur paroissoit un sacrilege, & souvent ceux qui se sentoient coupables, alloient volontairement & publiquement devant le juge déclarer les fautes qu'ils avoient commises, & dont personne n'avoit connoissance; car étant persuadés que l'ame se condamnoit elle-même, & que leurs fautes causoient les malheurs publics & particuliers, ils les vouloient expier par la mort, pour empêcher que le soleil ne leur envoyât d'autres afflictions. C'est delà que les historiens Espagnols ont tiré que les Indiens du Pérou se confessoient », p. 29. T. II.

oit fait
liteurs,
qui ne
a seule-
he qui

es dont
s asper-
eu en-
dinaire.
ui con-
raordi-
onnoif-
en sa
gypte,
, d'où
accor-
qu'a-
hiéro-
s capi-
on ne
est re-
nce des
remiers

ahs de la
pondance
ntendons
hs, nous
l'opinion
egardent
acte & la
ont souf-
n qualité
l'imagine
nt méde-

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'assurer que la confession étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accusateurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes secrettes à des juges publics, là où l'on s'imaginait enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ses péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de désarmer la colere des dieux irrités?

Si vous supposez que Garcilasso a un peu embelli la confession des Péruviens, & que le pere Acofta l'a rendue un peu ridicule avec ses cordons; il vous sera facile de discerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette institution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes causes ont dû produire des effets analogues par-tout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes: ils ont toujours été abusés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé assez au long, dans un chapitre particulier, de la circoncision des Mexicains, il ne me reste rien à y ajouter, sinon de vous dire que je ne saurois me persuader que les prêtres du Mexique aient adressé aux enfants, après leur avoir fait une incision au prépuce & aux oreilles, ces paroles sacramentales: *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir, souffrez donc, & taisez-vous.* Il y a des personnes qui ont admiré le grand sens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun sens: car il n'est pas décidé que nous ne soyons nés que pour souffrir; & quand nous souffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous

nous
fort
il y
mes
plus
D'ai
l'esp
don
pré
sou
les
cont
Mex
cru
sou
tâc
& p
au
sent
pen
I
Ata
fret
le
lant
me
gén
ter
né
imn
roit
com
été
pou
pas

nous plaindre , & de plaindre tous ceux que fort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix si absurdes parmi les hommes , la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette , & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs , comment pourroit-il venir dans l'esprit de quelqu'un , sinon d'un insensé , d'ordonner à un petit enfant de se taire , sous prétexte qu'il n'est venu au monde que pour souffrir ? J'aimerois donc mieux suivre en cela les auteurs qui nous ont transmis d'une façon contraire les paroles sacramentales des prêtres Mexicains , en assurant que ces imposteurs cruels disoient à ceux qu'ils circoncisoient : *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir : tâchez donc de supporter le fardeau de la vie , & plaignez-vous , si vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raison dans cette sentence , à laquelle on a peut-être aussi peu pensé qu'à l'autre.

Il n'en est pas ainsi du discours que tint Atabaliba , le dernier des Incas du Pérou , au frere François de la Valléviridi , qui vouloit le convertir à la foi chrétienne , en lui parlant de Jesus Christ , & en le menaçant de mettre ses états à feu & à sang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes :

Cesse , odieux brigand , de me prêcher un Dieu né & mort Celui que j'adore est immortel , & le vain pouvoir des humains ne sauroit s'étendre jusqu'à lui : mon Dieu est donc sans comparaison supérieur au tien , que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs , comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas , en m'contant tant d'ineffables mysteres

dont ni moi ni personne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoissance.

La Vallé repliqua d'une maniere étrange & inouïe à cette question : il tira , de dessous sa robe , une bible qu'il présenta au Péruvien , en lui disant : prends ce volume , il contient la vérité : la parole de Dieu y est gravée , & tout ce que je t'ai annoncé , y est écrit. C'est à toi de croire , & non de douter.

Atabaliba prit cette bible , l'examina attentivement , la porta à ses oreilles , & finit par la jeter à terre , & par cracher dessus , en s'écriant : j'ai regardé Quipos (1) , & je n'y ai pu rien voir ; je l'ai approché de mes oreilles , & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite , pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi , qui n'es qu'un scélérat obscur , venu de loin pour massacrer mon peuple , & me ravir mes états ? Va , chétif imposteur , je crois bien te valoir.

Le moiné , devenu furieux , ne s'amusa plus alors à disputer ; mais il commença , dit Zarate , à crier de toutes ses forces , aux armes , aux armes , & le déprédateur Pizarre livra , à ce signal , ou à ce tocsin , la célèbre bataille de Caxamalca , où l'empereur du Pérou fut pris , & ensuite baptisé , & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce prince infortuné , que les

(1) Les Péruviens , comme on fait , donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements , & faire des calculs. L'interprète Espagnol aura aussi appelé la Bible *Quipos* , pour en donner une idée au Péruvien , qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent le sauver malgré son innocence : il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des soldats & à des moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion chrétienne à un Américain qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la bible en mains, mais si vous pensiez que le moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-même, vous vous tromperiez. Le clergé Espagnol croupissoit, au commencement du seizième siècle, dans une si incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un ecclésiastique qui sût signer son nom, & qui n'eût la bible pendue à sa ceinture par ostentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, n'étoit autre chose que le soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui les composoient. Quant à leurs divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des fétiches, ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance, & la superstition : on assure qu'ils adoroient aussi des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien continent qu'on s'y feroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbécilles ont dépeint le démon, pour faire peur à d'autres imbécilles. Quel qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religieuses de leurs encêtres. En

effet , comment pourroient ils être convaincus de la vérité du christianisme , lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les chrétiens ont tenue à leur égard , en les réduisant en esclavage , après les avoir dépouillés de ce que le ciel & la nature leur avoient donné , après avoir égorgé les trois quarts de leur concitoyens & le dernier de leurs rois , en violant impunément toutes les loix divines & humaines ? Avouez que , quand on a le malheur d'être né Péruvien , il est presque impossible de se persuader que le dieu des Espagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté , il semble que ce soit la destinée de la religion catholique de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe : quand on sort de cette quatrième partie du monde , on retrouve dans les autres un si petit nombre de catholiques qu'on en est étonné ; & si de ce petit nombre on exceptoit encore les Européens expatriés qui ont été s'établir , soit en Asie , soit en Afrique , soit au nouveau monde , on réduiroit presque à rien la somme des fideles qui croient au pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclaircissements sur la prétendue religion des Américains purement sauvages. Ambulants & dispersés , leurs opinions sont aussi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des pénates & des lares , dans une autre cabane on n'en voit point : on ne pense pas d'un côté d'une rivière comme de l'autre , & quand même cette confusion d'idées ne seroit pas aussi réelle qu'elle l'est , on n'en pourroit pas mieux débrouiller la théologie des sauvages ; la pauvreté extraordinaire & presque inconcevable de leur lan-

gagé, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphysique, étant un obstacle insurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs sentiments sur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous serviroit-il d'être parfaitement instruits des dogmes religieux des Chrétiens, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils soient, ne renferment des superstitions affreuses? Défions-nous encore une fois de tous ce que les voyageurs ont compilé; dans leurs ennuyeux journaux, sur la religion de ces hommes errants sur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obscures: on a à cet égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des lecteurs: Laët même ose nous dire, dans son histoire si estimée des Indes occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Brésiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre (1). Dites-moi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérités, de supposer que Laët avoit la fièvre, quand il s'est imaginé qu'il y avoit des esprits: & qu'il avoit encore la fièvre, quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux sauvages de l'Amérique qu'aux philosophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'histoire sans jugement; mais il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recher-

(1) *Munusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur: rarius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multis aliter tradiderint.*

ché si les peuples qu'on a surpris dans l'état de nature sous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'est figuré qu'il nous impor.oit infiniment d'être bien informés sur cet article. Heureusement on s'est trompé; car la vérité d'un système dépend aussi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent: si l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en morale ou en métaphysique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne sauroit nous conduire à rien; un homme peut être seul de son sentiment contre tout le monde, & avoir raison: un homme peut être seul de son sentiment, & se tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le soleil tournoit, il ne tournoit pas: ainsi quand il seroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne seroit pas plus avancé qu'auparavant; malgré cette démonstration, qu'on a cru si nécessaire. Au contraire, ce consentement singulier de tant d'individus si sujets à se méprendre dans des matieres où les sens & les organes peuvent décider, seroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les sens ne sauroient décider.

Il importe d'observer que la résurrection des corps & l'immatérialité de l'ame sont deux systèmes qui, quoique confondus à chaque instant, n'en diffèrent pas moins essentiellement entre eux: il y a, par exemple, des sauvages qui croient qu'ils ressusciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la spiritualité de l'ame: ils ignorent même qu'ils ont une ame; puisque

leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées semblables. Cette hypothèse de la résurrection des corps a été presque universelle chez les anciens peuples, & les chrétiens des premiers siècles, avoient tellement outré les choses qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des substances incorruptibles que Dieu se réservoirt comme une espèce de graine ou de semence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction : *Constat dentes incorruptos perennare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione* (1). Cet absurde préjugé avoit été puisé dans le paganisme, puisque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pousse des dents ; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. En parlant de l'usage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la résurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoiient aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme, qui étoit donc reçu dans la Judée long-temps avant la naissance du christianisme, dont les premiers sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *cedria*, & des autres drogues propres à conserver le corps.

Quant au système de l'immortalité de l'ame on ne connoît jusqu'à présent aucune nation qui l'ait admis purement & simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une société toute composée de philosophes qui pût se contenter d'une doctrine si sublime.

(1) Tertul. *De resur. carnis.*

Si je vous ai inspiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion des sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *Histoire des cérémonies religieuses & des superstitions*, dont le septième volume renferme, à mon avis, le plus de choses, hasardées, & suspectes. Si, au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philosophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains assez habiles pour les rédiger sans diffusion, il ne seroit jamais sorti de la main des hommes un livre plus instructif, & plus redoutable pour le fanatisme; mais cet édifice, élevé sur un bon plan, a été si mal construit, si médiocrement exécuté, qu'on devoit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inféré des relations mensongères, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des observateurs plus éclairés, ou mieux instruits.



L E T T R E I I.

Sur le grand-Lama.

Lorsque l'occasion s'est présentée de parler du mémoire dans lequel Mr. de Guignes soutient que des prêtres de la Bukarie allèrent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en pensois, & aucun motif n'a pu depuis m'inspirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un système si déraisonnable. Depuis la mort de Mr. Fourmont, nul Européen n'a fait de plus grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine que le fameux père Gaubil, qui se tenoit encore caché à Pékin en 1756: oblédé par des lettres de ses correspondants, il a bien voulu entreprendre des recherches sur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les géographes & les historiens Chinois le plus généralement estimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables historiques. Comme je n'avois aucune connoissance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à composer mon premier volume, j'ai été agréablement surpris de voir mon sentiment se confirmer d'une façon si formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de si-tôt. Permettez-moi de vous désabuser encore

sur un autre fait , également faux , auquel le mémoire de l'académicien François a donné lieu ; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inscription en caracteres du Thibet , qui est , comme vous savez , le pays où réside le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations possibles sur ce prétendu monument , je puis hardiment vous assurer qu'on n'a jamais découvert aucune inscription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique , depuis le pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la terre del-Fuego. Cette pierre de la nouvelle Angleterre est comme la médaille de Jules César qu'on disoit avoir été déterrée au voisinage des Patagons , chez les sauvages qui se nommoient les *Césariens*. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a osé porter l'audace de feindre les choses les plus incroyables pour appuyer les systêmes les plus absurdes.

Supposez maintenant que le pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine , & qu'on n'eût pu , par aucun moyen , consulter de bons auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Bukarie en Amérique , je pense qu'il eût suffi , pour détruire ce paradoxe , de démontrer l'impossibilité d'un tel voyage par les mers orageuses & inconnues de la Tartarie : il eût suffi de prouver , comme je l'ai fait , qu'il n'a jamais existé la moindre conformité entre les religions du nouveau monde & celle des Grands-Lamas , dont j'ai envie de vous faire l'histoire , sans m'assujettir aux loix d'une dissertation méthodique , ou d'un traité en forme.

Il conste , par des monuments authentiques

& incontestables, recueillis au Thibet (1), que 1340 ans avant notre ère vulgaire il régnoit déjà dans cette contrée un grand-Lama, nommé *Prafrinmo*. La succession de ces pontifes, non interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré jusqu'à nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puisse se vanter d'avoir bravé une telle suite de siècles sans grand malheur & sans désastre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangères, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthousiasme, ont entraîné dans leurs sectes la populace éblouie, les Juifs ont vu finir leur Enérarchie, démolir leur temple & abîmer leur Sanhédrin. Alexandre & Mahomet ont frappé tour-à-tour l'ancienne religion des Guebres ou des Ignicoles. Tamerlan, & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup destructif au culte du dieu *Brama*. Mais, ni le temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique des Dalai-Lamas : leur plus grand ennemi même, nommé *Ts-vang-kaptan*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de

(1) On a donné au Thibet, comme à plusieurs autres contrées, différents noms qui signifient toujours le même pays ; on l'a appelé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tjan-Li*, *Brantola*, *Brancola*, & *Lassa* ; mais *Lassa* est proprement la partie du Thibet qui appartient au Grand Lama : aussi *Lassa*, traduit littéralement, signifie le pays donné au Dieu *La*. Dans les Observations Géographiques du pere Gaubil, la ville capitale de *Lassa* est au vingt-neuvième degré & six minutes de latitude septentrionale.

Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du sacerdoce par un manifeste injurieux & rempli de blasphèmes, ne put réussir à détrôner le Lama, qui, appelant le ciel & la Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, & affermir mieux que jamais les fondements du saint siege, qui n'a essuyé aucun orage de quelque conséquence, depuis cette époque.

Je fais que le pere Géorgi prétend que *Prasfrinmo* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'assit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion: puisque la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la mer Caspienne plus de cinq cent ans avant notre ère; & l'on voit, par un passage de Strabon, que les Grecs avoient depuis très-long-temps un grand pontife dont il rapporte l'institution à *Zamol* ou à *Zamolxis*: qu'il fait contemporain de Pythagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au siècle de ce philosophe; car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pithagore, assure que c'étoit un très-ancien personnage. Ce que les Grecs en ont écrit, est si mêlé de tenebres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il est bien plus probable que les Getes avoient puisé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie; où ils se fixerent; de sorte que leur pontife, résidant sur le mont *Kagijon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutukius* du grand-Lama, qui a actuellement sous lui deux cent de ces *Kutukius*, dont le principal a son siege & sa pagode chez les Calmouks; qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontente-

ments à son chef, ainsi que vous le verrez par la suite de cette lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie de Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité théocratique qu'elles y ont exercée, dérieroient du culte Lamique, amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Labhra*, *Jeha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles, adorées au-delà du Rhin, dont l'histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalai-Lamas du Thibet (1). Aussi, Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeurait sur la Lippe, se tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interprètes de la divinité, alloient signifier au peuple les volontés de sa prêtresse qu'il ne voyoit pas. Cette ériquette s'observe encore à peu-près de même au château de Potula où réside le Grand Lama, qui ne se montre que fort peu en public: mais il admet à son audience les envoyés & les ambassadeurs, & reçoit

(1) On assure que cette singulière idée de canoniser une femme pendant sa vie, & de la respecter comme une image de la divinité, s'est renouvelée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuse d'avoir quelque part un temple où ils révèrent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mère de Sion*. Les visions de ces sectaires me sont si peu connues que je ne saurois dire s'il y a quelque réalité dans les superstitions qu'on leur impute.

la visite des princes qui viennent le complimenter, : on a même vu un de ces souverains pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes solennelles & les occasions extraordinaires, il est rare de voir paroître les Dalais ; mais leurs portraits sont toujours exposés, suspendus au-dessus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour : on en peut voir un dans les observations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à son journal de la Chine, & l'autre dans les relations des missionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce pontife est représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce prêtre-roi doit nous faire rejeter comme des fables tout ce que disoit quelques aventuriers Européens, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Oratio de la penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama, & dans cette correspondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le pontife Tartare permet au moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet ; *car, ayant fait examiner, dit-il, votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fideles sujets. Prêchez donc, frere, mais n'imitex pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des Jésuites, qui souilles de tous les crimes imaginables ; &*

emportés par une ambition qu'on ne sauroit définir, & par une avarice que rien ne sauroit assouvir, ont excité dans mes états des troubles & des séditions que je n'ai calmées qu'avec peine.

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécille pour imaginer des faussetés si palpables & si révoltantes. Comment le Lama se seroit-il méprisé lui-même jusqu'au point d'écrire à un capucin ? Comment auroit-il pu avouer à ce capucin que la religion chrétienne est vraie & l'exhorter à la prêcher ? C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du pape la permission de prêcher le Mahométisme en Italie, parce que le sacré college a reconnu que le Mahométisme étoit une religion vraie & très-propre à sauver les Italiens. *Horatio de la penna* auroit dû garder pour lui & ses confreres ces absurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé son livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil imposteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secours à l'avancement du christianisme au Thibet, & d'augmenter ainsi les revenus des capucins, en décriant les jésuites ; car les moines mendiants sont versés dans mille especes de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres : aussi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces séditions si dangereuses, allumées par les soi-disants jésuites, dans les états de la domination du Dalai-Lama, où la police est trop bien établie pour que des vagabons, & des étrangers sans aveu, puissent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulsés de la Chine, allerent en grand nombre se jeter dans le Thibet, d'où

le Lama qui ne savoit que trop bien tout ce qui s'étoit passé à la cour de Pékin, les fit promptement chasser : & l'on dit que quelques uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes de Tartares errants, qui, ne leur ayant pas trouvés des passe-ports signés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet ; parce que la puissance spirituelle & temporelle y étant combinées, & réunies dans un même chef, ce monarque ecclésiastiques'opposera toujours aux progrès d'une religion étrangère, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de son autorité, dont on est pour le moins aussi jaloux en Tartarie que partout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres subalternes, dont on compte plus de cent soixante mille, ne souffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, soit qu'ils aient un capuchon ou un chapeau, soit qu'ils portent autour du corps une corde ou une tangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la métempycose. Les *Kutuktus*, qui sont des especes d'évêques du Dalai-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs diocèses respectifs (1) : seroient bien aveugles sur leurs propres intérêts, s'ils per-

(1) Il y a des voyageurs qui assurent que les *Kutuktus*, ou les évêques Lamas, levent les dîmes dans leurs diocèses, mais c'est une fable. Ils n'ont absolument aucun revenu fixe, & plusieurs d'entre eux sont si pauvres qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domestiques & à leurs vicaires.

mett
Rom
en le
Lam
prof
ni éc
res e
blanc
pose
tes é
clerc
plus
I dé
rie
dont
Thib
Lam
leau
vant
droi
que
l'am
Thi
sans
de
enlu
tiale
écar
con
Ber
de
dan
de
s'ac
la
enc
&

mettoient aux émissaires de la propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertissant. On a acculé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une si profonde ignorance qu'ils ne savoient ni lire ni écrire ; mais cette calomnie des missionnaires est sans fondement comme sans vraisemblance : il n'y a point d'ecclésiastiques qui composent plus d'ouvrages sur des matières abstraites & des questions métaphysiques que ces clercs du Thibet : où les livres sont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar Pierre I découvrit, dans une ville déserte de la Sibirie une immense bibliothèque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des prêtres Lamas : on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu Mr. Fourmont, qui, aidé par un favori de ses amis, en déchiffra plusieurs endroits assez clairement pour pouvoir assurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ses transmigrations. Les seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais sans avoir à leur suite quelques chevaux chargés de ballots de livres ; proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux lettres initiales, sur du papier de soie & de coton qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célèbre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de médecine ; car les savants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la morale & à la métaphysique ; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'astronomie & l'astrologie à

les *Kutuktus*, dans leurs diocèses, n'ont aucun si pauvres qu'ils s'occupent à leurs de-

Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'astrologues toutes les cours des princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrain, & à prendre la hauteur avec des astrolabes & des quarts de cercle. D'où vous pouvez juger si la barbarie est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire, & je doute que le pere Regis, qui leur objecte de ne savoir lire, eût été lui-même en état de dresser une carte géographique selon les regles.

L'alphabet dont on use au Thibet, a une supériorité décidée sur les caracteres Chinois; puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractère sur lequel Vessiere de la Croze, Bayer, Hyde, les peres Gaubil & Géorgi ont tant écrit, est peut-être le prototype & le plus ancien de tous les alphabets connus: par l'étude & la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes éléments que le fameux caractère Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la Grece ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est l'usage continuel qu'on en fait, pour discuter des sujets abstraits & des problèmes métaphysiques, qui exigent, comme vous savez, une variété

infini
nuanc
du ré
chete
langu
vrit u
me d
roit l
langu
au P
Tarta
A ses
expli
l'hist
J'a
pour
toire
On
Tart
ne n
la m
avec
pays
pou
qui
hon
me
de-l
&
au
I
me
tot
lad
co
roi
fer

infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des sensations. Un officier du régiment de *Laly*, ayant eu occasion d'acheter aux Indes plusieurs livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit apprise, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, si nous ne savions que la langue Allemande ressemble aussi extrêmement au Persan moderne, qui est un dialecte du Tartare. Les conquêtes & les établissemens des *Ases* ou des Scythes asiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomènes de l'histoire des nations.

J'ai cru devoir descendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables histoires qu'on nous fait du culte du *Daläi-Lama*. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur grand-pontife ne meurt jamais; mais c'est une fausseté avérée, la nouvelle de sa mort étant toujours annoncée avec éclat à *Lassa*, à *Brancola*, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à Pékin pour en informer l'empereur & les *Kutuktus* qui résident à la Chine, où ils jouissent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement est divulgué, on ôte, de dessus le portail de la grande église, l'effigie du Lama défunt, & on y expose le portrait de son successeur, au moment même qu'on le consacre.

Le compilateur du *Halde* rapporte sérieusement qu'on a soin de substituer, à l'insu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui ressemble; mais comme un jeune homme bien portant ne sauroit jamais ressembler à un vieillard malade, on sent bien que cette fourberie, impossible dans

es
qui four-
des princes

encore valet
Kang-Hy, il
er une carte
nais pu exé-
is le secours
ent à arpen-
eur avec des
D'où vous
ement empa-
veulent nous
pere Regis,
eût été lui-
géographi-

ibet, a une
res Chinois;
t nombre de
ison exprime
ions, comme
el *Vessiere* de
es *Gaubil* &
être le proto-
es alphabets
raison qu'on
étoit composé
eux caractere
dous dans un
embloient en-

que la langue
c'est l'usage
discuter des
métaphysiques,
, une variété

l'exécution, est un conte puérile qui se réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont soutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalai en face, à cause du voile qu'il porte, disent-ils, toute sa vie sur le visage (1); ce qui est encore une fausseté avérée, dans le goût de la précédente. Il est certain que ce pontife n'avoit aucun masque, lorsqu'il reçut l'envoyé de l'empereur *Kang Hy*: après s'être appuyé d'une main sur le bord de sa chaise, il se levant soit peu de dessus son coussin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'ambassadeur qui se tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience solennelle plusieurs étrangers de distinction, attirés par la curiosité, on eut ce jour-là tout le temps de considérer le saint pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal instruits ont si mal parlé, c'est que la religion du pays ordonne de croire que l'esprit saint & auguste qui a animé un Dalai, passe immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour remplir le souverain pontificat. Le système de la métempsychose, adopté sans réserve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de

(1) Si le Dalai-Lama portoit effectivement un voile sur le visage, on n'auroit pas besoin de chercher quelqu'un qui lui ressemble pour le remplacer après sa mort, comme le veut du H lde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce sujet, se détruisent donc les unes les autres.

la. trar
 fauroi
 préjug
 à l'inf
 des fid
 mette
 prêtre
 fauroi
 daign
 mes u
 Les C
 à bie
 quate
 dans
 l'égar
 core
 pend
 tres
 com
 Latri
 mais
 terre

(1)
 pour
 Keyu
 coup
 de d
 quel
 font
 Chit
 Lam
 être
 Tar
 Lam
 d'ho
 & p
 non
 La

qui se réfute
 urs ont sou-
 voir le Dalai
 orte, disent-
); ce qui est
 le goût de la
 ontife n'avoit
 l'envoyé de
 appuyé d'une
 levant soit
 tant remis en
 bassadeur qui
 arrivée & au
 audience so-
 stinction, at-
 our-là tout le
 re coiffé d'un
 revêtu d'une
 ouge, qui est
 hibet & de la
 la prétendue
 voyageurs mal
 ue la religion
 esprit saint &
 asse immédia-
 orps de celui
 emplir le sou-
 la métempsy-
 s contrées, y
 dans l'idée de

ment un voile sur
 ercher quelqu'un
 la mort, comme
 on a débitées à ce
 titres.

la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne sauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos papes prétendoient encore à l'infailibilité, ils ne propofoient pas à la foi des fideles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne sauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne successivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme siecle (1), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalai-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres usurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les théologiens, un culte de *Latri*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des dieux; mais ils prétendent représenter la divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illi-

(1) Le pere Gaubil dit que l'histoire de la Chine parle pour la première fois du Grand-Lama, sous le regne de *Keyuk-Kan* petit fils de *Gengis Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la religion d'un pays dont ils sont si voisins; il est plus probable que les Bonzes de la Chine se sont opposés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, aussi long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la religion du grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, & qui ont des temples publics & privilégiés. Au reste il est bon de sçavoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

mité, approuvé, autorisé, établi par le ciel : en conséquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas si énorme qu'on a voulu nous le persuader, ils décident en dernier ressort dans les matières de religion, & ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel ; car ils ne se mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne se présente des ambassadeurs étrangers qui exigent audience : ils n'administrent pas même leurs propres revenus, qui ne sont pas si importants que la seule somme que les papes tirent de l'Allemagne, & des états patrimoniaux de la maison d'Autriche. Leur premier ministre, qui porte indistinctement le titre de *Deva* ou de *Tipa*, dispose dans le temporel, a soin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correspondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voisins ou alliés, & conclut lorsque les traités ne sont pas de nature à être portés devant le St. Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abusant de la facilité, ou de la foiblesse de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardiesse de s'ériger en princes souverains : on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers administrateurs qui ont secoué le joug de leur chef ; on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance ; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entièrement le pouvoir qu'ils ont usurpé (1). Non-seulement

(1) Il y a eu au Thibet un pontife qui a pris le titre de

les m
fois a
re ;
ou de
ambit
aux l
église
au n
depu
dioc
quoi
perv
Co
d'op

Dalai
long.
Thib
regn
rele
Canc
ces
Thri
de o
quat
nair
nole
trou
ans
apri
laps
qu'i
le c
& c
l'op
anc
qui
de
list
ava

les ministres temporels du Lama ont quelquefois aspiré à l'indépendance ; mais on a vu encore ; au grand scandale des fideles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui, poussés par la coupable ambition de régner, on prétendu se soustraire aux loix & à la juridiction du chef de leur église : le *catoucha* des Calmouks est compté au nombre de ces Schismatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne respecte plus, dans son diocèse, les décisions émanées du saint siege ; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce patriarche Calmouk ne persiste avec tant d'opiniâtreté dans sa rébellion, que parce qu'il

Dalai-Lama, ce qui signifie *grand - prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il n'ait été question des rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thritzhengo*, regnoit l'an 1193 avant Jesus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue du pere Georgi. Dans son *Canon des rois du Thibet*, il dit que la succession de ces princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thritzhengo* jusqu'à Jesus-Christ, & pour remplir un laps de onze cent quatre-vingt-trois ans, il ne place que vingt-quatre rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hommes. En supputant les listes chronologiques de tous les rois qui nous sont connus, on trouve que chaque regne équivaut à-peu-près à vingt ans : ainsi les vingt-quatre rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent compléter qu'un laps de quatre cent & quatre-vingt ans ; mais supposons qu'ils en aient régné huit cent, il subsistera toujours dans le canon du pere Georgi une erreur de trois cent ans ; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des ministres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de roi, ce qui a pu occasionner le vuide qu'on voit dans la liste chronologique de ces princes depuis l'an 1193 avant notre ère.

ues

par le ciel :
 1, énorme à
 on a voulu
 en dernier
 gion, & ne
 -dessus d'eux
 nêlent jamais
 que, hormis
 urs étrangers
 ministrent pas
 ne sont pas si
 que les papes
 États patrimo-
 Leur premier
 ent le titre de
 e temporel, a
 de la police,
 ance, entame
 ans les procès,
 ocie avec les
 inclut lorsque
 à être portés

ces *Devas*, qui
 oiblesse de leur
 leur avoit con-
 ger en princes
 e, avec beau-
 uels du Thibet
 as ou des pre-
 coué le joug de
 r, de temps en
 s on n'a jamais
 brement le pou-
 Non-seulement

qui a pris le titre de

sent que son peuple ; toujours heureux à la guerre , est devenu en Tartarie une puissance prépondérante dont les armes le garantiront long temps du châtement que mérite sa déobéissance ; mais si jamais la fortune abandonnoit les Calmouks , pour se ranger du côté de leurs ennemis , on verroit leur primat retourner au giron de l'église plus promptement qu'il n'en est sorti ; aussi les grands Lamas ne s'inquiètent-ils pas beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants : parce que la discorde & les guerres continuelles qui regnent entre les peuplades Tartares , amene de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état , en ruinant les dissidents ou les mutins.

La politique du Dalai consiste à avoir pour amis ou les Eleuths , ou les Mongales , ou les Chinois : attaqué par les uns, il leur oppose les autres, En 1625 , les rois du Thibet le priverent de la moitié de ses états , & il les reconquit amplement neuf ans après , avec les armes des Eleuths de KOKONOR. Affailli , au commencement de ce siècle , par les Eleuths Soudougaris ; il les repoussa avec les forces de la Chine , qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissants aux dépens du Lama , & que le Lama ne s'éleve ni ne se fortifie par la réunion ou la conspiration des Tartares. La cour de PEKIN , pour empêcher ces deux inconveniens , entretient dans le Thibet la célèbre faction des *bonnets jaunes* & des *bonnets rouges* : le jaune est la couleur de l'empereur de la Chine , le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis , extrêmement vigilants & extrêmement jaloux , ne se réunissent jamais , sinon quand le Lama est assez foible pour avoir
besoin

besoin
se c
qu'i
moi
que
con

Gue

em

voi

int

for

ni

on

foi

le

se

m

qu

ri

pe

ét

n

p

n

p

t

p

f

i

e

e

e

e

e

e

besoin des Chinois : en tout autre temps , ils se contrebalaient dans un si parfait équilibre qu'il est difficile à ce prêtre-roi de faire la moindre alliance avec les princes voisins , sans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins* , entre nos papes & les empereurs d'Allemagne , qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa ; mais les papes n'ont plus ni le crédit , ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les princes Européens sont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome , qui veut de l'argent pour ses bulles , ses brefs , & ses dispenses , sans jamais faire crédit , est très-onéreux au peuple , qu'il épuise : tandis que les Lamas , n'exigeant rien de personne , il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs états jouissent souvent d'une paix profonde , au moment que le feu de la guerre embrase les provinces voisines ; des Kans , ou trop pusillanimes pour entrer en lice , ou assez modérés pour n'y pas entrer , viennent se jeter , avec tous leurs *Amioks* ou leurs hordes , dans le patrimoine de l'église , en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle , & pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des insultes. On voit que quelquefois des princes ainsi réfugiés ou retirés , séjournent jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'église , sans qu'ils inquiètent ou soient inquiétés ; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le pontife des Thibétains , elle tâche par ses intrigues de leur

inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser : cependant le besoin qu'ont les princes Tartares du Lama , & la jalousie des Chinois contre les Tartares , affermissent l'autorité du facerdoce , & font respecter l'église qui protège les foibles & les pauvres ; sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalai, on n'en fait , & on n'en peut rien savoir de certain : aussi ne crois-je point que vous , ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine* , où Mr. d'Anville assure qu'on ne sert journellement au pontife Tartare pour sa subsistance , qu'une once de farine , détrempée dans du vinaigre , & une tasse de thé. C'est de cette patience , ajoute-t-il , que le Dalai Lama , malgré le haut rang qu'il tient , & malgré le pouvoir qu'il a , est obligé de se contenter (1).

M. d'Anville , dont je respecte infiniment le savoir & les lumières , n'auroit pas écrit des choses si peu judicieuses , s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine par jour , & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui , sans être pape ou Lama , a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & le manger. Aussi long-temps qu'on voudra , par de telles exagérations , jeter du ridicule sur les mœurs des peuples lointains , on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre logique ; & rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos livres , s'ils daignoient les traduire. Si le géo-

(1) *Atlas de la Chine*, p. 9. paragr. 7. in-folio.

grap
pâte
qu'i
grar
T
avec
non
acc
dan
Cass
ou l
bre
du
ont
On
tou
& l
cet
S
tain
c'el
pou
cré
&
l'ar
lui
de
s'es
ma
au
Ta
ph
le
dit
tro

”

graphe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets si détestable un grand monarque de la haute Asie.

Toutes les nations hippomolgues composent, avec le lait de jumant, une boisson qu'on nomme *Kunn*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse : ce *Kunn* se boit dans une immense étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée jusqu'au fleuve *Amour*, ou le *Sagalien Klla*; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *Kunn* au Dalai Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths : ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le pontife Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diete, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Gruéber & Gerbillon : ce dernier rapporte même que l'ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents, prétextes; mais il me paroît qu'on pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le roi de Boutam avec le Dalai, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

„ Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est bien ridicule, mais qui est bien véritable à

es
e pour les
les princes
les Chinois
autorité du
qui protege
n demander
se du Dalai,
en faveur de
e vous, ni
ort modérée
de la Chine,
ert journalle-
tance, qu'une
naigre, & une
ajoute-t-il,
ng qu'il tient,
de se conten-

te infiniment
pas écrit des
it bien voulu
saurait vivre
u'il en falloit
ui, sans être
quel degré on
boire & le
voudra, par
ridicule sur les
n ne leur inf-
otre logique;
licule que nos
ire. Si le géo-

„ ce qu'ils disent , qui est que lorsque le roi
 „ a satisfait aux nécessités de la nature , ils ras-
 „ massent soigneusement son ordure pour la
 „ faire sécher & la mettre en poudre , comme
 „ le tabac qu'on prend par le nez ; qu'ensuite ,
 „ l'ayant mise dans de petites boîtes , ils vont
 „ les jours de marché en donner aux princi-
 „ paux marchands , & aux riches paysans , de
 „ qui ils reçoivent quelques présents ; que ces
 „ pauvres gens emportent cette poudre chez
 „ eux comme quelque chose de fort précieux ,
 „ & que lorsqu'ils traitent leurs amis , ils en
 „ saupoudrent leurs viandes. Deux de ces mar-
 „ chands de Boutam qui m'avoient vendu du
 „ Musc , me montrèrent chacun de leurs boi-
 „ tes & la poudre qui étoit dedans , dont ils
 „ faisoient grand état „ (1).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance
 que méritent & Tavernier , & Gerbillon , &
 Gruéber , je fais que si les superstitieux ont
 porté la fureur jusqu'au point de manger des
 hommes , ils sont bien capables de se touiller
 par l'aliment qu'on leur impute d'aimer ;
 mais défions-nous toujours du merveilleux ,
 aussi long-temps qu'il n'est attesté que par
 des témoins ou suspects , ou prévenus , ou
 mal informés. Il est certain que ces pratiques
 impures , si on les a réellement vu observer
 parmi quelques piétistes du Thiber , doivent
 être comptées entre les abus , & non entre
 les préceptes de la religion Lamique , qui
 avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroya-
 bles progrès dans la plus grande partie de
 l'Asie. Cette religion , dont la morale est ir-

(1) *Voyage des Indes*, t. 2. liv. 3. p. 471. à la Haye 1718,

réprochable, enseigne l'existence d'un premier être que leurs livres sacrés nomment tantôt *La* & tantôt *Xac*, & dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ère vulgaire, est né d'une vierge nommée *Lamoghiupral* (1).

Cette idée de faire sortir les dieux & les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie : car, non-seulement les Tartares prétendent que le Gengiskan est né d'une vierge ; mais ils en disent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan, & comme cet empereur a fondé une académie des sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célèbre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, & le secrétaire de l'académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commence toujours son discours par cette phrase consacrée : *Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuse ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques, il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu (2) Mr.

(1) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *Vierge-mère de Dieu La.*

(2) Voici comme cet abbé parle à cette occasion du prophète des Turcs.

es
 que le roi
 re, ils ra-
 ire pour la
 re, comme
 qu'ensuite,
 es, ils vont
 aux princi-
 payfans, de
 its; que ces
 poudre chez
 rt précieux,
 amis, ils en
 de ces mar-
 nt vendu du
 de leurs boi-
 ans, dont ils

és de croyance
 Gerbillon, &
 erstitieux ont
 e manger des
 de se touiller
 ute d'aimer;
 merveilleux,
 testé que par
 prévenus, ou
 ces pratiques
 t vu observer
 liber, doivent
 & non entre
 Lamique, qui
 t de si incroya-
 nde partie de
 morale est ir-

Pabbé l'Avocat, bibliothécaire de la Sorbonne, & un des plus zélés catholiques qu'on ait vu en France, convient que les Franciscains ont puisé dans l'*Alkoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens chrétiens n'ont eu aucun soupçon. Les Persans font naître d'une vierge une foule d'hommes illustres, entr'autres Pythagore; mais ils ont un respect singulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & si un Juif osoit en leur présence attaquer sa virginité; ils le mettroient en piéces; tant ils sont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (1).

„ Mahomet, dit-il, est le plus ancien auteur qui ait
 „ fait mention de l'*immaculée conception de la Vierge*,
 „ dans son Alcoran SURA III. Voyez aussi *Maracci Pro-*
 „ *dum ad refutationem Alcorani. Part. 4. p. 86. Col. II.*
 „ Il avoit pris cette croyance des chrétiens Orientaux,
 „ réfugiés de son temps dans l'Arabie. Depuis ce temps
 „ jusqu'à St. Bernard, il ne se trouve aucun écrivain qui
 „ en parle en termes formels. Les Croisés rapportèrent,
 „ au douzième siècle, cette croyance en Occident.
 „ *Diction. Histor. Art. Mahomet.* „

Il faut remarquer que l'abbé l'Avocat suppose, dans cet article, une chose qu'il lui eût été impossible de prouver: il suppose que Mahomet avoit pris cette croyance des chrétiens Orientaux, ce qui est une fausseté avérée, puisqu'aucun chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'*immaculée conception*, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne seroit pas arrivé sans doute, si ce dogme eût été connu dans le quatrième ou le cinquième siècle.

Les croisés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme, occasion de tant de querelles, en ont apporté aussi les premiers oignons du safran, les premières griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lepre: on les accuse aussi d'avoir apporté la petite vérole: d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

(1) „ C'est une des plus fermes opinions des Mahomé-

„ tans, que Jesus - Christ est né d'une Vierge; & si
„ quelque Juif étoit assez mal-avisé pour dire le contraire
„ en leur présence, on le déchireroit. Ils mettent la Ste.
„ Vierge au rang des prophètes, l'appellant *Hazareth-*
„ *Mariam*, ou *Bibi-Mariam*, c'est-à-dire, *Dame Marie*;
„ mais ils nient que Jesus-Christ ait été conçu du St.
„ Esprit, parce qu'ils ne connoissoient pas le St. Esprit:
„ faisant au lieu de cela un conte ridicule, qu'elle conçut
„ de la salive d'Adam: qu'Adam ayant été créé dans le
„ Paradis, il toussa; que la salive qui sortit de sa bouche
„ en toussant, fut par ordre de Dieu, recueillie par l'ange
„ Gabriel qui la versa dans le sein de la Ste. Vierge où
„ elle devint la vertu générative dont J. C. fut conçu.

„ Quelques docteurs du Mahomérisme, qui sont venus
„ dans les derniers siècles, reconnoissant le pouvoir qu'a-
„ voit sur les chrétiens, pour les tenir attachés à leur
„ religion, le point de la naissance de J. C. d'une Vierge,
„ ont avancé que le philosophe *Pythagore* étoit aussi né
„ d'une Vierge; & deux empereurs de la grande Tartar-
„ rie, dont le dernier étoit le fameux *Tchenguis - Can*,
„ qui conquit la plus grande partie de l'Asie. Mais ce sont
„ des inventions du père du mensonge pour empêcher les
„ hommes de croire au sauveur du monde, qu'on ne doit
„ pas considérer davantage que les fables païennes, où
„ l'on trouve aussi que *Platon* étoit fils d'une Vierge
„ comme *St. Jérôme* le rapporte au livre contre *Jovien*”.

Voyage de Chardin. T. 2. in-4°. p. 269. Amsterdam 1735.

Cette salive d'Adam est, comme l'observe très-judi-
cieusement M. Chardin, un conte ridicule; mais ce
conte, quel qu'il soit, vaut mieux que le problème pro-
posé par le père Sanchez, que l'on trouve dans la ving-
tunième dispute de son second livre: où l'on verra en même
temps qu'il n'est pas le seul théologien qui ait agité cette
scandaleuse question.

Pour prouver que le très-digne père Sanchez, qui s'est
exercé toute sa vie sur de tels sujets, a été un modele
de chasteté, l'historien de *la compagnie de Jesus* nous
assure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni sel, ni
vinaigre, & que quand il étoit à table pour dîner, il
tenoit toujours ses pieds en l'air: *salem, piper, acorem*

Sorbonne,
qu'on ait
Franciscains
ne de l'im-
ciens chré-
les Persans
d'hommes
; mais ils
erge Marie
si un Juif
a virginité;
ls sont épris
igion qu'ils

auteur qui ait
de la Vierge,
si Maracci Pro-
p. 86. Col. II.
ns Orientaux,
epuis ce temps
un écrivain qui
rapporтерent,
en Occident.

ppose, dans cet
sible de prou-
cette croyance
fausseté avérée,
t aujourd'hui à
trouve pas un
édé Mahomet,
si ce dogme eût
eme siècle.

de l'Orient ce
en ont apporté
remieres griffes
uiner les cuirs,
apporté la petite
plus de bien que

des Mahomé-

je vous dirai qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'est beaucoup que les Tartares Lamas adoroient déjà un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, plusieurs siècles avant l'établissement du christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que Mr. Thevenot, ait adopté ce sentiment si contraire à l'histoire, & à la chronologie; puisqu'il est démontré par le septième livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain pontificat à Lassâ, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ère vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adherent opiniâtrément à l'hypothèse de la métempychose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardés comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal où leurs anciens patriarches avoient fixé leur séjour; car j'ignore si ces hérétiques ont encore un patriarche ou non (1).

respuebat Mensæ vero accumbebat alternis semper pedibus sublati. Voyez *Elogium Thom. Sanchez*; imprimé à la tête de l'ouvrage de *Matrimonio*, à Anvers chez Meurs, 1652: in-folio.

(1) Il est bien surprenant que M. l'abbé de longuerue

Les freres Ascelin & Plan Carpin , qui allerent en 1246 , par ordre du pape , chez une horde de Tartares , dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des missionnaires Nestoriens , qui tout puissants à la cour y tenoient en tututelle le célèbre *Bathou-Kan* , petit-fils de *Gengis-Kan* : ce sont ces damnables Nestoriens , ajoutent-ils , qui nous ont empêché de baptiser & de convertir les Tartares. On comprend bien que ces ecclésiastiques , pris pour des Nestoriens , étoient de véritables prêtres de Lamas , ou des *Kutuktus* , mais comme Ascelin , & son collegue avoient beaucoup entendu parler des Nestoriens sans les connoître , ils crurent en voir par-tout , jusqu'en Tartarie ; ce qui n'est pas bien merveilleux , puisque le pape Innocent avoit choisi pour chefs de sa comique ambassade les deux plus ignorants moines de la chréienté. Si *Batou-kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens , il est très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiser ; puisqu'ils admettent la nécessité de ce sacrement , aussi bien que les catholiques , de qui ils ne different qu'en une chose

prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixieme siecle , & qu'il tourne en ridicule le sentiment de M. la Croze qui rejette comme une fable la prétendue croix, trouvée à la Chine en 1625 M. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connoissance du christianisme au quinzieme siecle , sans quoi ils n'auroient pas pris pour des Prêtres Lamas , nos premiers missionnaires : quand ils furent qu'ils n'étoient pas Lamas , ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double méprise prouve qu'ils n'avoient aucune idée du christianisme.

peu importante : ils nomment la vierge *Christotocos*, au lieu de l'appeller *Theotocos*, & cette différence suffisoit pour faire rejeter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghin-prat*, mere de Dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Theotocos*, & quiconque diroit le contraire blasphémeroit, & courroit risque d'être châté très-sévèrement par le consistoire de Lassa.

Quant à *Batou-kan*, ce prétendu zéléteur du nestorianisme, loin d'avoir été jamais baptisé, il a poursuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les chrétiens de l'Asie.

Le pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Ascelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Nestorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures, lorsqu'il soutient que c'est aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables sur la naissance miraculeuse de *Xaca*: il fait à cette occasion une violente sortie contre feu Mr. de Beaufobre, qu'il appelle, sans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans son *Histoire du Manichéisme*, il parle irrévéremment de saint Augustin. C'est une pure imagination du pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore aussi parfaitement leur nom que leurs visions: c'est manquer de charité, de politesse, de respect, que d'injurier Mr. de Beaufobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Augustin, ni d'insérer dans son histoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en eussent eu l'envie. Quoi qu'il en soit, la religion Lamique s'est propagée dans une si vaste étendue

de
po
dar
gal
la
dar
che
de
teu
Mo
le
des
Gé
Po
Di
che
Inc
Ta
So
il
par
au
J
ici
fait
les
gn
ifle
bli
La
du
Fo
D
nc
un
D
au

de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion considérable du globe : elle domine dans tout le Thibet , a occupé toute la Mongolie , a pénétré dans plusieurs provinces de la Tartarie jusqu'à la Sibérie , s'est introduite dans les deux Bukaries & le royaume de Chachemire , s'est établie aux Indes & à la Chine , de sorte que le *Dalai Lama* a plus de sectateurs que le *Pape* des catholiques , le *Grand-Moufti* des Turcs , le *Grand-Cedre* des Perles , le *Patriarche* des Grecs , le *Destour-Destouran* des Guebres ou des Ignicoles , le *Catholicos* des Géorgiens , le *Chitomé* des Abyffis , le *Proto-Pope* ou le patriarche des Moscovites , le *Grand-Divan* des Sabis , le *Grand-Mana* des Manichéens de Bassora , le *Prima* des Bramines Indiens qui réside à Bénarez , & le *Grand-Talapoin* des Siamois a donnés au culte de *Sommona-Godom*. De tous ces chefs de secte , il n'y en a aucun dont le troupeau soit comparable à la foule des Asiatiques qui croient au Dieu *La* , & à son vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte historique que je crois avoir faite. Je soupçonne que les Tartares Lamas ou les Mongales ont , dans des temps très-éloignés , conquis le Japon , & porté dans ces isles leurs mœurs & leur religion , en y établissant un grand-prêtre , soumis au *Dalai Lama* du Thibet : ce souverain ecclésiastique du Japon , que nos relations nomment tantôt *Fo* , & tantôt *Dari* qui est une corruption du *Dalai* , a eu sous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui est une corruption de *Kutuktus* , & différents *Devas* ou ministres temporels dont il n'y en a aucun qui ne se soit déclaré indépendant ,

après avoir secoué le joug de la domination théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la suite des temps, écrasé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir suprême est tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues & meurtrières. Le sacerdoce, toujours subsistant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établissement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, si vous considérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de *Xaca*. Je ne me souviens pas d'avoir lu un historien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conséquences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'histoire du Japon : cependant le grand pontife qui y représente exactement le Dalai Lama, ces ministres plénipotentiaires qui ont administré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux évêques Thibatains, cette infinité de *Bonzes* Japonois dont les institutions & la règle ressemblent entièrement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent gueres de douter de cette ancienne invasion des Tartares Mongales dans le Japon (1).

(1) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture sur l'origine du grand *Dari* du Japon, c'est que les Chinois le nomment dans leurs histoires *Ho-Fo*, ou

Pai ou
que les
temps d
lieu à
de place
Jean, q
Mercat
qui ch
crurent
Chitomu
tiennen
folies
Europé

simplem
avons v
noissent
noit au
Xaca.

Les C
venu de
même q
trop lon
ce senti

Malg
torité
cepend
reux o
temps
dans l
compa
envoie
être pu
afin de
craind
eût qu
se mar
qu'alo
hauch
sexe,

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalai Lamas ont exercée depuis si longtemps dans une grande partie de l'Asie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui cherchèrent ce *Prêtre-Jean* en Abyssinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du *Chitomé*. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raison. Pendant que les Européens prenoient le grand Lama, & le

simplement *Fo*, nom qu'ils donnent aussi, comme nous avons vu, au Grand-Lama du Thibet; parce qu'ils connoissent, sous le nom de *Fo*, le même dieu qu'on connoit au Thibet & au Japon sous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre dieu *Fo* qui leur est venu des Indes, & que M. d'Anville suppose être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raisons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter ce sentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps su se faire craindre ou respecter; & l'on voit, dans les mémoires qui ont servi à l'établissement de la compagnie Hollandoise, un de ces grands-prêtres qui envoya à l'empereur du Japon deux filles qu'il affuroit être pucelles; en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers dont le défaut faisoit craindre une guerre civile, & il semble que ce prince eût quelque déférence pour les ordres du *Dari*; puisqu'il se maria, ce qu'il avoit constamment refusé de faire jusqu'alors; parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'averfion contre le sexe.

mination rebelles anéanti pouvoir un petit dans des cerdoce, ie par la u Japon, ni donne up d'em-

amas au éritable, z des Ja- e divinité le même d'avoir lu e confor- séquences as intéref- andant le tement le otentiaires omme les tout égaux de Bonzes regle res- amas, & guerres de s Tartares

ité à ma coa- c'est que les Ho-Fo, ou

grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyssinie, pour des prêtres catholiques, les Chinois prenoient nos missionnaires pour des prêtres Lamas, en les appelant des *Bonzes de l'Occident*, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande méprise, puisqu'on ne sauroit disconvenir que la religion catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique: j'amaï l'erreur n'a mieux ressemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef spirituel qui représente Dieu en être, étant des caractères essentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des catholiques; quoiqu'il soit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainsi les Chinois sont bien excusables d'avoir pris les soi-disants jésuites pour des Bonzes, & les révérends peres capucins pour des Faquirs.

J'espère que cet essai historique sur le pontificat des Dalai-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il est écrit avec impartialité, puisé dans de bonnes sources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y observerez que c'est un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef suprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la superstition font hasarder aux hommes dans tous les siècles & dans tous les pays. J'ose dire que si les papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir assez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des disputes

de religion
les sentime
de mille
revenu pl
exprimé d
dience pou
s'ils n'avo
érigé des
fait la gue
comme de
s'ils n'avo
personne
de leur se
en interdi
s'ils avoie
& les sav
ou tout
ques; s'i
rants ou
les; s'ils
facerdoce
ministere
mêlés dar
ils auroie
qu'ils n'e
ils auroie
charitabl
exemples
auroient
vices, le
qu'il so
scudi.

Je con
Lassa,
Rome,
tiques,
nombre

de religion , & réunir tous les esprits & tous les sentiments : s'ils avoient voulu se contenter de mille scudi par an , sans jamais désirer un revenu plus considérable ; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les pays d'obédience pour leurs billets & leurs autres papiers ; s'ils n'avoient jamais prêché des croisades , & érigé des inquisitions ; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir sur leurs voisins , comme des Tamerlans & des Gengis - Kans ; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canonisé personne ; s'ils n'avoient jamais délié les sujets de leur serment de fidélité , mis les royaumes en interdit , & les princes au ban de l'église : s'ils avoient respecté davantage les philosophes & les savants ; s'ils avoient entièrement aboli , ou tout au moins diminué les ordres monastiques ; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiscopales ; s'ils n'avoient pas accordé le caractère du sacerdoce à des fainéants sans fonction , sans ministère , sans savoir ; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe , ils auroient acquis infiniment plus de puissance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aspiré. Ils auroient donné aux hommes des conseils charitables , des leçons de modération , des exemples de vertu ; en ne désirant rien , ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices , les passions & les abus ; mais il faut qu'il soit bien difficile de vivre de mille scudi.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Lassa , la même imputation qu'à la cour de Rome , sur la multiplication des ordres monastiques , les petits Lamas étant en aussi grand nombre au Thibet , que les moines en Italie

l'Abyf-
s Chi-
ir des
Bonzes
tincte-
bet. Il
la plus
discon-
e con-
ique :
vérité ,
un chef
étant
égale-
& dans
montré
, rien
Chinois
disants
érends

le pon-
l'autant
fé dans
tes les
a débi-
grand
d'avoir
e dont
ur état
pinions
z la fu-
ns tous
re que
pu ac-
our la
isputes

& en Espagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'est établi, on a toujours observé que la classe des prêtres s'est accrue au point d'absorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raison nous enseigne qu'il est absurde qu'il y ait chez une nation des ministres sans ministère, qu'on paie pour ne rien faire. Il y a, dans les états catholiques, des curés infiniment plus occupés des soins de leurs paroisses que toute une communauté de bénédictins; cependant ces bénédictins, qui ne font absolument rien, ont jusqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille sans cesse à secourir les malades, à prêcher, à catéchiser, à instruire la jeunesse. Je demande s'il est possible d'imaginer un plus grand abus, une injustice plus criante, & un scandale plus notable dans la discipline ecclésiastique & dans la police civile. On s'aperçoit aisément que les chefs des Théocraties ont cru, qu'en multipliant les ordres monastiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils se sont trompés; puisque c'est par les ordres monastiques que la cour de Rome recevra sans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais essuyé. Dans le manifeste, publié en 1710 par *Tsé-Van-Raptan* contre le Dalai-Lama, on trouve ce passage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les soustraire à la juridiction de leurs Kans & de leurs princes légitimes: comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtrise, ni aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excèdent le nombre prescrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conséquence de leur rebellion, je les fais esclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tsé-Van
fit garrotter
qu'il emm
heureux da
premiere,
des moine
foit en bi
ne propos
exemple.

Tse-Vang ne tint que trop bien parole : il fit garrotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui, & s'il eût été aussi heureux dans sa seconde expédition que dans sa première, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet ; mais ce Tartare agissoit en brigand & non en réformateur : aussi ne proposé-je pas sa conduite comme un bon exemple.



le gou-
on a
res s'est
ivrir les
a raison
ait chez
qu'on
les états
occupés
ure une
dant ces
ien, ont
que tel
les ma-
truire la
imaginer
criante,
discipline
On s'ap-
éocraties
monasti-
e de dé-
trompés ;
ues que
le plus
s effuyé.
Tse-Van-
rouve ce
amas une
à la jurif-
légitimes :
ccorder la
je déclare
mbre pres-
& en con-
claves, &
ths.

L E T T R E III.

à Mr. M.

Sur les vicissitudes de notre globe.

C Ommes on comptoit déjà en 1764 quarante-neuf systèmes différents, proposés pour expliquer les défaitsres & les révolutions physiques que notre singuliere planete a essuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de discuter tant d'opinions, que d'en hasarder de nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous communiquer quelques observations que j'ai faites en différents temps, & qui, n'étant ni assez développés, ni assez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothèse qu'une hypothèse même.

Il est bien surprenant que les trois grands caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *bonne-Espérance* & celui de la *Terre de Diemen* soient tournés au Sud. Il convient de considérer cette position remarquable dans la carte réduite de Mr. Bellin, où elle est plus sensible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe de trois grands continents, dirigée vers le Midi, me fait soupçonner que d'immenses volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des breches par tout où les terres molles ou sablonneuses ont cédé au choc de

l'Océan ému après ceux situés dans ou moins c'est le cap de *Malacca* dans de *Ste. Marie* d'*Ostokoi*-non celui de *Sa* d'*Arria* dans celui de *Fa* *Lucar* dans dans la *Flo* objets en g aux petites plus ou m indistincter parce que comme ce très pauvre idées se c giques & a une diffi qui borne péninsule qui n'est c de la cô lieres.

La plus

(1) On p
la Méditer
de la calab
Crimée. Le
le Rumb d
importance
tirée du cen
l'Equateur.

l'Océan ému (1). Les caps les plus fameux , après ceux que je viens de nommer , sont situés dans le même sens , & regardent plus ou moins obliquement le Pole Austral : tel est le cap de *Komorin* , en Asie , celui de *Malacca* dans la péninsule de ce nom , celui de *Ste. Marie* , dans l'isle de *Kadagascar* , celui d'*Ostokoi-nos* dans la Péninsule du *Kamtchatka* , celui de *Sandek* dans la *Novelle Zemble* , celui d'*Arria* dans la grande isle de *Jeso-Gaima* , celui de *Farmel* dans le *Groënland* , celui de *St. Lucar* dans la *Californie* , & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir aussi les objets en grand , on ne doit avoir aucun égard aux petites jetées de terres qui s'avancent plus ou moins dans la mer , & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps , parce que la langue de la géographie est , comme celle de beaucoup d'autres sciences ; très pauvre en mots , d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques & propres manquent ; cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand continent , une grande péninsule , une grande isle ; & un autre cap qui n'est qu'un angle saillant , qu'une sinuosité de la côte formée par des causes particulières.

La plus grande breche que les eaux aient

(1) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée sont aussi tournés vers le Sud , la pointe de la Calabre , la pointe de la Morée , & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ce cap vers le Rumb du Sud-Est & du Sud-Ouest n'est d'aucune importance , puisqu'il est toujours vrai qu'une ligne , tirée du centre de ces trois promontoires , vient aboutir à l'Equateur.

284 *Recherches philosophiques*

ouverte dans notre continent , paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande , jusqu'au cap de Komorin , qui compose des blocs de rochers inébranlables , a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud : un de ces torrens , détourné de sa première route , semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la mer Rouge , dont le golfe Adriatique n'est , selon moi , qu'une continuation : car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-Kandel* , les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise* , en surmontant l'Isthme de *Suez* , qui a été desséché depuis ; soit par la retraite de la Méditerranée , soit par la diminution de la mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez* , on s'aperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés ; puisque *Necco* ou *Nécho* , qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cent ans , entreprit déjà de percer cette langue de terre qui l'embarraisoit.

Quant au golfe Persique , il semble avoir été produit par la même irruption , & la tendance de l'Océan vers le pôle Septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la mer Caspienne étoit une prolongation du golfe de Perse ; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne , par les cartes que le vice-amiral *Kyrus* a insérées dans son *grand Atlas dit du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du golfe Persique à la mer Caspienne sur une ligne idéale , tracée entre le 71ième & le 72ième degré de longitude depuis le cap *Naban* jusqu'à

Ferrabat , o
bles d'un a
campagnes d
ments, de c
marins. Au
entre dans
à 40 farsar
de cette f
monceaux
plusieurs li
pays nomm
quoique si
la mer salé
nom de l
campagne
dunes , ou
vagues ont
le Sud-Est
qui a jad
retraite d
jours sou
chestant ,
tinue inse

Cette
une ancie
l'Océan,
en effet u
manquea
artificiels
seroit diff
on peut
Tavernie

On fait
les uns d
des foré
puis vi
deur : f

Ferrabat, ou retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la mer : ce sont des campagnes d'un sable mouvant, mêlé de fragments, de coquillages, & de débris de corps marins. Au sortir de ces plaines arides, on entre dans le grand désert sablonneux qui est à 40 farsanges au Nord d'*Ispahan* : au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, épars sur une surface de plusieurs lieues en tout sens : les habitants du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique situé fort avant dans le continent, *la mer salée*, & nos cartes l'indiquent par le nom de *Kare falsum* : à la droite de cette campagne de sel regne un long cordon de dunes, ou de collines sablonneuses, que les vagues ont entassées, & qui se prolongent par le Sud-Est, jusqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer a éteint. En avançant toujours sous le même méridien au-delà du *Couchestant*, le terrain s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénètre le cœur de la Perse, qui est en effet une région sèche & stérile, où l'eau manque au point que, sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On fait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entières, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à soixante pieds de profondeur : si ces forêts avoient été abatrues, comme

on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon système, ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines seroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres, ensevelis dans les tourbieres & les marais de la Frise, de la Hollande, & de la Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers l'opposé: ce qui prouve que la force qui les a prosternez, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Est au Sud-Quest. Mais pourquoi veut-on attribuer aux vicissitudes générales de notre planète, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'est l'inondation de la chersonese cimbrique, arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ère vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angletere dans la province de Lancastre, ont aussi passé long-temps pour des monuments diluviens; mais, par l'examen qu'en ont fait quelques naturalistes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules-César, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour déterminer à-peu-près la date de leur dégradation: puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les sauvages Bretons, qui s'y cachotent, lorsqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il est vrai que toute l'Europe, si l'on excepte la seule Italie, n'étoit

encore qu'un centans.

J'ai obser-
de terres à
delà, où il
terres Aust
qu'on lui a
fait la recor
qu'au 55^{ie}
hemisphere
misphere o
continue &
cun indice
qu'on calcu
toujours ce
grande por
titude Sept
trale, où l

C'est for
cette répart
sous prétex
libre, faute
méridional.
falée ne pe
terre; mai
y avoir fo
de matiere
à l'infini,
mer versée
lance les e
mais où ell

J'observe
que tout l'
sous la lig
mergé par
à combine
vation circ

encore qu'une immense forêt, il y a dix-huit centans.

J'ai observé avec étonnement qu'il y a plus de terres à sec en-deçà de l'équateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des terres Australes ne sauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoissance de l'Océan du Sud, jusqu'au 55^{sième} degré de latitude dans notre hemisphere, & jusqu'au 60^{sième} dans l'hémisphere opposé, sans toucher à aucune côte continue & fort alongée, sans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra, on sera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de continent, située dans la latitude Septentrionale que dans la latitude australe, où les eaux l'ont entamé.

C'est fort mal à propos qu'on a soutenu que cette répartition inégale ne sauroit exister, sous prétexte que le globe perdrait son équilibre, faute d'un contre-poids suffisant au pôle méridional. Il est vrai qu'un pied cube d'eau salée ne pèse pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir sous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la pesanteur spécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer versée sur une grande surface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle est plus profonde.

J'observe, avec la même surprise, que presque tout l'espace du globe, placé directement sous la ligne équinoxiale, est aujourd'hui submergé par l'Océan: ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir sous

l'équateur : si cette élévation étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les poles; de sorte qu'il ne resteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inspection des cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoires, ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'équateur terrestre, comme 174 sont à 175. Mr. de Buffon n'est pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (1); d'autres physiciens & d'autres astronomes ont également senti les inconvénients qui résultent de cette erreur évidente de cosmographie.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du midi, qu'en approchant de celui du Nord; tandis que le soleil parcourt, à une seconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antécédens qu'à nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes saisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même

(1) M. de Buffon prétend que la longueur de l'équateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 229 : quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomènes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si applati aux poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'équateur terrestre.

méridien.
mene, &
une explic
je viens d
bue cette
grande qu
sent dans n
ce qui su
étonne;
niment p
continent
lacs & le
thermom

L'augm
ajoute un
opinion f
les : si ell
circonfér
veroit p
Dans la
fondues t
de mai
79ieme d
mais les
au Sud
brume
soit en

Ainsi
vingt de
jamais p
très-surp
nous pe
Sud son
cendent
point la
savoir o
mais il

méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomène, & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui ne gissent dans notre latitude qu'au delà de l'équateur, ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne ; la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'atmosphère que la surface du continent ; on s'en apperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, sans le secours du thermometre.

L'augmentation du froid vers le pôle du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des terres australes : si elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de mai : les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au 79ieme & quelquefois jusqu'au 80ieme degré : mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été soit en hiver, sous le 60ieme parallele.

Ainsi on a été à cinq cent lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui est sans doute très-surprenant. En vain Mr. de Buffon veut-il nous persuader que les glaces de la mer du Sud sont formées par les gros fleuves qui descendent des terres australes : cela ne résout point la difficulté ; puisqu'il ne s'agit pas de savoir où & comment les glaces se forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles se fondent

ussi con-
manifeste
iroient
ues sous
entre les
re aride.
contraire
convenir
ique sont
mpossible
soit à la
omme 174
as le seul
tude (1) ;
noms ont
i résultent
aphie.
degré de
avançant
ochant de
parcourt,
és dans une
e une égale
qu'à nous.
oup que la
s faisons, à
us le même

de l'équateur
me 230 sont à
beaucoup plus
omenes, on ne
ne supposition
est pas si applati
dra peut être
de l'axe, & la
e.

en été au quatre-vingtième degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne se fondent jamais, en aucune saison, au soixantième degré dans la latitude opposée. Convenons donc que le froid n'y est, en tout temps, si violent que parce que l'immense surface de la mer y empêche l'atmosphère de s'échauffer assez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent sous le parallèle où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr. le président de Brosses, dans son *Histoire des navigations aux Terr. s Australes*, prétend que ce phénomène est causé par le changement de l'écliptique; mais j'avoue sincèrement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'est pas prouvé que l'écliptique soit sujette à une variation quelconque, il me paroît que Mr. le président auroit dû commencer par démontrer la cause avant que d'en réduire l'effet.

Si une puissance a poussé les eaux du Sud au Nord, une autre puissance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles sont parties. Les observations des naturalistes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baisse à-peu-près de quatre pieds, six pouces, en un siècle; il est bien vrai que le clergé de la Suede, blessé apparemment par cette découverte, présenta, en 1747, aux états du royaume un libelle dans lequel il accusa d'hérésie tous les savants qui ont parlé ou écrit en faveur du système de la diminution de la mer, parce que ce système, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célèbre Mr. Olof Dalin opposa des faits, des expé-

riences, leuses im-
-imposere
mais un é
Jean Bro
cette sage
une disse
ver que
reculeme
parce qu
en entier
qui, rel
ne paroît
la questi
s'amuse
fauroit é
pourquo
Maillet
plus bass
Brahé ?
n'ont jan
voit être
que la n
choit du
J'igno
premier
Boréal,
rétrogra
avoit qu
il faudr
un mou
présent
eaux de
que les
brusque
constitu
sentime

riences, des démonstrations, à ces scandaleuses imputations du clergé, auquel les états imposèrent silence sous peine de châtement; mais un évêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouillonius*, a osé; malgré cette sage défense de la diète générale, publier une dissertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze physiciens qui ont observé le reculement de la mer ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette dissertation de maître *Brouallius*, qui, relégué dans son petit diocèse d'Abo, ne paroît pas avoir été trop instruit de l'état de la question agitée à Upsal & à Stockholm: il s'amuse à prouver qu'aucune goutte d'eau ne sauroit être anéantie, & si cela est, dit-il, pourquoi les damnables sectateurs de feu Mr. Maillet veulent-ils que la mer du Nord soit plus basse aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé? Mais MM. Dalin & Swedembourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie: ils ont seulement conclu que la mer, en se retirant du Nord, se rapprochoit du Sud.

J'ignore aussi profondément la cause de la première progression de l'Océan vers le cercle Boréal, que la cause contraire de sa marche rétrograde vers le point opposé; mais s'il y avoit quelque justesse dans mes observations, il faudroit conclure qu'il existe dans la nature un mouvement périodique, inconnu jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pôle à l'autre; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre monde: & c'étoit le sentiment des anciens philosophes de l'Egypte,

qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planète. Ces philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon : *certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur : multaque & varia hominum fuerit exitia ; ideo qui succedunt & litteris & musis orbatifunt* (1). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance, & la ruine des arts, comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au delà de l'équateur qu'en-deçà.

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devrait s'appercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit pas fort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baisse en effet d'un siècle à l'autre, & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèse. Il convient qu'en confrontant les mesures modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup haussé ; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû suivre la même proportion, & hausser d'autant que le fond s'est accru ; ce qui est

(1) Plato in *Timeo*.

un sophisme
 puisque
 dessus de
 ment du
 il se ferait
 détroit de
 nement à
 avec la m
 plus bass
 on voit e
 mer a aba
 & on n'e
 terranée
 qui seroit
 raisonné
 des *mar*
 en eaux
 pas form
 bordeme
 torrents
 nia, &
 couleme
 bas-fond
 Il est
Manfredi
 ranée au
 par les f
 l'Egypte
 par le P
 dant ces
 leurs lits
 La va
 n'est pas
 a en cel
 eaux d'u
 bles au
 qu'envir

un sophisme, ou un raisonnement captieux ; puisque la Méditerranée n'a pu s'élever au-dessus de ses anciennes bornes par l'accroissement du fond : car à mesure de son élévation, il se seroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer, se seroient noyées en devenant plus basses que la superficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne ; & on n'en sauroit indiquer un seul où la Méditerranée ait enfoncé ou surmonté la côte, ce qui seroit infailliblement arrivé si *manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'issue & de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme a fait *manfredi*, que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube : cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vase que les eaux fluviales voient, n'est pas si considérable qu'il le paroît ; & il y a en cela une illusion optique, très-réelle. Les eaux d'une rivière quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ soixante grains de terre sur cent.

vingt livres d'eau. En faisant déposer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le sédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne sur un volume d'eau qui sembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû aussi ravager quelquefois notre globe; mais je doute qu'ils aient jamais été aussi destructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune histoire, aucune tradition ne fasse mention de quelque bouleversement mémorable, occasionné par les secouffes de la terre, entre le cinquante-deuxieme & le soixante-unieme degré de latitude septentrionale, dans le cœur du continent: je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renversée comme Lisbonne; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'est que quand on avance vers le pôle ou vers la ligne au-delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre observation qui n'est pas moins intéressante, c'est que la plupart des volcans de notre hémisphere sont situés dans des isles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Islande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Vesuve* sur le bord de la Méditerranée: on peut compter au nombre des petits volcans les *Isles Liparines*, qui fument très-souvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a soupçonné, un tuyau de communication entre le *Vesuve* & l'*Etna*. Entre les grands Volcans, on compte le *Paranucant* dans l'isle de *Java*, le *Conapy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra*: l'isle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*.

On connoit de *Chiang* isles & Japon, il y a plus ou moins de *Manilles*, sur-tout le *Pic de billons* de immense nés, irréguliers, de *Ste.* ont aussi

Il est à face de d'autant sur des îles des montagnes d'Asie, se voit les *Congo*.

Cette les isles mer est l'inflammation rugineuse ment de les expériences qu'elle fait de l'atmosphère; qu'a le de l'eau dans le mont dans pl

On connoît les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les ilots qui composent l'empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les isles *Manilles*, les *Açores*, les isles du *Cap-verd*, & sur-tout celles del *Fuego*. Aux isles *Canaries* est le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulièrement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste. helene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leur foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & sur-tout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir existé en *Asie*, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'*Angola* & de *Congo*.

Cette singuliere position des volcans dans les isles, me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédient nécessaire pour produire l'inflammation des pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il consiste par les expériences faites sur ces especes de pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'athmosphere; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les *Pyrénées*, dans les *Alpes*, dans les montagnes de l'*Auvergne*, de la *Provence*, & dans plusieurs vallées de l'*Apennin*, on a conchy

que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers : placés aujourd'hui dans la terre ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des isles ont continué à brûler ? La cause en est bien claire selon moi, c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que Mr. de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé des cataractes de feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte : aussi ne jette-t-elle plus ni flammes, ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre ferme à la disette totale des matieres phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste ; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matieres auroient été plutôt consumées dans le continent que dans les isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous satisferont peut-être.

En poussant les fouilles d'*Herculanum* aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, & aux fondemens des maisons de cette ville ensevelie : on a détaché de ce pavé & de ces fondemens plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour,

afin d'exami-
gie on deve
qu'on en a
des laves ta
voit déjà d
d'un volcan
ou les *Aur*
une des p
puisque'elle
mieres colo
pénétrerent
on ne saur
plus tard
gaire ; de
quatre-ving
jusqu'à noi
déjà alors
s'étoit allu
d'*Herculan*
affermir le
si fameux
âges avant
doit avoir
matieres
fournaises
pendant
n'est pas
de notre
faute de

Le Vés
solide, d
15104608
substance
calcule
de laves
pierres
ries, de

afin d'examiner à quelle classe de la lithologie on devoit les rapporter, & par les essais qu'on en a faits, on a appercu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainsi on trouvoit déjà des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Aufoniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui est une des plus anciennes villes de l'Italie, puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premières colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrèrent en Europe par la Méditerranée : on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ère vulgaire ; de sorte qu'il s'est écoulé trois mille quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous ; & comme le Vésuve fournissoit déjà alors des laves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà si fameux, par ses embrasements, plusieurs âges avant la naissance d'Homere & de Hésiode ; doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matieres combustibles de ces deux grandes fournaies du globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siècles ; on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre continent ne se soient éteints que faute de nourriture.

Le Vésuve peut contenir dans sa convexité solide, depuis sa base jusqu'à son entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terres & d'autres substances quelconques : cependant si l'on calcule ce qu'il a jeté de cendres, de sables, de laves, de pierre-ponces, de pyrites, de pierres phosphoriques, de pozzolane, de scories, de mâchefers, de bitume, de sel ammo-

mac, d'alun, de soufre, & de métaux fondus, on verra que la masse & le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creuset répandit, en 1737, un si énorme torrent de matieres liquéfiées, que *Francesco Serrao* les évalua à 3169,8161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement semblable pour engloûtir *Herculanum & Pompeia*. Pendant la célèbre incendie de l'Etna en 1683 il en sortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui se débordèrent à onze lieues de loin, *quisque suum populatus iter*. D'où on peut aisément conjecturer quelle doit être la capacité du réservoir ou plutôt de l'abyssine d'où ces matieres calcinées & vitrifiées sont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la formation des montagnes, est sujet à tant de difficultés qu'il est impossible, quelque facile qu'on soit, de se contenter des systèmes proposés à ce sujet, & qui ont absolument perdu leur crédit, depuis qu'on sait que les plus hautes pointes montagneuses ne sont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puisse leur donner : la mer n'a donc pas surmonté ces hauteurs, comme tant de naturalistes l'ont dit, pour donner quelque consistance aux idées vagues sur lesquelles roulent leurs hypothèses. Je ne saurois me résoudre à croire que c'est l'Océan qui a formé les rochers dans lesquels on voit souvent des lits d'une seule espece de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu rassembler tant de substances similaires dans

un endroit
 prévenir to
 au momen
 pidifiques
 coquillage
 nant ; puis
 coagulatio
 jamais auc
 dans la pie
 ment que
 des monta
 & recomp
 substance
 cienne qu
 écrivit un
 que sur l
 été élevés
 créatrice
 nete sur
 paroît q
 n'a pas l
 a confon
 des mont
 telles qu
 peut reg
 du glob
 élévatio
 considér
 de cette
 posées e
 le terrai
 sans qu
 compar
 Les p
 hauteur
 font l'O
 golfe d

un endroit pour les déposer en un autre, & prévenir tout mélange de matières hétérogènes au moment de la cohésion des corpuscules lapidifiques ? Qu'on discerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'est pas étonnant ; puisque tous les marbres ne sont que des coagulations ; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche ; ce qui prouve indubitablement que cette sorte de pierre, dont on trouve des montagnes entières, n'a point été décomposée & recomposée par les vagues de la mer : c'est une substance homogène, primitive, & aussi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un traité sur la formation des étoiles que sur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puissantes de la nature créatrice, à laquelle nous devons la petite planète sur laquelle les philosophes raisonnent. Il paroît qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire ; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telles que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du globe. Pour s'assurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des fleuves considérables & de grandes rivières descendent de cette pente selon différentes directions opposées entr'elles, ce qui démontre à la fois que le terrain y est convexe & extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, sont l'Oby, qui se décharge au Nord dans le golfe d'Obkala-Guba ; le Geniska ou le Genis-

jea, qui se perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la nouvelle-Zemble; le *Chazanga*, le *Lena*, le *Jana*, & le *Cowinna*; qui se jettent tous quatre dans la même mer, l'*Uda* & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Est leurs eaux dans la mer du *Kamszhatka*; le *Hoang*, ou le fleuve safrané, qui, né à *Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit cent *Lits* Chinois, se déboucher à l'Est dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui serpentent vers l'Occident; & se déchargent dans la Caspienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait sa source dans la Tartarie; il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus considérable que ne le disent les *Jésuites*, qui prétendent l'avoir mesurée; mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques; pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient *Gerbillon*, *Verbist*, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe ce que est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-nos* dans la partie de la Tartarie que les modernes nomment la *Siberie-Jukutienne*. Si la diminution des montagnes fort escarpées, est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au

bout de l'élevation c de nos jo les sources pointes n entraîner de leur po ne quantit les angles & au cho poser: les ments les portent d s'affaïsser lement et la ville d temps re montagne notre pla dernier mencer notre exi ans si P que la pl qu'à pré violemm ne espé res les accident de prédi des ph de prop combu remme lorsqu lire des danger

bout de plusieurs millions de siècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chute, une certaine quantité de terres, de pierres, & de sables : les angles & les côtés les plus exposés à l'action & au choc de l'air doivent se féler & se décomposer : les vents doivent en balayer les fragments les plus menus : les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaïsser à la longue, & occasionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écrasa la ville de *Pléhrs*. Tous cela est vrai ; mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne & l'applatir pourroit bien aussi user notre planète, & amener enfin la nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir ; notre existence même ne durera pas cinq cent ans si l'on en croit *Newton*, qui a calculé que la plus forte des 39 comètes connues jusqu'à présent viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre soleil qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'apocalypse : lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples; il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur-tous les autres; aussi les historiens Grecs & Romains, quelques entêtés qu'ils aient été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, *Scythiana adeo editiore omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in mæotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant, his igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui vivoit sous Auguste; avoit puisé, dans des historiens bien antérieurs au siècle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigènes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai déjà fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, servir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parce que les sommets

de ces m
d'autant p
ne sauroi
mentaires
giées avec
vivoient
Jura, où
rour-à-to
bles à cel
l'espece
contre la
eaux déb

Si les
détruit,
theques
si un mal
ordonné
brûler to
(1), on
la haute
à éclairc

(1) La
Barbare de
l'incendie
César, Pa
en partie
Auteurs C
à mon av
genre hur
de conno
recouvre
nos chro
de l'origi
avec laq
roit qu'il
crits détr
Rome ;

de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux : dix personnes ne vivroient pas dix jours sur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les assailliroient tour-à-tour. C'est sur des convexités semblables à celle de la Tartarie que les débris de l'espece humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliothèques formées par les savants du Thibet ; si un malheureux empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de vie, de brûler tous les livres & tous les manuscrits (1), on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'histoire de notre globe ; qui nous

(1) La destruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie sous Jules-César, l'incendie de cette même bibliothèque, rétablie en partie, sous le calife Omar, la destruction des anciens Auteurs Grecs & Romains sous le pape Grégoire, sont, à mon avis, les plus tristes événements de l'histoire du genre humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoissances que les hommes ne pourront jamais recouvrer : les archives du monde y ont péri. Cependant nos chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations : à voir la hardiesse avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & rélu tous les livres & tous les manuscrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome ; mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

paroît si moderne, quand on consulte les monuments des hommes, & qui est si ancien, quand on consulte la nature. Un naturaliste dont les idées & les destins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu ensuite déduire une théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'est se faire illusion que de croire qu'une méthode défectueuse puisse jamais conduire à des résultats exacts.

L'empereur défunt ayant demandé au grand-seigneur la permission de faire arracher quelques pieux sur lesquels a été fondé le point que Trajan fit jeter sur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cent & quelques années: d'où on conclut qu'une pièce de bois d'égale épaisseur, & haute de quarante pieds, se pétrifieroit d'un pouce en vingt siècles, & emploieroit, pour arriver à sa transmutation totale, neuf cent-soixante mille ans. Or comme on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raisonnement seroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne signifie plus rien: le paralogisme consiste dans la supposition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des substances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit situé le pont de Trajan. Il y a sans doute des endroits où les sucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne

animal & v
l'impregnati
possible de
temps qu'u
se pétrifier
finies des
qualités de
même de c
méthode,
née, ni mêt
foudre le
quer. Ains
tres tirées
mieux qu
plusieurs
l'Egypte.

En finis
sieur, de r
m'a faites
je dis qu'
monument
déluge. On
haches d
en Allem
& qui de
ayant été
& du cui
vent être
être auss
car les s
vent enc
donc, c
ments da
la Guian
pour des
J'ai vu
découve

animal & végétal sont plutôt transmués par l'impregnation de ces suc. Comme il est impossible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour se pétrifier, à cause des différences presque infinies des circonstances, des terrains, des qualités de l'eau & de l'air, & des positions même de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne sauroit servir à résoudre le problème auquel on l'a voulu appliquer. Ainsi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finissant cette lettre, je tâcherai, monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon ouvrage où je dis qu'on n'a jamais de couvert nulle part des monuments de l'industrie humaine antérieurs au déluge. On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede, & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs, & qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens : mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet événement, car les sauvages du nouveau monde s'en servent encore aujourd'hui : quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instrumens dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si l'on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois especes de haches de pierre, découvertes en Allemagne ; & par la compa-

raison que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matière; hormis qu'il y a de ces instruments venus du nouveau monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs; mais on en trouve aussi dans les tombeaux Celtiques (1), & à la superficie du sol: il y a quelques années que le hasard me fit découvrir, dans un terrain marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argilleuse & tantôt filicée, ont été le plus communément employées par les sauvages de deux continents, avant l'invention du cuivre & du fer, pour en fabriquer des pointes de fleches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à des prétendus physiciens que tous ces instruments ne sont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été destinées aux usages qu'on leur attribue; mais il ne faut que être légèrement versé dans la connoissance des fossiles & des minéraux, pour distinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la nature d'avec celles que les mains des

(1) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

hommes ont
roient bien
ges de l'An
comment on
pour en fair
malheur d'al
fer.

Telles sor
je prends la
rois pu y jo
sentiment d
que à jadis
pas voulu a
tience. La
animaux d
ceux qui
assez le pe
dont une p
le plaisir q
& du resp

M O N

Ce 3 de 1

hommes ont taillées. Ces physiciens méritoient bien qu'on les envoyât chez les sauvages de l'Amérique, qui leur enseigneroient comment on aiguise & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles sont, Monsieur, les observations que je prends la liberté de vous communiquer: j'aurois pu y joindre de longues remarques sur le sentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuser de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux continents, & sur-tout entre ceux qui habitent les tropiques, démontre assez le peu de probabilité de cette hypothèse, dont une plus ample discussion eût trop retardé le plaisir que j'ai de vous assurer de la gratitude & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur ****

Ce 3 de Nov. 1768.



nous
rner la
me ni
de ces
e, qui
n'ai pas
parmi
es sont
, à de
trouve
& à la
que le
maré-
ne ha-
ent pas

pierres
leuse &
nément
tinent,
pour en
uteaux,
ix. Rien
e à des
ruments
figurées,
es qu'on
légère
ffiles &
premier
les jeux
ains des

Les tom-
nains, on
utés pour

L E T T R E I V.

à Mr ***.

Sur le Paraguay.

SI l'on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des missions du Paraguay, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne me conviendrait à personne de rejeter le témoignage d'un écrivain si respectable, mais j'ose dire qu'il est impossible que l'auteur de l'*Esprit des Loix* ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme en Europe, si on en excepte le général des Jésuites, & son secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibra*; & ce secret même a fait plus de tort à ces religieux qu'ils ne le pensent; puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de soin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des missions de s'être opposés; en 1731, à la visite que l'audience royale de *Chuquisaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguay, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toute les horreurs que la renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne

pas accepter
ne pas saisir
tante de se j
l'Amérique,
La vertu ne

Il y a dan
cal qui porte
cette charge
vent livrée
lâches, foit
lazer les A
laissent opp
mais en 17
Dom Joseph
integre, &
vage horrib
d'avoir rédi
crut obligé
lui-même l
au mal, au
un mémoire
la permissio
lui fut acco
affecteurs,
& d'une
usitées, pa
les mission
de visiteur
ments qu'il
tement à se
tes de sa n
Antequ
gné d'un
de mena. A
signifier au
leur com
dont il ét

pas accepter l'inspection projetée ? Pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accusé ? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le tribunal de *Chuquisaca* un Fiscal qui porte le titre de *protecteur des Indiens* : cette charge importante n'est que trop souvent livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles, ou avares, qui, loin de soulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas : mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, integre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du paraguay, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'audience pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguay ; ce qui lui fut accordé du consentement de tous les assesseurs, qui le munirent d'un plein pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les missionnaires de le respecter en sa qualité de visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il desireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de sa majesté catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul alguazil-major, nommé *Joseph de mena*. Arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los padres* lui firent ré-

pondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettoient jamais qu'il mit le pied dans leurs missions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, méprisa ces menaces, & se mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des jésuites la pique en main tomba si brusquement sur lui qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces assassins, qui blessèrent dangereusement l'alguazil *Mena*, qui vouloit résister à un jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en resta pas là: le chef des missions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz*, marquis de *Castel Fuerte*, trente-troisième vice-roi du Pérou, & dévoué sans réserve aux intérêts de la société; il lui représenta dans sa lettre qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Assomption, avoit voulu s'y faire déclarer roi du Paraguay; mais que les jésuites, comme de très-fidèles sujets de sa majesté catholique, leur gracieux souverain, avoit fait chasser ce bandit digne du dernier supplice, & qu'en récompense d'un service si signalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de son excellence.

Le Marquis de *Castel*, ayant lu cette lettre, ordonna, sans examen ultérieur: à ses satellites de jeter le visiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une espèce de procès, dans lequel ses avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver son innocence, qui n'avoit pas besoin d'être prouvée, car peut-on imaginer une absurdité plus grossière que de soutenir qu'un membre de l'au-

dience de C
muni d'une
pagné d'un f
vahir une p
doute, mon
né, qu'on le
loua de son
qu'on l'exho
qui avoient
ble fonction
trompez. Le
& à travers
pendit en es

La ville d
tion très-in
se révolta co
tout le Pér
se souleva d
injustices n
cœur huma
Cette révol
volte pouvo
sieurs mill
le massacre
prévenir. S
leur condui
ble, ils n
fite d'*Ante*
comme un
inouï de
Lima, de

(1) Si vo
Mena, je v
quoiqu'à de
reçue à l'es

dience de *Chuquisaca*, député par son corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un seul domestique, avoit voulu envahir une province entiere ? Vous pensez sans doute, monsieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans sa charge, qu'on le loua de son zele, qu'on le paya de ses peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient osé l'interrompre dans la respectable fonction de son ministère : mais vous vous trompez. Le marquis de *Castel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (1).

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée qu'elle se révolta contre son trente-troisieme vice-roi : tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrémité à l'autre ; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux jésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, si leur conduite au paraguay eût été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inoui de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cusco*, de *Cuença*, de *Chuquisaca*,

(1) Si vous me demandez ce que devint l'alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainsi que son maître, pendu, quoiqu'à demi-mort des suites de la blessure qu'il avoit reçue à l'escarmouche de l'*Assomption*.

priront le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur vice-roi; deshonoré par le supplice d'un innocent poursuivi par des moines, & depuis cette triste époque, le crédit des jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entière expulsion, qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Pyraguai, si l'on ne l'avoit pendu à *Zima*, c'eût été l'oppression de ses habitants sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai que le pape Benoît XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux bulles, dans lesquelles il excommunique clairement & formellement les jésuites missionnaires au Paraguai; parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser; & qu'ils le gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguier, pour les soumettre aux travaux. Employer la religion comme un instrument du despotisme, c'est le crime le plus réfléchi, & par conséquent le plus atroce qu'on puisse imaginer: c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les indigènes du Paraguai, sinon pour s'approprier le fruit de leur sueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppresseurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raisons pour défendre l'entrée

l'entrée de l
qualité ou
voulu nous
n'a jamais ex
tion de ces
couronné r
qu'on nomi
être né à
avancé, &
lettre, que
que perfor
tir, je vou
édit. L'Esp
quateur po
sura pas,
ge, dans l
sa tendresse
dres, qu'on
de sorte q

» Les mi
» il, qu'au
» que nati
» ou autre
» ministren
» qui s'y p
» eux le co
» ni par au
» ment par
» que les
» leur bar
» la lumi
» d'innoc
» d'autres
» mi eux,
» Ces Ind
» ni la ra
» sions qu
Ton

l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défense n'a jamais existé, & que ç'a été une pure invention de ces mêmes novellistes qui avoient couronné roi de Paraguai un certain scélérat qu'on nommoit le *Frere nicolas*, qu'on disoit être né à Leipzig; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette lettre, que des faits incontestablement vrais, que personne ne sera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce singulier édit. L'Espagnol Dom Juan, envoyé sous l'équateur pour y mesurer la terre, qu'il ne mesura pas, a publié une relation de son voyage, dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse & de son affection pour *Los Padres*, qu'on ne sauroit récuser son témoignage, de sorte qu'on peut le citer hardiment.

» Les missionnaires ne souffrent jamais, dit-il, qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il soit, Espagnol, ou métis, ou autre, entre dans les missions qu'ils administrent au Paraguai, non pour cacher ce qui s'y passe, par crainte que l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y recueille, ni par aucune des raisons avancées gratuitement par des personnes envieuses; mais pour que les Indiens, qui ne font que sortir de leur barbarie, & d'entrer dans les voies de la lumière, se maintiennent dans cet état d'innocence & de simplicité. Ne connoissant d'autres vices que ceux qui sont communs parmi eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination... Ces Indiens ne connoissent ni l'inobéissance, ni la rancune, ni l'envie. ni les autres passions qui font des maux dans le monde; si

„ les étrangers venoient chez eux , à peine y
 „ seroient-ils arrivés que leur mauvais exem-
 „ ple leur apprendroit des choses qu'ils igno-
 „ rent , & bientôt renonçant à la modestie &
 „ au respect qu'ils ont pour les instructions de
 „ leurs curés , on exposerait le salut de tant
 „ d'ames. . . . Ces Indiens vivent aujourd'hui
 „ dans la parfaite croyance que tout ce que
 „ le curé dit , est bien , & que tout ce qu'il
 „ blâme , est mal (1) ,..

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguaï est si ridicule , & sur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être géometre , que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguaï , malgré la défense de ces moines , qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour souverains du pays , on l'eût fans doute repoussé à main armée : on l'eût assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens ; mais pourquoi *Antequera* , qui ne venoit que dans la rue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses , ne fut-il point admis ? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'audience de *Chuquisaca* , qui représente la personne même du roi d'Espagne en Amérique ? Voilà ce que l'apologiste eût dû nous expliquer , sans s'appesantir sur le salut

(1) Voyage au Pérou. Tome I. in-4°. P. 549.

On peut se convaincre par ce passage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation du moine franciscain , qui assure qu'il a pénétré dans toutes les missions du Paraguaï d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment M. Surgy , a pu faire usage d'une piece si pitoyable dans ses *mémoires géographiques*.

des Indi
 dans tou
 du Pont
 sont mill
 qui n'ay
 ses habit
 contraire
 je ne cro
 exemple
 ceux qu
 pouvoir

Dès l
 provinc
 résidenc
 dispositi
 de Jesus
 de por
 de la g
 que , c
 fameuse
 Tlaxca
 au pap
 lapider
 couven
 quelqu
 avoient
 son do
 délivrer
 lafox.

Y duo
 Balje

(1) Es
 que 116
 menté d
 dans l'i
 y avoit
 que , n
 Patagon

dés Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Busiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolèrent les étrangers, sont mille fois plus excusables que des religieux qui n'ayant aucun droit ni sur le Paragvai, ni sur ses habitants, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens: je ne crois pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus si long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les jésuites avoient dans la province du Paragvai huit couvents, & deux résidences (1), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays, la société de Jesus n'étant occupée alors que de son college de *Porosi*, qu'on venoit de construire à côté de la grande mine, de ses missions du Mexique, qui furent décréditées ensuite par la fameuse lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angeles*, qui se plaignit au pape que les jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraison dominicale cette clause édifiante. *Seigneur, délivrez-nous de tout mal, & de notre évêque Palafox.* Quoique ce vénérable serviteur de Dieu

(1) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paragvai que 16 jésuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 10 dans la nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* recitent encore aujourd'hui cette prière mot à mot comme on l'avoit enseignée à leurs aïeux.

Cette lettre, adressée au souverain pontife, & plusieurs autres motifs firent comprendre aux jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillants, & tenus sous la main & les yeux des vice-rois, sur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter, ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucumán & le Paraguay, provinces écartées, & presque inconnues aux Espagnols mêmes comme il s'agissoit de s'emparer de la traite exclusive du thé ou de l'herbe Paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des liens marqués plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saisir tous les sauvages des deux sexes qu'on put ramasser sur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les transplanter dans le cœur du paraguay : en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après plusieurs années de travail, à former une petite nation sédentaire, à-peu-près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur assigna pour y cultiver le thé, dont on détruisit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du tabac ont fait en France, en Espagne, & en Autriche ; de sorte qu'au bout de 19 ans les jésuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclusivement toute l'Amérique méridionale de

cette dro-
sable. Po-
graines,
plante p-
rent de
méthode
tes save-
précieux
cyclopé-
vec l'her-
la même
je puis
sé des se-
paragua
vent à fa-
en quali-
Plusie-
tations,
contrain-
pas mo-
leurs p-
devant
pales v-
& il n'y
été plu-
des Inc-
ciété P-
tres, c-
brillant
& la
milieu
L'au-
Essai s-
profits
& le
de piat
Frésier

cette drogue, qui y est d'un usage indispensable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'espèce de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginèrent de la pulvériser & de la falsifier : cette méthode a si bien réussi que peu de botanistes savent définir le caractère de ce végétal précieux aux Américains. Le dictionnaire Encyclopédique semble distinguer le *Caaminid* avec l'herbe Paraguaise : cependant ce n'est que la même chose sous des noms différens ; & je puis vous assurer que le *Caamini* est composé des sommités & des follicules de la plante paraguaise, dont les tiges & les rameaux servent à fabriquer un thé plus grossier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux jésuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allèrent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Espagnols des principales villes, qui en instruisirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'aient été plusieurs fois examinés au grand conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la société l'emporta toujours sur le zèle des ministres, qui gémissaient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort singulier, intitulé *Essai sur le commerce des jésuites*, évalue les profits qu'ils ont faits sur le *Caamini*, le *mâte*, & le *palos* du Paraguai, à plusieurs millions de piastres & il s'appuie de l'autorité de Mr. Frérier. Je ne puis rien vous apprendre de

positif à cet égard , le prix courant de cette marchandise ayant souvent varié , suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines , où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. Larobe en a valu quelquefois trente six piaftres fortes , & on compte qu'il s'y en consomme , année commune , quatre millions de livres pesant. Là dessus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux jésuites les instrumens d'agriculture , l'attirail des laboratoires , des ateliers , la construction des logements , & sur-tout l'entretien de leurs Indiens , qui n'ayant rien en propre , pas même leurs idées , recevoient journellement leur nourriture ; & deux sarraux , ou deux souquenilles de toiles de coton , par an. La portion congrue de chaque esclave au-dessous de dix-sept ans , leur a coûté 87 livres tournois , & vers l'an 1756 ils possedoient , en y comprenant quelques Negres , plus de trois cent mille serfs , à qui on donnoit la pitance , sur laquelle l'esprit d'économie avoit tellement raffiné qu'on ne mettoit jamais du sel dans l'aliment des Indiens : & c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les sustentoit , qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguay ; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des jésuites à ne vouloir pas inoculer les enfants , crainte de les perdre , dans un pays où la lepre écailleuse & la petite vérole sévissoient extraordinairement.

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des missions pour 11000 piaftres , qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douceur au pere provincial , & de fournir du

chocolat
d'un autre
Buenos-Ay
del Estro ,
miner les
eût pas p
qu'aux g
droit de c
du paragu
dans cett
tabac , &
coltes éto
au nomb
garder ch
ni une or
douze co
apôtres ,
son de co
esclaves
ne chatio
finon , p
me de re
Les de
Santa Fe
partie de
soient er
mérique
en retou
pour fal
& à l'ex
Le p
ges au b
des miss
capitale
cet end
arsenal
leur B

chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des évêques de *Buenos-Ayrès*, des *l'Assomption*, & de *Santiago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du paraguay. Outre le thé, on cultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre : toutes ces récoltes étoit versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'étrivieres en honneur des douze apôtres, & de jeûner trois jours dans la maison de correction : car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres* ils ne chatioient de mort que rarement, & jamais, sinon, pour ce qu'il leur plaisoit d'appeler crime de rébellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux établis à *Santa Fe* & à *Buenos-Ayrès*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguay, & les faisoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le pere supérieur faisoit de fréquents voyages au bourg de *la Candelaria*, situé au centre des missions, & qu'on en regardoit comme la capitale ; il est très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, un arsenal, que les jésuites nommoient pieusement leur *Béaterie*, quoiqu'il y eût plus de sabres &

de haliebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au sortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fusils, & de petites pieces à la Suédoise: ces armes devoient être, avant le soir, remises dans l'arsenal, & les clefs de l'arsenal devoient être remises au provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à *La Condalaria* toutes les semaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occasionnoit des embarras & des soins infinis; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance: après avoir veillé deux jours & deux nuits,

Les spéculatifs ont cru que les jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le fait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent (1). On ignore la véritable

(1) En 1752, on comptoit dans les quatre parties du monde, vingt-deux mille sept cent jésuites, prêtres & non prêtres. Ceux qui ont été chassés du Portugal & de ses possessions, de l'Espagne & de ses possessions, de la France & de ses possessions en Asie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malte; montent à onze mille deux cent têtes. Ceux qui restent dans les états de la maison d'Autriche, en Pologne, en Baviere; dans les Electorats ecclésiastiques, en Italie, &c. forment, selon des listes authentiques, un total de onze mille & cinquante moines, prêtres & non prêtres. Aussi la société est à demi détruite; le temps & la providence anéantiront le reste.

raison d'un
il faut que
n'aient pas
Paraguay à
soient défi
Portuguais
recrues po
vinces de
celle du h
sont en g
rieurs aux
bien prop
quites, à c
le *Caamin*

Plusieu
encore, l
ouvrage f
trie; mai
de soume
vient à et
Il n'est ja
claves. A
loir s'em
en expul
a-t-il ser
menter,
milliers
les jésui
l'univers
notre his
les souv
à des m
plus gra
jamais e
Voilà
voux av
les joind

raison d'une conduite si bizarre en apparence , il faut que les généraux qui ont suivi *Aquaviva*, n'aient pas jugé à propos de confier le secret du Paraguay à trop de compagnons : il faut qu'ils se soient défiés sur-tout des jésuites Espagnols & Portugais ; puisqu'ils tiroient la plupart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne , & principalement de celle du haut & du bas Rhin, où ces moines sont en général très-ignorants , & même inférieurs aux cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la bastonnade aux chiquites, à catéchiser les Guaranies , & à emballer le *Caamini*.

Plusieurs personnes ont admiré , & admirent encore , l'établissement du Paraguay comme un ouvrage supérieur de la politique & de l'industrie ; mais il n'est pas si difficile qu'on le pense de soumettre des sauvages abrutis , quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'est jamais glorieux de réussir à faire des esclaves. A quoi a-t-il servi , après tout , de vouloir s'emparer des missions du nouveau monde en expulsant les autres ecclésiastiques ? A quoi a-t-il servi d'opprimer avec sagesse, & de tourmenter , pendant un siècle & demi , quelques milliers d'Américains ? A rien, sinon à rendre les jésuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La postérité sera étonnée en lisant notre histoire : elle ne concevra point comment les souverains ont pu accorder tant de pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les plus grands ennemis que les souverains aient jamais eus.

Voilà , Monsieur , les éclaircissements que vous avez exigés de moi sur le Paraguay , pour les joindre au tableau que j'ai fait de la califor-

nie dans un autre endroit de mes écrits. J'espère que la brièveté de cette lettre vous plaira ; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails sur la malheureuse condition des habitants du Paraguai, tyrannisés par des maîtres que personne ne voudroit avoir pour valets.

Fis du Tome second.



MC

Contenu

A Blut
l'Orien
Abyssins
Accouche
aux er
Acham,

Acanis,

Aconitum

Acofta,

viens.

Adam,

Alamise



TABLE

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans le Texte & dans les
Notes du second Volume.



A

- A** *Blutions*, pourquoi ordonnées par les loix de l'Orient. 75
Abyssins, sont circoncis & baptisés. 75
Accoucheuses d'Italie, quelle opération elles font aux enfants mâles. 90
Acham, on y a des fleches empoisonnées. 211
Acanis, il y en a plus de quarante especes. 214
Aconitum Cynoctum, à quoi on s'en est servi. 216
Acosta, ce qu'il dit de la confession des Péruviens. 232
Adam, sa salive, ce qu'en disent les Persans, 272 n.
Alamites, ce que c'est. 10

<i>Aécius</i> , ce qu'il rapporte de l'excision des femmes	79
<i>Agapes</i> , les Turcs n'en ont point.	229
<i>Agate</i> , employée à faire des haches.	306
<i>Ahouai</i> , sa description 202. Mal à propos transplanté en Europe.	203
<i>Albours</i> , volcan éteint.	285
<i>Alènes</i> , de Macassar.	208
<i>Alexandre</i> veut attaquer, avec sa phalange, une troupe d'Orangs-Outangs. 220. Son caractère 26. Conte à son sujet, inventé par ses adulateurs. 220. Détruit le culte des ignicoles.	251
<i>Alkalins</i> (sels), arrêtent le venin des vipères & des serpents.	218
<i>Allemande</i> (la langue), ressemble à l'idiome Persan.	259
<i>Almanachs</i> , à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire.	153
<i>Alphabet Thibétain</i> , supérieur à celui de la Chine. 258. De quels éléments il est composé. <i>ibid.</i>	
<i>Amantas</i> , n'avoient pas imposé des noms aux planètes.	145
<i>Amazones</i> , de l'Amérique, ce qu'en dit M. de la Condamine 60. L'auteur rejette leur existence comme fabuleuse.	62
<i>Ambassadeur</i> du Dalai-Lama, ce qu'en conte Gerbillon.	267
<i>Américains</i> , sont incapables de penser. 107. Ceux qu'on a instruits en Europe, n'ont pu rien apprendre. 109. Prennent le roi Charles IX. pour un Indien. 113. Pourquoi on leur refuse les sacrements. <i>ibid.</i> Ne sauroient se confesser. 114. Persistent dans la stupidité. <i>ibid.</i> Avantage qu'ils auroient pu retirer de la découverte du nouveau monde. <i>ibid.</i> Comment ils tirent le suc du Mancailler.	195

<i>Amérique</i>
vigent.
que le re
<i>Amiak</i>
<i>Amilcar</i> ,
res.
<i>Amphion.</i>
<i>Adrogène.</i>
<i>Anesses</i> ,
elles.
<i>Animaux</i>
a assign
quels s'y
pendan
<i>Annates</i>
<i>Année sol</i>
miques
<i>Ante-dil</i>
<i>Antequa</i>
du Pa
<i>Antiochi</i>
lem,
<i>Antiqui</i>
dit de
<i>Antiochi</i>
<i>Antaci</i>
nous
<i>Anville</i>
fabul
<i>Apenni</i>
<i>Apri</i>
<i>Arabe</i>
Rech

DES MATIERES. 325

- Amérique*, les Européens sont les seuls qui y naviguent. 144. Produit plus d'arbres venimeux que le reste du monde. 202
- Amiak* 256
- Amilcar*, défait les Lybiens avec des mandragores. 192
- Amphion*. Voyez *Opium*.
- Adrogynes*. Voyez *Hermaphrodites*.
- Anesses*, les moines Turcs s'accouplent avec elles. 101
- Animaux* mulâtres, A quelles especes animales on a assigné la primauté. 19. Animaux châtrés, quels symptômes ils éprouvent. 20. S'attristent pendant les éclipses 188
- Annates*, les papes n'en tirent pas de l'Amérique. 235 n.
- Année* solaire, exige des connoissances astronomiques pour être réglées 153. 154
- Ante-diluviens* (monuments) il n'en existe point 305
- Antequera* (Dom Joseph de) nommé visiteur du Paraguai. 402. repoussé par les jésuites. 310
- Antiochus* trouve, dans le temple de Jérusalem, un homme destiné à être mangé. 230
- Antiquité dévoilée par les usages*, ce que l'auteur dit de cet ouvrage. 185 n.
- Antithora*, sa vertu est équivoque. 215. n.
- Antaciens*, sont autant éclairés par le soleil que nous. 288
- Anville* (Mr. d') ce qu'il dit du Grand-Lama, est fabuleux. 266
- Apennin*, a eu des volcans. 296
- Apion*, reproche qu'il fait aux Juifs 230
- Arabes*, ne se servent plus si communément de fleches empoisonnées. 204

Ames
79
229
306
s transf.
203
285
208
ge, une
aractere
lateurs.
251
peres &
218
l'idiome
259
nt ni lire
153
si de la
compté.
oms aux
145
ir M. de
r existan-
62
en conte
267
ser. 107
n'ont pu
Charles
i on leur
roient se
dité *ibid.*
de la dé-
Comment
195

<i>Arbres fossiles</i> , comment couchés dans les marais.	286
<i>Arbres fossiles</i> de Lancaſtre, leur origine.	286
<i>Architecture</i> des Péruviens, groſſiere.	133
<i>Argenſola</i> , réfuté.	207 208
<i>Ariſtocratie</i> des femmes, il n'y en a jamais eu.	62
<i>Armes</i> Indiennes, comment on les empoifonne.	206
<i>Arsenal</i> des Jéſuites du Paraguai, étoit à la Candelaria.	320 319
<i>Art</i> de maroquiner les cuirs, apporté par les croiſés.	270. 31. n.
<i>Aſes</i> . leurs établiſſemens en Europe	259
<i>Aſtronomie</i> des Péruviens, groſſiere.	144
<i>Atabaliba</i> , ſa ſœur devient maîtrefſe de François Pizarres, 135. Sa réponſe à un moine Eſpagnol	242
<i>Atlius</i> de la Chine, cité.	286
<i>AtunCannar</i> , ſes ruines décrites dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.	133
<i>Aurinia</i> , femme adorée chez les Germains.	253
<i>Auronces</i> , ou <i>Auſoniens</i> , (peuples), fondateurs de la ville d' <i>Herculanum</i> .	297
<i>Avocat</i> , (Mr. l'Abbé l') ce qu'il dit de l'immaculée conception.	270 n.
<i>Axe</i> terreſtre, on ignore ſa longueur.	289.

B

B <i>Abouin</i> , on le trouve représenté dans les antiquités Egyptiennes.	34
<i>Bajazet II</i> , ce qu'il demande au pape.	83
<i>Balaluan</i> , volcan de Sumatra	295

<i>Balk</i> , école d'astrologie
<i>Barbe</i> , a d
<i>Bardanes</i> , o
rés.
<i>Bardes</i> , pré
<i>Barrie</i> .
<i>Batou - Kan</i>
<i>Bouhin</i> , en
<i>Banngarten</i>
un fait ex
<i>Bearnois</i> , a
de faire la
<i>Béateri</i> de I
<i>Beance</i> , on
lois au no
<i>Beaufabre</i> (
<i>Bengale</i> , (
<i>Benoît XI</i>
du Parag
<i>Bernier</i> (M
bet.
<i>Bernin</i> (le
antique.
<i>Bertha</i> (la
mitif.
<i>Bible</i> , ce q
<i>Bipedes</i> , o
l'Orang-
<i>Blas de va</i>
Incas du
<i>Blessures</i> d
les guéri

DES MATIERES. 327

<i>Balk</i> , école fameuse de l'Asie, fournit beaucoup d'astrologues.	258
<i>Barbe</i> , a du rapport avec les parties sexuelles.	49
<i>Bardanes</i> , ou <i>Personata</i> , (plante), ses propriétés.	228
<i>Bardes</i> , prêtres Gaulois	228
<i>Barrie</i> .	11
<i>Batou-Kan</i> , ce qu'en dit le frere Ascelin.	273
<i>Bouhin</i> , en quoi il se trompe.	214
<i>Banngarten</i> , on cite son voyage d'Egypte sur un fait extraordinaire.	100
<i>Bearnois</i> , avoient emprunté des Espagnols l'usage de faire la <i>ouvade</i>	184
<i>Béateri</i> de Paraguai.	319 320
<i>Beance</i> , on y a tenu la grande assemblée des gaulois au nouvel an.	228
<i>Beausabre</i> (M. de), vengé contre un moine.	274
<i>Bengale</i> , comment on y brûle les femmes.	174 n.
<i>Benoît XIV</i> , pourquoi il excommunie les Jésuites du Paraguais.	312
<i>Bernier</i> (Mr.) avoit connu un médecin du Thibet.	248
<i>Bernin</i> (le Chevalier) restaure très-mal une statue antique.	50
<i>Bertha</i> (la ville de), prise avec du <i>Solanum dormitif</i> .	193
<i>Bible</i> , ce qu'en dit Atabaliba.	242
<i>Bipedes</i> , on ne connoît pour tels que l'homme & l'Orang-Outang.	7
<i>Blas de valera</i> , à quel temps il fixe l'origine des Incas du Pérou.	124
<i>Blessures</i> des fleches empoisonnées, comment on les guérit par le succement.	194

s ma- 286
 gine. 286
 133
 7 208
 is eu. 62
 onne. 206
 Can- 319
 croi-
 I. n. 259
 144
 nçois
 agnol 242
 286
 noires 133
 nains. 253
 ateurs 297
 imma- 270 n.
 289.
 s anti- 34
 pape. 83
 295

328 TABLE

- Bonnets jaunes & rouges**, (faction des), au Thibet. 264
- Bontius** est le premier qui donne une figure de l'Orang Outang. 6. On l'accuse d'avoir exagéré les symptômes qu'entraînent les fleches empoisonnées. 210
- Bonzes** de l'Occident. 270
- Boulangier**, (M.), (son sentiment peu probable. 185
- Brachmanes**, tirent avec des fleches empoisonnées sur les Macédoniens. 219
- Bramines**, leur système contredit leur pratiques. 168. Contraignent les femmes à se brûler. 170. Ramassent les dépouilles des femmes qu'on brûle. 177
- Brokes** (Mr.), range les singes parmi les hommes, ou les hommes parmi les singes. 19
- Brosses** (M. de la), ce qu'il auroit dû rechercher en Afrique. 12
- Brosses** (Mr. de), son sentiment sur le froid austral est incompréhensible à l'Auteur. 290
- Brouaillius** (maître Jean), publie une dissertation, malgré la défense de la diete de Suede. 291
- Bûcher**, interprétation de ce mot Allemand. 159
- Buestaben**, interprétation de ce mot Allemand. 159
- Buenos-Ayres**, on y embarquoit les produits des missions du Paraguai. 319
- Buffon** (M. de), ce qu'il rapporte des actions d'un Orang Outang. 15. L'auteur trouve sa définition de l'Orang Outang outrée. 16. Quelle longueur il donne à l'axe terrestre. 288

D

- Caadapia** du suc de
- Caamini**, e guaise.
- Cadenats** d
- Californiens**
- Callo**, ruir
- Calmouks**,
- Camouflets** étouffer.
- Campagne**
- Cancu**, pa préparoit
- Canjares**,
- Candelria** son suc
- Caprifiguie**
- Capul** (l'ill çons.
- Caraïbes**, chiens.
- Carreri**, c
- Carth gine** une isle
- Caspienne**
- Castel Fua** le vifit
- Catholique** de l'Eur
- Catoucha**

DES MATIERES. 329

C

- C***Ad apia*, spécifique contre les armes enduites du suc de l'ahouai. 203
- Caamini**, est la même chose que l'herbe Paraguaise. 317
- Cadenats** des femmes, comment on les fait. 97
- Californiens**, pourquoi ils se coupent un doigt. 180
- Callo**, ruines qu'on y découvre. 290
- Calmouks**, sont devenus puissants. 264
- Camouflets**, on en envoie aux mineurs, pour les étouffer. 217
- Campagne de sel**. 285
- Cancu**, pain sacré des Péruviens, comment on le préparoit. 232
- Canjares**, poignards empoisonnés. 205
- Candelaria**, capitale des missions du Paraguai. son suc est un Cautique 320 319
- Caprifiguié**, son suc est un caustique. 213
- Capul** (l'isle de), comment on y insibule les garçons. 104
- Caraibes**, ou éprouve leurs traits venimeux sur des chiens. 196
- Carreri**, ce qu'il dit des Mexicains est absurde. 155
- Carthinois**, attaquent les Orang-Outangs dans une isle de l'Afrique. 27
- Caspienne** (la mer), sa figure est connue. 284
- Castél Fuerte** (le marquis de) fait emprisonner le visiteur Antequera. 310. Le fait pendre. 311
- Catholique** (la religion) ne s'étend pas au-delà de l'Europe. 144
- Catoucha** des Calmouks est le principal d'entre

) , au
264
sure de
xagéré
empoisonné
210
270
obable.
185
sonnées
219
atiques.
ler. 170
on brû-
177
mi les
singes.
19
chercher
12
le froid
290
differta-
e Suede.
291
nd. 159
llemand.
159
duits des
319
ions d'un
à défini-
uelle lon-
288

- les évêques Kutuktus. 262 Depuis quand il s'est rendu indépendant du Grand-Lama. 263. Pourquoi il persiste dans sa révolte. *ibid.*
- Caveres** (peuple de l'Amérique), comment ils empoisonnent leurs fleches. 198
- Caylus** (le comte de) examine une hache de cuire Péruvien. 136. Son sentiment sur le Pérou 137. Ses antiquités citées. *ibid. n.*
- Cedre** (le grand), a moins de sectateur que le Grand-Lama. 275
- Celibat** ecclésiastique, son origine 67
- Celse** (le Médecin), ce qu'il dit de l'infibulation des garçons 98. Ce qu'il dit sur la façon de guérir les blessures faites par des fleches. 193
- Cérémonies** funebres, ce qu'elles peuvent expliquer. 177
- Cerfs**, ce qui arrive à ceux qu'on châtre. 45
- Chair** étuvée à la crème, défendue aux Juifs. 178
- Chanfon** des gaulois. 228
- Chark**, propriétés de cet arbusse. 204
- Chardin**, Ce qu'il rapporte du respect des Turcs pour la Vierge. 271. n.
- Charles Quins**, on lui envoie un livre du mexique 151
- Charlevoix**, ce qu'il dit des hommes habillés en femmes dans la Floride. 55
- Châtreurs**, ou *Origénistes*, les plus pernicieux hérétiques qui aient jamais existé. 49
- Chersonese** Cimbrique, quand submergée. 286
- Chiens** Alains, employés par les Espagnols, pour détruire les Indiens. 2
- Chine**, sa conduite envers le Grand-Lama. 346. On y détruit tous les livres. 346
- Chinois**, on fait les mêmes découvertes que les Européens. 142 143. Ne veulent pas al-

DI
ler en An
Lama. 25
261. Ils
catholique

Chitomé, des
le Grand-L
Chrétiens de
les dents

Christophe
Chronologie
des.

Chronologist
Grecs.

Bhuquisaca
quera vis

Circoncision

Hébreux

elle est or

dans auc

est néces

L'Alkora

en efface

ments le

faire rec

Circoncision

monde

la pratic

macos.

Clergé des

Celui de

découve

Climats,

inconnu

maine a

Clitoris,

sexuelle

DES MATIERES. 331

- ler en Amérique. 144. Secourent le Grand-Lama. 252. Leur erreur sur le Dalai-Lama. 261. Ils prennent les premiers missionnaires catholiques pour des Turcs, ou des Lamas 272 273
- Chitomé**, des Abyssins, a moins de sectateurs que le Grand-Lama. 275
- Chrétiens** des premiers siècles, croyoient que les dents de l'homme sont incorruptibles. 247
- Christophe Colomb** trompe un moine. 143
- Chronologie**, encore obscure après les Olympiades. 124
- Chronologistes**, leur erreur sur l'antiquité des Grecs. 141
- Bhuquisaca** (l'Audience de) nomme Dom Anta-quera visiteur du Paraguai. 309
- Circoncision**, dangereuse dans le Nord. 40. Les Hébreux l'avoient prise en Egypte. 72. D'où elle est originaire. 73. N'a jamais été adoptée dans aucun pays septentrional. *ibid.* Où elle est nécessaire, & où elle est superflue. 76. L'Alkoran ne l'ordonne pas 77. Si l'on peut en effacer la cicatrice. 87. De quels instrumens les Juifs renégats se sont servis pour se faire recroître le prépuce. 88
- Circoncision**, dans quels pays du nouveau monde on l'a retrouvée. 91. Comment on la pratiquoit chez les Salivas, & les Othomacos. 92
- Clergé** des anciens Gaulois fort nombreux. 228
- Celui de la Suede attaque les naturalistes sur une découverte. 290. 291.
- Climats**, contiennent des causes qui nous sont inconnues. 40. Dans quels climats l'espece humaine a le mieux réussi. 22
- Clitoris**, son énormité contrefait les parties sexuelles des mâles. 44. Ce qui produit son

and il
Lama.
révolte.
ibid.
nent ils
198
de cui-
le Pérou
ibid. n.
que le
275
67
nfibula-
ar la fa-
s fleches.
193
pliquier.
177
45
lifs. 178
228
204
s Turcs
271. n.
lu mexi-
151
abillés en
55
ernicieux
49
286
ols, pour
2
ma. 346.
346
ertes que
t pas al-

- allongement. 44. On ne le coupe pas dans l'excision. 80
- Copra de Capello*, serpent venimeux. 220
- Code noir*. 17
- Colchides* (les) avoient un venin singulier pour frotter les fleches. 216
- Colonies* des Scythes, quels usages elles introduisent. 165
- Communion* des anciens Gaulois. 228
- Communion* des Mexicains, comment elle se pratique. 229
- Conapy*, volcan célèbre de Banda. 294
- Condamine* (M. de la), ce qu'il dit de la stérilité des langues de l'Amérique. 116
- Confesseurs* du Pérou, différoient en pouvoir. 232. Comment ils donnoient l'absolution. 233
- Confession*, si elle étoit établie chez les Péruviens. On propose de l'abolir en faveur des Indiens. 234
- Conseil* des Indes de Madrid, examine inutilement les plaintes des Indiens opprimés par les Jésuites. 317
- Copal*, on s'en sert dans la Circoncision. 85
- Coquillages*, on n'en découvre pas dans la pierre de roches. 299
- Corail* (poudre de), on s'en sert dans la circoncision. 84
- Cornaro*, sa sobriété. 266
- Cornes* non emboîtées dans le crâne, ne poussent pas après la castration de l'animal. 45
- Cornes* creuses & permanentes, poussent malgré la castration. 46
- Coromandel*, comment on y brûle les femmes veuves. 173
- Cortez* (Fernand) fait bâtir une maison à Mexico. 156

Côtes, leur nombre. 10.
plus que nous.

Courage artificiel le procure.

Coutume d'enterre origine.

Couvade des Bè.

Créoles, leur discipline aux sciences.

Crics, poignards.

Cuivre endurci.

Cultes religieux.

Curare, décrits *ibid.* Sciences.

Curcuma; ou sa couleur des fleches.

Cusco (la ville) gade sous le gouvernement public.

Cynocéphale.

Czar Pierre.

D*Airo* ou de son poison celles à l'égard de la.

Delaj-Lama.

Dalai-Lama.

DES MATIERES. 333

Obzes, leur nombre varie quelquefois dans les hommes. 10. L'Orang-Outang en a deux de plus que nous. 11

Courage artificiel des Orientaux, comment on se le procure. 211

Coutume d'enterrer les vivants avec les morts, son origine. 165-166

Couvade des Béarnois. 184

Créoles, leur dégénération. 119. Ne sont pas propres aux sciences *ibid.* N'ont jamais écrit. 122

Crics, poignards empoisonnés. 205

Cuivre endurci, on l'a employé au lieu du fer. 136 137

Cultes religieux, ce qu'ils ont eu de commun. 228

Curare, description de cette plante. Ses propriétés *ibid.* Son usage. 197

Curcuma; ou *Safran de tierra*, est le contrepoison des fleches des Javanois. 206

Cusco (la ville de) ne peut avoir été qu'une bourgade sous les Incas. 132. Les Espagnols l'ont entièrement rebâtie, *ibid.* Si elle a eu une école publique sous des Incas. 139. Sa population. 146

Cynocéphale, pourquoi adoré en Egypte. 34

Car-pierre I. découverte qu'il fait en Sibérie. 257.

D

Dairo ou *Dari* des Japonois. 275. origine de son pontificat. *ibid.* Envoie deux filles pucelles à l'empereur du Japon. 277 n.

Delai-Lama, fait le voyage de Pekin. 254

Dalai-Lama, durée de leur culte. 251. Leur an-

- riquité. 252. Leur pays est bien policé 256
 Fables qu'on conte à leur sujet. 259. Leur
 mort n'est pas tenue secrette. *ibid.* Ne portent
 pas un voile sur le visage. 260. Leurs
 portraits sont exposés à la porte de leur temple.
 254. Quand ils se montrent en public.
 260. Donnent audience aux ambassadeurs.
ibid. Leur habillement & leur coëffure, *ibid.*
 Ne se mêlent jamais des affaires temporel-
 les. 262. N'administrent pas leurs propres
 revenus. *ibid.* En quoi consiste leur politique.
 264. Comment ils ménagent leur intérêts.
 266. Ne s'arrogent pas un culte de Latrie. 261.
 Leur vie privée est inconnue. 266. Leur boif-
 son. 266. Si les dévots du Thibet mangent
 leurs excréments, 267
Dalin (M. Olof) répond au Clergé de Suede. 290
Daniel, ce que les Persans disent de lui. 178. n.
Danube, bois pétrifié qu'on y trouve. 304
David, si l'on avoit mis de l'argent dans son tom-
 beau. 179
Décalogue de Romulus 48
Défaillance de la lumiere, n'incite pas les hom-
 mes à crier. 199
Désification des femmes en Allemagne. 253. Ori-
 gine de cet usage. *ibid.*
Déluges, périodiques. 292
Despotisme, accable l'Asie, & menace l'Europe. 162
Destour. Destouran, grand Pontife des Guebres. 237. n. Où il réside. *ibid.*
Deuteronome, ne parle pas de la maniere d'enseve-
 lir les morts. 177
Devas, ministres du Grand-Lama, leur pou-
 voir. 261. Veulent se rendre indépendants. 263

D
Diabes de
 rope.
Dictionnaire
 touchant
 Chaque
 articles.
Diète de S
Discours
Divan ()
 moins
Dodonée d
Valdensis
Drogues
 sont ti
Druidesse
 de chass
Du Hald
 Grand-
E **Au** f
 les tue
Eau ful
 138.
Eau ma
 volca
Eclipses
 188.
Ecriture
Edit att
Educati

DES MATIERES. 335

- Diabes* de l'Amérique, conformes à ceux d'Europe. 243
- Dictionnaire Encyclopédique*, ce qu'on y trouve touchant la circoncision des mexicains. 90. *ibid.*
Chaque auteur y est responsable de ses propres articles. *ibid.*
- Diète* de Suede impose silence au clergé. 291
- Discours Académique* prononcé a Samarcand. 269
- Divan* (le grand), pontife des Sabis, a moins de sectateurs que le Grand - Lama. 275
- Dodonée* décrit une espee particuliere de *Thora Valdensis* 215. n.
- Drogues* qui servent à empoisonner les fleches, sont tirées du regne végétal & animal. 194
- Druidesses*, prêtresses des gaulois, faisoient vœu de chasteté. 66
- Du Halde* (le pere), mensonge qu'il dit du Grand-Lama. 259.

E

- E***Au forte* séringuée dans les veines des animaux, les tue en deux minutes. 199
- Eau fulminale*, différente de l'eau lustrale. 138. A quoi employée chez les Romains. *ibid.*
- Eau marine*, est nécessaire pour faire opérer les volcans. 294
- Eclipses*, ont toujours effrayé les superstitieux. 188. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu. *ibid.*
- Ecriture Chinoise*, pourquoi compliquée. 160
- Edit* attribué à Romulus. 48
- Education* des Orangs-Outangs, n'a été con-

fiée qu'à des saltinbanques, & à des matelots.	36
<i>Edward</i> (M.), on trouve dans ses <i>Glanures</i> une bonne figure de l'Orang - Outang, enluminée	37
<i>Eglise Romaine</i> , a perverti l'esprit des usages Judaiques.	186
<i>Egyptiens</i> , leurs différents caracteres. 160. Ce qu'ils dirent au philosophe selon sur les déluges	292
<i>Egyetiennes</i> (femmes) ce qu'en dit M. Thevenot.	80
<i>Eléphants</i> , les Indiens leur accordent plus d'esprit qu'à eux-mêmes.	20
<i>Eleuths</i> de Kokonoa, secourent le Grand-Lama.	264
<i>Ellebore</i> , à quoi employé par les Gaulois.	212
<i>Empereur</i> , ce qu'il demande au grand-seigneur.	304
<i>Enfant sauvage</i> , enseigne, en Amérique, un remede aux Européens.	196
<i>Enfants Sauvages</i> trouvés dans les bois de l'Europe, ce que l'Auteur en pense.	30
<i>Enfants châtrés</i> , restent imberbes.	45
<i>Enfants Américains</i> , deviennent stupides vers l'âge de puberté.	110
<i>Enfants vivants</i> , enterrés avec le corps mort de la mere. 179. Origine de cette abomination.	ibid.
<i>Ents</i> , ce qu'il dit des peuples du Mexique.	233. n.
<i>Ethoufiasme</i> , expliqué physiquement.	112
<i>Espagne</i> , a soustrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apostolique. 235. n. Ce qu'elle payoit annuellement aux missionnaires du Paraguai.	319. 320.
Deux de ses provinces envahies au milieu de la paix.	317
	<i>Espagnols</i>

Espagno
quand

Espagno
cien e
torien

Esprit,
rentes
n'est

Esprit

Essai /
l'aut
fait

Ethiopi

Ethiopi

Etna,
Eubage
Euphor

Excisio
rique

Excrém
Mac

Expéri
poil

Expéri
cent

F A
la L

Faquin

DES MATIERES. 337

- Espagnols* (les Créoles) se croient injuriés, quand on les nomme des Américains. 118
- Espagnols*, n'ont conté que des faussetés de l'ancien état du Pérou 123. La plupart de leurs historiens sont menteurs. 155
- Esprit*, n'a pas été également partagé aux différentes nations 108. L'usage des femmes n'est point contraire à son développement. 111
- Esprit* (St.), est inconnu aux Turcs. 271 n.
- Essai sur le commerce des Jésuites*, ce que l'auteur de cet ouvrage dit des profits qu'ils ont fait sur l'herbe Paraguaise ou le Caamini. 317
- Ethiopie*, comment on y infibule les femmes. 95
- Ethiopiens*, paroissent avoir peuplé l'Egypte. 73
- Etna*, depuis quand il a brûlé. 296
- Eubages*, prêtres des anciens Gaulois. 228
- Euphorbier*, comment on en extrait le suc. 195
- Excision.*, ce que c'est. 78 Comment elle se pratique en Abyssinie. 80
- Excréments humains*, contrepoison des alènes de Macassa 210
- Expériences faites à Leide*, avec des fleches empoisonnées. 201
- Expériences de l'auteur sur les végétaux lactescents.* 202. n.

F.]

F Aculté de propager depuis les poles jusqu'à la Ligne, accordée à l'homme exclusivement. 21

Faquirs - Jaguis, composent un antidote
Tome II. P.

contre la morsure des serpents.	222
<i>Faunes</i> , leur culte originaire de l'Égypte.	34
<i>Faune</i> , si c'étoit un Dieu majeur chez les Romains.	49
<i>Faunorum ludibria</i> .	35
<i>Femmes</i> délaissées dans les îles l'Archipelangué Indien, ce qu'on en conte, est suspect.	29
<i>Femmes croisées</i> , violées par les Sarrasins dans la Terre Sainte.	69
<i>Femmes Américaines</i> , leur singulier attachement aux Espagnols.	135, 136
<i>Femmes Indiennes</i> , ne se brûlent pas avec le corps mort de leurs maris, quand elles ont des enfants.	167 n.
<i>Femmes Péruviennes</i> , s'entre-confessoient.	233
<i>Fenêtres</i> , il n'y en avoit pas dans les maisons des Indes anciens Péruviens.	133
<i>Fer</i> , on ne savoit pas le travailler au Pérou.	136.
(Celui de l'Amérique est inférieur au nôtre. <i>ibid.</i> Son Prix <i>ibid.</i>	
<i>Ferrien</i> (Mr.) , sur quoi on le consulte.	43
<i>Fétichisme</i> , constituoit la religion Égyptienne.	35
<i>Feyo</i> (le Pere Benoît) jugement sur son <i>Theatro critico</i> . 119 Ce qu'il dit des Créoles, réfuté.	122
<i>Figuiér</i> , son suc laiteux est un poison.	203
<i>Fiscal Protecteur des Indiens</i> .	309
<i>Fleches</i> empoisonnées, leur usage est très-ancien.	
191 Il y en a qui conservent leur violence pendant 150 ans 196. Comment on les éprouve chez les Caveres.	168
<i>Fleches</i> des anciens Brachmanes, moins violemment empoisonnées que celles des Caraïbes.	221

Fleurs

Fleuve

Florida

Florida

exc

Fo est

Fetus

mo

Fogea

son

Fonta

pré

Forbi

pol

Sia

Fourn

Sib

Frere

Frica

Froic

Sej

Fru

po

G

de

Gall

Gal

Gar

n

DES MATIERES. 339

<i>Fleurs liliacées</i> , leurs stigmates sont un poison.	171. n.
<i>Fleuves</i> de la Tartarie, leur énumération.	299
<i>Floride</i> , ce que les anciennes relations en disent.	300
<i>Floridiennes</i> (femmes), on prétend qu'elles sont excisées	38
<i>Fo est</i> le même Dieu que <i>La</i> .	59
<i>Fœtus</i> femelles, paroissent mâles jusqu'au troisieme mois.	27 n.
<i>Fogeda</i> (le Comte de) tué par une fleche empoisonnée.	43
<i>Fontaine</i> (Mr. de la) le fabuliste, pris pour le prédicateur de Louis XIV.	191
<i>Forbin</i> (Mr. le Chevalier de), ce qu'il dit de la police des singes. 4 Sauve le Royaume de Siam.	113
<i>Fourmont</i> (Mr.), interprète des livres trouvés en Sibérie.	211
<i>Freret</i> (Mr.), ce qu'il dit de ses confreres.	257
<i>Fricatrices</i> .	169
<i>Froid</i> , il est plus rigoureux au midi qu'au Septentrion.	43
<i>Frutex terribilis</i> , n'a pas été employé pour empoisonner les fleches.	288

G.

G <i>Age</i> (Thomas) ce qu'il dit des mysteres de la religion Chrétienne	115
<i>Galles</i> (prêtres de Cybele) étoient châtrés.	55
<i>Gallinace</i> (Pierre de)	138
<i>Garcilasso</i> , jugement sur ses ouvrages. 109. Il n'étoit pas un véritable Américain <i>ibid.</i>	109.

- qu'il dit de la confession des anciens Péruviens. 131 239
- Gaubil* (le Pere) fait de grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine. 249 Entrepren- prend des recherches sur le voyage des Lamas en Amérique. *ibid.*
- Gaulois*, ont envenimé leurs fleches avec la seve du Caprifiguiier. 212 Peinture de leur grande assemblée du nouvel an, auprès de Chartres. 228 229
- Gécho*, lézard dont la sanie sert à envenimer les traits des Javanois. 206
- Généraux*, des jésuites, ne vouloient que des Allemands au Paraguai. 321
- Gengiskan*, les Tartares le croient né d'une vierge. 269
- Georgi* (le Pere), l'auteur rejette son sentiment. 252 Son Canon des Rois du Thibet est fautif. 262. On le réfute. *ibid.*
- Gerbillon* (le jésuite), a été valet de chambre de l'empereur Kang-Hy. 258
- Germaines*, étoient une colonie de Tartares 253
- Gesner*, la figure qu'il donne de l'Orang Outang ne ressemble à rien. 37
- Gestation* des Orangs Outangs, le temps en est inconnu. 29
- Getes*, leur langue avoit une espece de metre. 141 Ce qu'étoit leur grand Pontife qui résidoit sur le mont-Kogajon. 252
- Gibier* tué avec des fleches empoisonnées, est bon à manger. 201
- Glaces*, ne fondent pas au soixantieme degré de latitude Sud. 289
- Gnia Thritzhengo*, premier Roi du Thibet, quand il régnoit. 263

Golfe

orig

Golfe

Grand

hon

Grégo

ron

Cuaqu

foul

Guebr

Guelf

par

H

Hache

fau

Hann

Henri

par

83. E

Herbe

tra

dar

dar

falsifi

nuelle

Herci

son

Hern

Herm

me

DES MATIERES. 345

- Golfe Adriatique*, ce que l'Auteur dit de son origine 284
- Golfe Persique*, comment il a été produit. 284
- Grand-Jean*, Hermaphrodite marié comme homme. 44
- Grégoire* (le pape), brûle les ouvrages de Cicéron & de Tacite. 150
- Guaques*, tombeaux des Péruviens, les moines y fouillent. 138
- Guebres*, se confessent. 236
- Guelfes* [faction des], à quoi l'auteur la compare. 265

H

- Haches de cuivre*, on s'en est servi au Pérou. 137
- Haches de pierre*, communes à tous les peuples sauvages. 306. Ce que l'auteur en dit. *ibid.*
- Hannibal* défait les Pergames avec des vipères 192
- Henri III.* [roi de France], on l'invite à être parrain d'un enfant du grand seigneur. 83. Est attaqué du mal vénérien, & guéri. 220
- Herbe Paraglaise*, les Jésuites s'emparent de la traite de cette drogue. 316. La font détruire dans tous les endroits de l'Amérique, hormis dans leurs missions, 316. La pulvérisent & la falsifient. Combien on en consomme de livres annuellement. 317
- Herculanum*, on y trouve des laves dans les maisons. 296. Epoque de sa fondation, 297
- Hermaphrodite* noyé à Rome. 47, 48
- Hermaphrodite* déclaré homme à Toulouse, & femme à Paris. 44

- Hermaphrodites*, plus communs dans les pays chauds que dans les régions froides. 39.
 Portent des habits distinctifs au Mogol. *ibid.*
 Ils sont pour la plupart femmes. 42. Ont de la barbe, hormis dans la Floride. 44. Sont des monstres 46. S'il est vrai qu'on les noyoit à Rome. *ibid.* Cause de l'averſion qu'on a pour eux. 49. Quand on les a recherchés à Rome. 51
- Hermaphrodites* de la Floride, à quoi on les occupoit. 53
- Hermaphrodites* vrais, la nature en a produits dans le regne végétal, & parmi les insectes. 41
- Hermaphrodites* plantes & insectes, moins parfaits que ceux qui n'ont qu'un sexe 41
- Hermaphroditisme*. 40. Dans quels animaux il est le plus fréquent. 45
- Hippomolgues* (nations), où l'on en rencontre. 267
- Hippuris*, qualité de cette plante. 204
- Histoire générale des Voyages*, on y trouve une mauvaise figure de l'Orang-Outang 37
- Histoire naturelle*. Celle de l'Amérique doit tous ses progrès aux savants de l'Europe. 121
- Histoire des rois du Mexique*, fabuleuse. 154
- Histoire des Cérémonies religieuses*, jugement de l'auteur sur cet ouvrage. 248
- Hoang*, (fleuve jaune) où il se jette dans la mer. 300
- Ho-Fo*; nom donné par les Chinois au Grand-Lama. 261
- Hollandois*, dissuadent aux Caffres de se couper les doigts. 181
- Homere*, n'a pas été le premier poète grec. 141

Homme
Homme
 nour
Homme
 roit.
Homme
 Améri
Homme
 à cha
Hotan
 Sauva
Hottent
 ont a
Hottent
 comm
 ôté u
 un ar
 rents.
Huile d
Hyde (
Sadd

J *Ac*
Jacob (
 des n
Japon,
 ce pa
Jaune,

Javas
Jecha,
Jerôme
Jésuite.
 le c
 115.

DES MATIERES. 343

- Homme des bois.* 11
Homme [un] ne sauroit vivre d'une once de nourriture par jour. 266
Homme, s'il devenoit androgyne, il dégénérerait. 41
Hommes habillés en femmes, on en trouve en Amérique. 54
Hommes qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main, sont fabuleux. 236.
Hotan [le baron de la], ses controverses avec les Sauvages. 116.
Hottentotes [femmes], quelle excrescence elles ont aux parties génitales. 81
Hottentots, ne procedent pas à la copulation comme les crapauds 81. Pourquoi ils se sont ôté un testicule. 82. Se coupoient anciennement un article des doigts, à la mort de leurs parents. 181
Huile de Tabac, poison très-dangereux. 223
Hyde (le docteur), publie une traduction du *Sadder*. 236.

I & J.

- Jacob*, son corps avoit été embaumé. 178
Jacob (le rabbin), ce qu'il dit de l'embaumement des morts chez les Juifs. 170
Japon, ce que l'auteur découvre dans l'histoire de ce pays. 275. 276
Jaune, est la couleur des empereurs de la Chine. 265
Javas, Prêtres de la Floride. 55
Jecha, femme adorée chez les Germains. 253
Jerôme (St.), ce qu'il dit d'un Satyre. 95
Jésuites, de quelle façon ils ont accommodé le culte extérieur au génie des Paraguais. 115. On les prend aux arbres en Tartarie.

256. Leurs calomnies absurdes contre le vifiteur du Paraguai. 310. Depuis quand leur crédit a diminué au Pérou. 312. Pourquoi ils avoient réduit les Paraguis en esclavage. *ibid.* Pourquoi ils défendoient l'entrée du Paraguai à tous les étrangers. 313. Ce que leur a coûté l'entretien de leurs esclaves au Paraguai. 318. Combien ils en possédoient. *ibid.* ils étoient peu nombreux au Paraguai. 320. Liste de ceux qui ont été expulsés de différents états de l'Europe, & de ceux qui restent dans d'autres. 320. n. Ceux du haut & du bas Rhin sont plus ignorants que les Cordeliers. 322
- Jesus-Christ*, pris par les Américains pour un sorcier François 115. Par les Asiatiques pour un médecin. 238. n. Les Moulahs disent qu'il a été en correspondance avec Galien. *ibid.* Ce que les Mahométans disent de lui. 271 n.
- Ignicoles. Voyez Guebres.*
- Immaculée Conception* de la Vierge, inventée par Mahomet. 270 271. n. Apportée en Europe par les Croisés. 271 n.
- Immortalité* de l'ame (le système de l') n'a pas entraîné autant d'abus que le dogme de la résurrection des morts. 274
- Immortalité* des Dalai Lamas, origine de cette fable. 260
- Incas*, on ne fait quand ils ont commencé à régner. 124. Leur histoire est toute fabuleuse. 119. Ils étoient despotiques. 129. Leur empire étoit un pays inculte & barbare. 137. Comment ils se confessoient. 234
- Incubes & Succubes*, leur origine. 34
- Indiens Orientaux*, pourquoi ils payent un tribut au grand Mogol. 168. Leurs cérémonies pendant les éclipses. 188
- Indiens* du Paraguai dépouillés par les Jé-

suives
Infibula
 elle a
 Com
 Rom
Infibula
 ne de
Inscript
Inscript
 en pe
Inscript
 Mon
Istrume
 Péru
Inventi
 hasa
Jonc cr
 en A
Joseph
 baun
Joseph
 veur
Jubilé
Juifs
 Où
 nati
 ne f
 livre
 Egy
 baun
 piece
 les a

Jura (l
 son
Justin
 dan

DES MATIERES. 345

- suites, vont inutilement se plaindre. 317
Infibulation, étymologie de ce mot 94. Quand elle a commencé à s'introduire en Italie. *ibid.*
 Comment on infibuloit les garçons chez les Romains. 98
Infibulation des hommes en Amérique. 103. Origine de cet usage. 104
Inscriptions Runiques, leur antiquité. 159
Inscription trouvée en L'apponie, ce que l'auteur en pense. 160
Inscriptions, on n'en a pas découvert au nouveau Monde. 250
Istruments de Pascal, comparé aux *Quipos* des Péruviens. 125
Inventions, ne sont pas dues uniquement au hasard. 142
Jonc creusé par les fourmis, à quoi on l'emploie en Amérique. 198 199
Joseph (le Patriarche), son corps avoit été embaumé. 178
Josephe (Flavien) examine son apologie en faveur des Juifs. 229 230
Jubilé, si les Mexicains en célébroient un. 153
Juifs, comment ils circoncisent les enfants. 82. Où ils auroient pu se former en corps de nation. 85. Ceux d'Espagne & de Portugal ne se circoncisent pas. 87. On brûle leurs livres. 150. n. Ils adhéroient au système des Egyptiens touchant la résurrection. 178. Embaumoient les corps. *ibid.* S'ils mettoient des pieces de monnoie dans les tombeaux. 179. On les accuse d'avoir mangé de la chair humaine. 229
Jura (le mont), les hommes ne sauroient vivre sur son sommet. 303
Justin, le passage le plus intéressant qu'on trouve dans ses histoires. 302

Juvenal semble substituer le Cercopitheque au
Cynocéphale sacré des Egyptiens. 33

K

K *Ackerlakes*, signification de ce mot Malay:
V. *Negres blancs & Blafards*.

Kaddi confesseurs des Guebres. 237 n.

Kalmouks Voyez. *Calmouks*.

Kang Hy (l'empereur) envoie un ambassadeur
au Dalai-Lama. 260

Kans, Tartares, retirés dans le patrimoine de
l'église de Lassa. 265

Kins des Chinois, étoient écrits avec des nœuds.
160

Klein (M.) en quoi il se trompe. 16

Kogajon (le mont), dans les Alpes Basterniques,
le grand pontife des Grecs y résidoit. 252

Kolbe, ce qu'il dit sur l'amputation d'un testicule
des Hottentots. 81. Ce qu'il rapporte de leur
deuil. 181

Komorin (le Cap de), il est tourné au Sud, ainsi
que plusieurs autres grands promontoires. 283

Kruis (le vice-Amiral) est auteur de l'Atlas du
cours du Volga. 284

Kuches des Japonois. 275

Kunn, boisson des Hippomolgues. 267

Kutukius 256. En quoi consistent leurs revenus.
ibid. Il y en a qui résident à la Chine 260. Reçoivent
un courrier à la mort du grand-Lama. *ibid.*

Quelques-uns ont voulu secouer le joug de leur
chef. 263

LA,
Laet ()
des e

Lafiteau

Lahra,

Lait (le
l'hom

Lama,

Lama (

Lamas

livres

que.

Lamiqu

les G

Chin

vie.

Lamogh

du D

Landin

pucel

Langal

réun

ibid.

Paul

Langue

Langue

Langue

dois

Laokin

L

- LA**, Dieu des Lamas. 269
- Laët** (Jean), ce qu'il dit de l'apparition des esprits chez les sauvages est ridicule. 245
- Lafiteau** (le P.), ses rêveries réfutées. 54
- Lahra**, femme adorée chez les Germains. 253
- Lait** (le) d'aucun animal n'est venimeux pour l'homme. 202 203
- Lama**, interprétation de ce mot. 263 n.
- Lama** (le grand), Voyez *Dalai-Lama*.
- Lamas** (les petits), composent beaucoup de livres. 255. Aident à lever une carte géographique. 257
- Lamique** (la religion), portée en Moldavie par les Grecs 253. Quand elle s'est introduite à la Chine. 262. n. Dans quels pays elle est suivie. 274. Si elle est tirée du Nestorianisme. 272
- Lamoghiupral**, vierge qu'on croit avoir été mere du Dieu *La*. 269
- Landinos**, ne veulent point épouser de femmes pucelles 148
- Langallerie** (le marquis de), son projet de la réunion des Juifs 85. Il manquoit de conduite. *ibid.* Est mort à Vienne dans la prison de S. Paul. *ibid.*
- Langues** de l'Amérique, très-pauvres en mots. 116
- Langue** du Pérou, manquoit de mots abstraits. 139
- Langue** du Thibet, ressemble au jargon des Irlandois. 251
- Laokium**, pervertit l'ancien culte des Chinois.

<i>Lapi ns</i> ne sont point hermaphrodites, comme on l'a cru.	45
<i>Lassa</i> , signification de ce mot.	250 n.
<i>Laves</i> , productions des volcans.	296
<i>Législateurs</i> , sont moins anciens que les nations qu'ils ont civilisées. 126. Mal à propos confondus avec les fondateurs des nations.	ibid.
<i>Lepre scailleuse</i> , endémique au Paraguai.	318
<i>Liane</i> de l'Amérique, tous les caractères n'en sont pas connus.	197
<i>Lievres</i> , ne sont pas Hermaphrodites.	45
<i>Ligne équinoxiale</i> , presque tout l'espace du globe compris sous ce cercle est submergé.	287
<i>Lma</i> , à quelle occasion elle se révolte.	311
<i>Limaçons</i> , sont hermaphrodites	42
<i>Limeum</i> (plante) quel usage en faisoient les anciens Gaulois.	212
<i>Limon</i> charié par les fleuves, est moindre qu'on ne le pense.	294
<i>Lnneus</i> (M.) sa description de l'Orang-Outang, ridicule. 23. Confond le negres blanc avec le Pongo.	25
<i>Liparines</i> (îles), ne communiquent pas avec l'Etna & le Vésuve par un conduit souterrain.	294
<i>Livres</i> on ne sauroit traduire les nôtres en aucune, langue Américaine. 117. Dans quels siècles on en a le plus détruit en Europe.	150
<i>Livres Thibétains</i> , sont écrits fort proprement.	257
<i>Locke</i> (M.), ce qu'il dit d'un saint Turc, tombé en bestialité.	100
<i>Loi</i> des Indes diversement interprétée	167
<i>Loix</i> , il ne sauroit y en avoir de bonnes dans un pays despotique.	147 148

Longuerue
pris.
Lorette (C)
propofa
Loubere (C)
coutum
Louis XI
commer

M *Mac*
armes.
Madagaf
puce de
Mallet, (C)
oreilles
Mancanil

Manco - (C)

Manfred
fond d
réfute.
Maniché
mique

Mans T
de l'A

Marc I
Tarta

Mare sa

Margra
Améri

Marie
par l

tion
met.

DES MATIERES. 349

- Longuerie* (M. l'abbé de) , en quoi il s'est mépris. 273 n.
- Lorette* (chapelle de) , pourquoi Langallarie proposa de la piller. 85
- Louberé* (M. la) , ce qu'il rapporte sur une coutume des Hottentots. 181
- Louis XIII* fait des ordonnances touchant le commerce des Negres. 17

M

- Macassar* , comment on y empoisonne les armes. 208
- Madagascar* , les circonciseurs y avalent le prépuce des enfants. 84
- Mallet* , (feu M.) , on réfute ce qu'il dit des oreilles coupées aux enfants Mexicains. 91
- Mancanillier* , description de cet arbre , 194 , 195
- Manco-Capac* , son histoire est incertaine , 126
- Manfredi* , ce qu'il dit de l'accroissement du fond de la Méditerranée. 292 , 293. On le réfute. *ibid.*
- Manichéisme* , s'il a donné lieu à la religion lamique. 274
- Mans Tegré* , le singe le plus anthropomorphe de l'Amérique. 3
- Marc Paul* , ce qu'il dit d'une coutume des Tartares. 184
- Mare falsum*. 285
- Margraf* , ce qu'il dit du génie des enfants Américains. 111
- Marie* (la vierge) , prise pour une Françoise par les peuples du Canada. 115. Sa conception immaculée a été inventée par Mahomet. 271 n.

ne ont
45
50 n.
296
itions
nfon-
ibid.
318
a font
197
45
e du
nergé.
287
311
42
at les
212
qu'on
294
atang,
vec le
25
s avec
ertain.
294
n au-
quels
urope.
150
ement.
257
tombé
100
167
ns un
7 148

- Maris*, où ils se mettent au lit, à l'occasion de l'accouchement de leurs femmes. 183, 101
- Martial*, on cite une de ses épigrammes. 101
- Martiniere* (M. de la), ce qu'il dit des Hermaphrodites de la Floride. 57
- Mathiolo*, en quoi il se trompe. 214
- Matrice*, fait le vrai caractère du sexe féminin. 44
- Maures*, fameux dans l'antiquité par le venin de leurs armes. 192, 193
- Mead* (M. de), en quoi l'auteur rejette son sentiment. 187. Son traité de la vipere est très-estimé. 218 n.
- Médecin*, l'auteur ne l'est pas. 201 n.
- Méditerranée*, si elle diminue. 292
- Melich-Shadyo*, rédacteur du *Sadder*. 237 n.
- Membrane clignotante*, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Nègres blancs. 24
- Mémoire*, par quelles drogues on peut la rétablir. 109
- Ménandre*, comment ses œuvres se sont perdues. 151
- Mer du Nord*, si elle se retire annuellement des côtes de la Suede. 290
- Messie de femmes*, fille fanatique de Venise, son opinion sur la confession. 233
- Méthode* d'enfumer l'ennemi, n'est plus en usage. 217
- Métempsychose* adoptée sans réserve par les Tartares Lamas. 260
- Métiers*, ont devancé les sciences. 141
- Métif*, de l'homme & de l'Orang-Outang, seroit l'être le plus remarquable qu'on ait jamais vu. 28
- Mexicains*, leurs peintures n'étoient pas des

I
hiérogly
pour les
comme
antiquit
Mexico, 1
Mexique,
90. On
ciennes
de ses e
Mexique
Missionna
coup de
pêchen
180. C
213. I
Missions
Mogolista
breux.
Mogols,
conqu
Mohel,
la circ
Moines
Moines
Moines
Moluqu
armes
des E
Momies
sous.
Monde
Monga
Japc
Monno
Monor

DES MATIERES. 351

- Hiéroglyphes.** 149. On recherche leurs tableaux pour les brûler. *ibid.* Quand leurs rois ont commencé de régner. 152. Ce qu'on dit de leur antiquité. 155.
Mexico, sa population exagérée. 157.
Mexique, comment on y circoncisoit les garçons. 90. On n'y a pas découvert des vestiges d'anciennes villes. 157. Quel étoit l'état du palais de ses empereurs. *ibid.*
Mexique conquis, poème médiocre. 158.
Missionnaires, on les accuse d'avoir brûlé beaucoup de livres Indiens & Malabares. 151. Empêchent les sauvages de se couper les doigts. 180. Comment ils trompent l'Europe. 222, 223. Idée qu'on a d'eux en Asie. 238 n.
Missions du Paraguai. V. *Paraguai.*
Mogolistan, les Hermaphrodites y sont fort nombreux. 38.
Mogols, n'adoptent pas les armes des peuples conquis. 204.
Mohel, suce les parties génitales des enfants dans la circoncision. 83.
Moines Grecs, sont infibulés. 100.
Moines mendiants, vivent d'intrigues. 255.
Moines Turcs, adonnés à la bestialité. *ibid.*
Molûques, leurs habitants n'ont pu, avec leurs armes empoisonnées, se débarrasser du joug des Européens. 192, 193.
Momies, on leur trouve une pièce de monnoie sous la langue. 167.
Monde, ce qu'on dit de son antiquité. 141, 142.
Mongales, (Tartares), s'ils ont conquis le Japon. 275.
Monnoie, les Américains n'en avoient pas. 138.
Monorchis. 87.

occasion
 183,
 101
 mmes.
 101
 s Her-
 57
 214
 fémi-
 44
 venin
 l, 193
 on sen-
 st très-
 218 n.
 207 n.
 292
 237 n.
 n'en a
 24
 rétra-
 109
 erdues.
 151
 ent des
 290
 enise,
 233
 us en
 217
 s Tar-
 260
 141
 tang,
 on ait
 28
 as des

- Mont** (M. du), ce qu'il rapporte des Hermaphrodites de la Louisiane. 57
- Montagnes**, les systèmes sur leur formation sont vains. 298. Ce qu'on dit de leur diminution. 300. Elles ne sauroient servir de retraite aux hommes pendant les déluges. 302, 303.
- Montesquieu** (M. de), n'a pas été instruit de l'état des missions du Paraguay. 308
- Montezuma I.** avoit bâti Mexico. 154
- Monument** de la nouvelle Angleterre, est apocryphe. 250
- Moralistes**, quelles expériences ils condamnent. 5
- Monfii**, (le grand) a moins de sectateurs que le grand Lama. 275
- Mouluhs**, ce qu'ils disent de Jesus-Christ. 238
- Moutons sauvages**, il n'y en a point en Irlande. 33
- Musulmans**, comment ils circonscisent. 82, 83
- Mysteres** d'Eleusis, portés d'Egypte en Grece. 237. Exigoiert une confession générale. *ibid.*

N

- N**aisances miraculeuses, plaisent aux Asiatiques. 269
- Nassau** (Maurice, comte de), comment on le trompe avec un perroquet. 36
- Natchez** (peuples de la Louisiane), leur cruauté aux obseques d'un de leurs caciques. 173. Description de cette cérémonie. *ibid.*
- Natron**, combien de temps les corps embaumés devoient y rester en Egypte. 178 n.
- Naturalistes**, varient sur les qualirés de l'Orang-

D
Outang.
animaux
Nature, co-
drupedes
16. Qua
Navigateur
ces.
Necco, ve
Negres bla
Orangs-
Nerium,
quoi on
Nestoriens
Neuhof,
dit des
Newton P
soleil.
Nil, exp
Noix mal
leur rép
O
Bserv
riences
Observate
recher
Odorat,
Oiseaux
des.
Opmeyer
déterre
Opium,
rentes
Orangs-

DES MATIERES. 353

- Outang.** 16. Comment ils doivent classifier les animaux. 21
- Nature**, comment elle a passé des animaux quadrupedes aux bipedes. 6. Ne fait pas des sauts 16. Quand elle décide le sexe du fœtus. 4.
- Navigateurs**, où ils ont été arrêtés par les glaces. 287
- Necco**, veut percer l'isthme de Suez. 284
- Negres blancs**, on les a confondus avec les Orangs-Outangs. 2, V
- Nerium**, arbre très-venimeux à Ceylon. 212. 3
 quoi on l'emploie. *ibid.*
- Nestoriens**, jusqu'ou ils ont pénétré en Asie. 273
- Neuhof**, voyageur bien instruit. 210. Ce qu'il dit des fleches de Macassar. *ibid.*
- Newton** prédit que la grande comete heurtera le soleil. 301
- Nil**, expériences sur le limon qu'il charie. 293
- Noix maldiviques**, ce que c'est. 209. n. Ont perdu leur réputation en médecine. *ibid.*

O

- Observateurs microscopiques**, font des expériences indécentes. 5
- Observateurs en Afrique**, ce qu'ils devoient rechercher 29
- Odorat**, de quoi dépend sa perfection. 14
- Oiseaux**, en quoi ils different des vrais bipedes. 6
- Opmeyer**, ce qu'il rapporte d'une table de loix déterrée près du capitole. 48
- Opium**, ses différents effets suivant les différentes doses qu'on en prend. 211 n.
- Orangs-Outangs**, n'existent pas en Amérique.

Herm2-
 57
 mation
 dimi-
 de re-
 302,
 303.
 ruit de
 308
 154
 t apo-
 250
 ndam-
 5
 ars que
 275
 238
 rlande.
 33
 2, 83
 Grece.
ibid.
 Asiati-
 269
 on le
 36
 leur
 caci-
 monie.
ibid.
 paumés
 178 n.
 Orang-

- 2, 3. On n'en trouve que dans la zone tor-
ride de notre continent. 3. Sont peu nom-
breux. *ibid.* On en a rarement vu en Europe.
5. Ceux qu'on a amenés dans nos pays,
n'étoient que des adolescents. 5. 6 Parvien-
nent à la taille de l'homme. 8. Leur descrip-
tion. *ibid.* Leurs femelles essuient l'écoule-
ment menstruel. *ibid.* En quoi ils diffèrent
des singes. 9. Signification de leur nom. 11.
Aiment autant les femmes que leurs propres
femelles. 12. Enlevent une Négresse, & la
retiennent pendant trois ans. *ibid.* Ne copient
pas la lubricité du Papion. 15. Sont intermé-
diaires entre l'homme & le singe. 16. Ne sau-
roient s'expatrier. 22. S'ils sont fous, comme le
dit M. Linneus. 25. S'ils sont aveugles pendant
le jour *ibid.* Comment ils se défendirent contre
les Carthaginois. 27, 28. On envoie quel-
ques-unes de leurs peaux conservées à Carthage.
27. Enlevent un Négrillon. 29. Sont les seuls
animaux qui forcent l'homme à leur tenir
compagnie. *ibid.* Elevent des enfants encore à
la mamelle. 30
Ordres monastiques, trop multipliés sont nuifi-
bles. 279, 280
Orellana prétend avoir vu des Amazones en
Amérique. 69
Organes de la génération, ont du rapport avec
la gorge & la tête. 45
Orientaux, ont le tissu des paupières plus long
que les Septentrionaux. 78
Orus-Apollon, ce qu'il dit du culte des Cyno-
céphales en Egypte. 34
Os, comment disposés dans les Orangs-Ou-
tangs. 6
Ovide a composé un poëme dans la langue des
Gètes. 141

D
Ovipares, se
il existe de
Ours du N
leux.

P
Achacan
autre cho
Palafox (J
pape, t

Page (le
chez de l
Papes, pou
Ont mo
de la Ta
acquérir

Pâque des
Paraguay,
nation.
& 1655
sous le j
férentes
çoit les

Paranucam
Parole, i
dans la
d'eux-m

Parties sex
chées.

Pélerins In
Péna, m

Penna (F
respond
imposte

DES MATIERES. 355

Ovipares, sont les seuls animaux parmi lesquels il existe de vrais Hermaphrodites. 41

Ours du Nord, ce qu'on en conte est fabuleux. 30

P.

Pachacamac, Dieu des Péruviens, n'étoit autre chose que le soleil. 243

Palafox (Jean de), de quoi il se plaint au pape, touchant les jésuites du Mexique. 316

Page (le Sr. le), ce qu'il rapporte des Natchez de la Louisiane. 173 n.

Papes, pourquoi ils ont perdu leur crédit. 265.

Ont moins de sectateurs que le grand-Lama de la Tartarie. 275 Comment ils auroient pu acquérir de l'autorité. 278, 279

Pâque des Juifs, comment célébrée. 229

Paraguay, comment on y a créé un corps de nation. 127. Etat de ses missions, en 1610. & 1655. 315. Oppressions de ses habitants sous le joug des Jésuites. 312, 313. Ses différentes productions. 319. Quand on y exerçoit les Indiens. 320

Paranucam, volcan de Java. 294

Parole, il est impossible que ceux qui vivent dans la solitude dès leur jeunesse l'acquierent d'eux-mêmes. 18

Parties sexuelles des vieilles femmes, fort épanchées. 32

Pélérins Indiens, leur fanatisme. 205

Péna, médecin de Henri III, a une vision. 221

Penna (Horatio della) dit avoir été en correspondance avec le grand-Lama, 254. Est un imposteur. 255

- Pétoine**, sa racine est bonne contre le cochemar. 35
- Pérou**, nom donné par les Espagnols au pays des Incas. 89. N'avoit qu'une seule ville au temps de la découverte. 131. Etoit plein de landes & de déserts. 146. La disette des vivres y inquiéta les Espagnols. *ibid.* Il est dépeuplé, & l'a toujours été. 147. Si l'on n'y contraignoit ceux qu'on entretroit vivants avec les Incas, ou s'ils venoient se présenter d'eux-mêmes. 171, 172. Se révolte contre son trente-troisième vice-roi, & pourquoi. 311
- Perroquet** du comte de Nassau. 36
- Persans**, opinions qu'ils ont de la vierge Marie. 270
- Perse**, l'eau y manque. 285
- Persuasion** d'une vie à venir, effets qu'elle peut produire. 172
- Péruviens**, n'ont pas eu des annales. 124. N'avoient aucune antiquité. 130. Etoient inférieurs en industrie aux peuples de notre continent. 138, 139. N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains. 158. Faisoient du bruit aux éclipses. 188. S'ils avoient une espèce de communication. 228
- Pétrification**, si l'on peut connoître leur âge. 304
- Peuple**, il n'y en peut avoir de grand sans agriculture. 148
- Peuples sauvages**, occupent huit fois plus de place sur le globe que les nations policées. 22
- Peuples** qui ne savent ni lire, ni écrire, ne sauroient être bien policés. 126. Ceux qui ont mis des monnoies & des aliments dans les tombeaux, ont cru à la résurrection. 177. Lesquels se sont servis d'armes empoison-

D
nées, à la
Pharions d'
ture.

Pharmacie d
fait les

Philon, ce

Philosophes

Comment

Natchez c

Pic de Tén

Volcan.

Picard, on

Pierre des

Pierre de G

Pierres em

Pierres fig

artificiell

Pison, c

Pizarre (

nella,

Planettes,

Plantes do

révélées

Platon, c

Pline, l

inefficac

Plutarque

Poème, c

une la

oème en

DES MATIERES. 357

- nées, à la chasse, & non à la guerre. 191
- Pharaons* d'Egypte, ce qu'on dit de leur sépulture. 167
- Pharmacie* des jésuites à Rome. On y a contrefait les pierres de serpents à chaperon. 222 n.
- Philon*, ce qu'il dit de la circoncision, réfuté. 74
- Philosophes*, s'opposent au despotisme. 162
Comment ils pourroient raisonner contre les Natchez de la Louisiane. 175 176
- Pic* de Ténériffe, formé par les éjections d'un Volcan. 295
- Picard*, on cite sa Cletopédie. 211 n.
- Pierre des Incas*. 138
- Pierre* de serpents à chaperon. 222
- Pierres* employées à faire des haches. 305
- Pierres figurées*, faciles à reconnoître d'avec les artificielles. 306
- Pison*, ce qu'il dit d'un usage du Brésil. 188
- Pizarre* (Gonzale), son expédition de la Cannella, conséquences que l'auteur en tire. 146
- Planettes*, pourquoi prises pour des êtres animés. 190
- Plantes* dont on s'imagine que les vertus ont été révélées à des Rois. 220 221
- Platon*, on l'a cru né d'une vierge. 271 n.
- Pline*, les contrepoisons qu'il indique, sont inefficaces. 193
- Plutarque*, ce qu'il rapporte d'un jeune homme. 237
- Poëme*, on n'en sauroit composer un bon dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers. 141
- Poëme en prose*, invention ridicule des modernes. 158.

bochemar. 35
 au pays
 de ville
 dit plein
 fette des
 d. Il est
 l'on n'y
 vivants
 présenter
 e contre
 pourquoi.
 311
 36
 ge Marie.
 270
 285
 elle peut
 172
 es. 124
 oient in-
 de notre
 a aucune
 158. Fai-
 s avoient
 228
 leur âge.
 304
 ans agri-
 148
 s de place
 22
 rre, ne
 Ceux qui
 ents dans
 ion. 177.
 poison-

<i>Poison</i> des fleches frottées de <i>Curate</i> , n'agit qu'en touchant le sang. 199 Explication de ce phénomène. <i>ibid.</i>	
<i>Pole Austral</i> , on n'en a pu approcher au-delà du soixantième degré.	289
<i>Police</i> des singes de Siam.	4
<i>Ponce Pilate</i> , les sauvages du Canada le prennent pour un Anglois.	115
<i>Pongo</i> . Voyez <i>Orang-Outang</i> .	
<i>Pontife</i> des Gaulois, bénissoit du pain & de l'eau, au nouvel an.	218
<i>Pontificat</i> des Grands - Lamas, son antiquité.	272
<i>Pontins</i> (Marais), comment ils se sont formés.	293
<i>Postel</i> (Guillaume), approuve les rêves de la Messie des femmes.	233
<i>Potosi</i> , les jésuites y ont bâti un college à côté de la mine.	315
<i>Pouces</i> des pieds, sont écartés du second orteil dans les Orangs-Outangs, & dans quelques hommes d'Asie.	10 11
<i>Poudre puante</i> .	216 217
<i>Pouls</i> , combien de fois il bat dans les différents âges.	111 112
<i>Prafrinmo</i> , Grand-Lama, quand il regnoit.	251
<i>Prépuce</i> , il est sans frein dans les Orangs-Outangs. 10 Dans quels pays il est fort alongé.	74 N'a pas déçu par la Circoncision. 86
<i>Prêtre</i> , ou <i>Prêtre-Jean</i> , origine ce personnage.	277
<i>Prêtres Mexicains</i> , ce qu'ils disoient aux enfants, en les circoncisant.	240
<i>Prêtres de Cérés</i> , ce qu'un jeune homme leur demande.	237
<i>Prêtresses</i> des Romains, pouvoient abdiquer le Sacerdoce.	97

Priere sc
jésuites
Princes,
vaut à 20
Progressio
la cau
Promotoi
Sud
Proto-Pop
eu moi

Prudence

Ptolémée
On le
Purificat
monie
Putola, r
qu'on
Piramid
Pyrenée
Pyrites
Pythago

Q *U*
in
mer
Quito,
Quojou
Syste

DES MATIERES. 359

- Priere* scandaleuse, apprise aux Indiens par les jésuites. 319
- Princes*, leur regne, l'un portant l'autre, équivaux à 20 ans. 130
- Progression*, alternative des eaux vers les Poles, la cause en est inconnue à l'auteur. 291
- Promoteurs*, les plus grands sont tournés au Sud. 274
- Proto-Pope*, ou Patriarche des Moscovites, a eu moins de sectateurs que le Grand-Lama. 275
- Prudence*, a écrit une satire contre les Vestales. 67
- Ptolémée*, blessé par une fleche empoisonnée. 220.
On le guérit. *ibid.*
- Purification* des femmes, origine de cette cérémonie. 186
- Putola*, résidence des Grands-Lamas. 253 été quette qu'on y observe. *ibid.*
- Pirames* d'Egypte ce qu'on y remarque. 167
- Pyrenées*, ont eu des volcans. 295
- Pyrites*, aliments des volcans. *ibid.*
- Pythagore*, on l'a cru né d'une vierge. 270

Q

- Q** *Uipos*, description & imperfection de cet instrument. 124 125. On ne pouvoit y exprimer un sens moral. 124
- Quito*, est la ville la plus élevée du globe. 131
- Quojou-Verou*, la figure qu'on en donne dans le *Système de la Nature*, est vicieuse. 37

git qu'en
e phéno-
ibid.
au-delà
289
4
prennent
115

in & de
218
antiquité.
272
it formés.
293
es de la
233
ge à côté
315
nd orteil
quelques
10 11
216 217
différents
111 112
noit. 251
angs-Ou-
t alongé,
ision. 86
rsonnage.
277
x enfants,
240
mme leur
237
diquer le
97

R

- R** *Aleig*, achete un livre Mexicain, sauvé du bûcher & du naufrage. 151
- Raymi*, fête des Péruviens, Sa description. 231 232
- Recherches sur le despotisme Oriental*, sentiment de l'auteur sur cet ouvrage. 186
- Redi* (Mr.) éprouve des pierres de serpents. 223 Ne leur découvre aucune vertu. *ibid.*
- Résibulation*, ce que c'est. 99
- Relations du Paraguai*, ne méritent aucune croyance. 3
- Religion chrétienne*, comment elle a traité les hermaphrodites & les eunuques. 49 N'a jamais été comprise par les Américains. 114 Religion catholique, ressemble à la religion lamique. 278. Employée comme un instrument du despotisme par les jésuites. 314
- Renoncules doubles*, apportées de Tripoli en Syrie par les Croisés. 270 n.
- Résurrection des corps* (dogme de la) erreurs qu'il a produites. 166 A été plus répandu qu'on ne le pense. 177
- Rodolphe II.* (l'Empereur) marchande une noix Maldivique pour 4000 florins. 209 n.
- Romains*, n'ont jamais infibulé ni cadencé les femmes, mais les garçons. 97 Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts. 182. Leurs cérémonies pendant les éclipses. 188 S'ils ont possédé une recette contre les blessures des fleches empoisonnées 193. Mannoient la chair des victimes. 229 Ne brûloient pas les enfants avant la pousse des dents. 247
- Romulus*, ce qu'on en dit, est fabuleux. 124
- Roues séculaires des Mexicains.* 153
- Rouge,*



DU

PR

Du cl
xic
sou

SE

De la
riq

De la

Des



T A B L E
G É N É R A L E
D U P R E M I E R T O M E .

P R E M I E R E P A R T I E .

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découverte du nouveau monde, &c. pag. 1.

S E C O N D E P A R T I E .

S E C T I O N I .

De la variété de l'espece humaine en Amérique. pag. 123.

S E C T I O N I I .

De la couleur des Américains. pag. 167.

S E C T I O N I I I .

Des Anthropophages. pag. 199.

uvé du
151
231 232
ntiment
186
erpens.
ibid.
99
aucune
3
traité les
a jamais
Religion
lamique.
du def-
314
ipoli en
270 n.
) erreurs
répandu
177
nde une
209 n.
cadenacé
97 Cou-
ps morts.
éclipses.
ontre les
3. Man-
Ne brû-
ousse des
247
124
153
Rouge,

TROISIEME PARTIE

SECTION I.

Des Eskimaux. pag. 233.

SECTION II.

Des Patagons. pag. 273.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs. p. 319.

Table des Matieres. 361.

